


Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews Mc Ghee
United States Ambassador
to Turkey

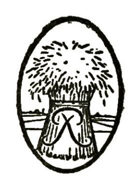
DEUX ANS DE GUERRE
A CONSTANTINOPLE

Dr HARRY STUERMER

ANCIEN CORRESPONDANT DE LA « GAZETTE DE COLOGNE » A CONSTANTINOPLE
1915-1916

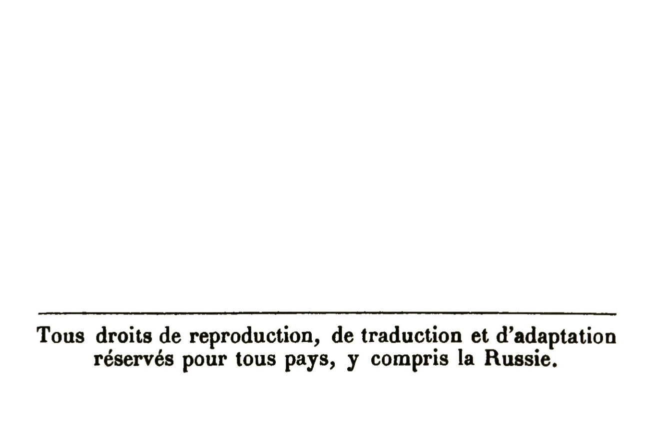
DEUX ANS DE GUERRE A CONSTANTINOPLE

Etudes de Morale et Politique Allemandes et Jeunes-Turques



PARIS
LIBRAIRIE PAYOT ET Cie
Boulevard Saint-Germain, 106

1917



DÉCLARATION

Le soussigné déclare sur la foi du serment et assure, sur l'honneur, qu'il n'a nullement été inspiré par des tiers en écrivant ces pages, que jamais il n'a eu, ni avant ni pendant la guerre, les moindres relations, d'ordre matériel ou autres, avec un gouvernement ennemi ou même neutre, avec une organisation, propagande ou personnalité hostiles à l'Allemagne ou à la Turquie, mais que tout au contraire ce ne fut que pour soulager sa conscience vis-à-vis de la vérité et de la civilisation qu'il s'est décidé à publier ses impressions. Il peut en outre donner l'assurance formelle qu'en arrivant en Suisse il s'est abstenu complètement de faire connaissance avec aucune personnalité vivant dans ce pays, avant de remettre son ouvrage à l'éditeur. Il n'a non plus aucun motif personnel de parler publiquement comme il le fait

dans ce volume, ne pouvant reprocher à personne de lui avoir causé le moindre préjudice moral ou matériel.

Genève, mars 1917.

Dr H. STUERMER.

PRÉFACE

Pendant que l'auteur de ces pages, tout près d'entrer dans la Suisse neutre et libre, devait attendre, de la part de l'état-major allemand, l'autorisation de franchir enfin la frontière, le gouvernement de son pays se préparait justement à commettre son deuxième grand crime contre l'humanité, après avoir dû se rendre compte que le crime principal, le déchaînement de la guerre mondiale, n'avait pas suffi à lui permettre d'atteindre son but. Vaincue déjà, au fond, dans la grande guerre, qu'elle avait commencée avec une légèreté effroyable, avec trop de confiance en la force invincible et destructive de son militarisme et avec un dédain complet pour les capacités et le moral de ses adversaires, l'Allemagne se trouve contrainte maintenant de faire un dernier effort pour sauver sa cause déjà perdue, par l'extension de la piraterie navale, en renonçant au dernier reste d'humanité dans ses méthodes, en violant tous les droits des neutres et en assouvissant ses instincts de destruction brutale.

C'est avec une conviction d'autant plus sincère, et en éprouvant le besoin moral d'autant plus pressant, que l'auteur de cet ouvrage veut saisir l'occasion vraiment rare, dans les circonstances actuelles, de proclamer, au moins du sol neutre de la Suisse hospitalière, toute la vérité et de montrer ainsi qu'il y a encore des Allemands qui se sentent incapables de se taire devant tant de saleté morale et de bêtise politique de la part de leur propre gouvernement et d'un gouvernement allié. *C'est le seul but de cette publication.* Sans se soucier des conséquences qu'elle pourrait avoir pour lui personnellement, il juge de son devoir et considère comme un haut privilège, justement en sa qualité d'Allemand, de parler une fois bien franchement, en se plaçant au point de vue des intérêts de la civilisation humaine, point de vue plus important que toutes les considérations purement patriotiques, et de dire comment il a acquis, par ses observations et études au cours de ses six mois de participation à la guerre et de son activité de journaliste pendant presque deux années, sa conviction profonde et inébranlable. Il a séjourné comme journaliste en Turquie depuis le printemps 1915 jusqu'à Noël 1916, et il ne veut que juger les choses et ques-

tions qu'il a vues et qu'il connaît à fond. Donc, les pages suivantes ne sont que des études qui n'ont nullement la prétention de donner un tableau entier de ce que contient notre titre. Pour la même raison, l'auteur doit se borner, en ce qui concerne la politique et l'éthique allemandes proprement dites, à faire quelques allusions à des impressions toutes personnelles. Par contre, il n'oubliera pas de décrire d'une façon plus détaillée le rôle que l'Allemagne a joué en Turquie comme alliée du gouvernement actuel jeune-turc, et la grande responsabilité qu'elle a assumée également dans les méfaits de ce gouvernement. En publiant ces impressions, l'auteur peut, de bonne foi, invoquer le fait que, tout en ayant été, pendant la guerre, correspondant d'un grand journal national allemand, il n'a jamais écrit un seul mot d'éloge pour cette guerre criminelle et qu'il n'a non plus, au cours des vingt mois environ qu'il a passés en Turquie, caché ses véritables sympathies. Très souvent, au contraire, il a parlé avec tant de franchise à qui voulait l'écouter, qu'il doit considérer presque comme un miracle d'avoir réussi à se rendre quand même en un pays neutre. Il regrette de ne pouvoir, tant que la guerre dure, invoquer à cet égard le

témoignage de bien des personnalités de haute marque, de crainte de leur causer des embarras dangereux ; sans quoi il serait à même de prouver qu'il s'est toujours tenu à l'écart, dans ses opinions sur la guerre comme dans sa conduite, de tous ses collègues de la presse, et qu'il a toujours ardemment désiré de voir s'approcher le jour où il pourrait parler franchement et par là contribuer un peu à éclairer l'opinion publique dans le monde civilisé.

En soumettant au jugement du lecteur civilisé ces pages écrites avec une sincérité absolue, l'auteur espère qu'elles pourront au moins aider à l'affranchir des reproches muets, mais non moins terribles qui pèsent sur lui aussi, reproches que l'humanité meurtrie, outragée, pourrait lui faire d'être un Allemand parmi les milliers d'Allemands qui ont voulu la guerre !

I

La guerre éclate. — La « Weltpolitik » allemande. Mentalités allemande et anglaise. La « place au soleil ». — La déclaration de guerre anglaise et le peuple allemand. — Méthodes allemandes en Belgique et en Alsace-Lorraine. — Orgueil prussien. — Des journalistes militaristes.

Qui a eu la chance de rentrer en Allemagne, comme l'auteur de ces pages, après un séjour de plusieurs années à l'étranger et surtout dans les colonies, juste en ces jours de la mobilisation pour la guerre mondiale, a dû sentir une certaine mélancolie et même un léger effroi, à voir la mentalité de son peuple, telle qu'elle se manifestait dans la rue, dans les cafés et restaurants et dans les articles de presse. *Jamais nous Allemands n'avons appris à penser politiquement ;* nos dirigeants eux-mêmes n'ont pas encore pu pénétrer le sens de l'héritage politique que Bismarck a laissé dans son œuvre « Pensées et Mémoires », livre qui contient cependant la documentation la plus complète qu'un adversaire de cette guerre, du point de vue de l'intérêt allemand plutôt que de la morale, aurait pu désirer de porter avec lui comme vade-mecum ! Mais cette naïveté sans bornes en politique, ce manque presque incroya-

ble de connaissance du possible et cette incapacité de saisir la mentalité d'autres peuples qui n'ont cependant pas moins que nous-mêmes leur droit à l'existence, leurs besoins vitaux et leur point d'honneur, ne nous ont malheureusement pas empêchés de vouloir faire de la *Weltpolitik* de grand style, ce qui nécessite du tact et de la finesse cependant, tout aussi bien que de la volonté et de la force! *Jamais, le vrai Allemand, le type de sa race, n'a compris les Anglais*, ni avant ni pendant la guerre, ni dans leur politique coloniale, qui — d'après les dires des pangermanistes — ne vise qu'à nous voler la « place au soleil », ni dans leur façon d'entendre la liberté et la vraie civilisation, une façon de voir qui a poussé le peuple anglais tout entier à des sacrifices énormes aux côtés de ses alliés; ni au moment où, foulant aux pieds la neutralité de la Belgique, nous avons cru que l'Angleterre pourrait tranquillement accepter cela; ni lors des débats au parlement anglais pour le service militaire obligatoire, alors que presque tous les Allemands, même dans les hauts milieux politiques, étaient prêts à parier qu'on verrait plutôt la révolution en Angleterre que l'acceptation du service forcé; ni enfin maintenant, jusqu'à ces derniers jours, où l'immense succès de l'emprunt de guerre britannique a donné une réponse si énergique et si digne à la plus récente phase de

la politique de destruction prussienne sur les mers !

Ne parlons ici, en passant, que de la *politique coloniale*, sujet sur lequel je peux peut-être me permettre d'émettre un jugement, ayant acquis une connaissance intime, au cours de mes longs voyages dans les différentes parties de l'Afrique, de plusieurs colonies allemandes, anglaises et françaises. Nous autres Allemands, nous avons moins de domaines coloniaux que ces nations qui sont des colonisatrices de plus vieille date, sans doute. Et nul ne saurait contester que les tentatives allemandes de donner un champ d'activité aussi vaste, aussi intense, aussi lucratif que possible à l'essor des énergies et des capacités nationales, se trouvent justement fondées sur notre puissant développement industriel. Mais au risque d'être considéré comme dépourvu de tout patriotisme, je ne peux pas m'empêcher de dire que ce que nous avions à notre disposition comme domaine colonial nous appartenant, en Afrique tropicale et subtropicale, et dont la mise en valeur était encore dans ses débuts, aurait suffi amplement et pour une longue période à nos réels besoins économiques et à nos capacités colonisatrices, tout en ne satisfaisant peut-être pas à nos aspirations de puissance mondiale ! Mais, à part nos colonies à nous, le régime si merveilleusement libéral de la politique commerciale et

coloniale anglaise ne nous a point empêchés d'arriver également à de grands résultats commerciaux en territoire étranger par une concurrence loyale et paisible. Celui qui connaît de près les colonies anglaises devrait savoir que le gouvernement britannique n'a jamais manqué d'accueillir à bras ouverts et avec une sympathie réelle et sincère, partout où l'administration était déjà organisée et la sécurité politique garantie, c'est-à-dire dans toutes les colonies proprement dites, les capitaux et entreprises des Allemands aussi bien que de toutes autres nations étrangères. L'Angleterre n'a jamais méconnu les grands avantages que ces entreprises pourraient avoir pour le développement économique de ces pays, et jamais l'ombre d'un parti pris ou d'une envie nationale n'a existé dans une colonie anglaise vis-à-vis de ces capitaux allemands ; mais, au contraire, tout Allemand, toujours accueilli d'une manière particulièrement polie et agréable par les autorités britanniques, pouvait toujours être aussi sûr de son droit et voir ses efforts aussi facilités que le citoyen anglais lui-même, dans une atmosphère de parfaite égalité et d'amabilité pratique. Des milliers d'Allemands même très patriotes, qui ont vécu outre-mer, ne cachent point leur grande admiration pour ce régime anglais de « fairness » et de libéralisme. Moi-même, je n'ai que trop souvent entendu dire par de bons Alle-

mands qu'ils préféraient mille fois vivre dans une colonie anglaise que dans une colonie allemande, parce que malheureusement, dans ces dernières, la bureaucratie apporte à chaque instant des entraves à leur initiative ; et j'ai entendu des colons se plaindre avec beaucoup d'amertume de cette mentalité de fonctionnaires qui parfois décourage les nouveaux-venus en faisant dès leur arrivée des allusions malicieuses à la question de savoir s'ils disposaient des fonds nécessaires pour s'embarquer de nouveau, et en leur faisant sentir toute leur infériorité sociale s'ils n'étaient pas officiers de réserve ! Loin de moi de vouloir, par ces mots de critique un peu dure au sujet de certaines méthodes prussiennes pratiquées dans les colonies, déprécier la grande valeur civilisatrice de notre colonisation allemande. Nous aussi, nous étions sur la bonne voie comme pionniers de l'Afrique ; mais je veux simplement dire que nous aurions dû apprendre encore beaucoup des méthodes de colonisation et d'administration coloniale anglaises bien supérieures, et nous adonner de préférence, avec toutes nos forces et sans réserves, au développement de nos propres colonies au lieu de crier avec envie contre les Anglais qui en possèdent plus ! Et en nous contentant de ce que nous pouvions faire dans notre propre domaine colonial assez important, et dans les

pays d'outre-mer indépendants, et de ce que la largeur de l'esprit anglais nous aurait permis de faire, au moins pour notre commerce, sous la protection de son administration coloniale (administration aussi libérale qu'efficace pour l'essor économique), nous n'aurions vraiment eu besoin que d'une dizaine d'années de plus de concurrence paisible pour devenir très riches, et certainement l'Allemagne aurait atteint son but bien mieux que par toute cette « säbelrasselnde Weltpolitik » des pangermanistes! — Certes, dans des contrées encore peu organisées administrativement et dans les nouveaux protectorats encore peu stables au point de vue politique, et partout où des intérêts absolument vitaux de la grande politique de l'Angleterre entraient en jeu, ainsi par exemple le long des routes vers les Indes et au Golfe Persique, l'Allemagne ne devait pas s'attendre à ce que les Anglais satisfassent dans la même mesure très « fair » les désirs allemands d'activité économique, au moins pour une certaine période. Et c'est ici que l'Angleterre a dû faire trop souvent l'expérience de ce que signifiait en vérité la « Weltpolitik » allemande. Ce sont en somme ces faits qui donnent, au moins dans le domaine de la politique coloniale, son sens à l'antagonisme anglo-allemand, à cette lutte pour la « place au soleil ». Celui qui comprend cela ne pouvait pas approuver les abus de la

« Weltpolitik », malgré un sincère désir de voir s'ouvrir partout au delà des mers un vaste champ d'activité à l'esprit travailleur allemand. Il ne pouvait certainement oublier non plus combien de grandes choses accomplies dans l'intérêt de la civilisation et de la liberté humaine les Anglais avaient déjà pu enregistrer à leur actif, bien des siècles avant notre avènement comme puissance coloniale. C'est par de telles considérations de pure justice que nos tentatives d'expansion mondiale auraient dû trouver leurs limites morales, et l'Allemagne s'en serait assurément mieux trouvée, car nous étions en bonne voie de devenir très riches et puissants, et le caractère anglais si insouciant en commerce par rapport au nôtre, nous laissait vraiment des chances commerciales étonnantes !

C'est avec intention que je n'ai envisagé ici que le côté colonial des relations entre l'Allemagne et l'Angleterre, pour ne pas traiter un sujet que je ne connais pas de tout près. Eh bien, dans ce peuple anglais qui, malgré tout son égoïsme, avait cependant déjà accompli certaines choses pour la liberté du monde, l'Allemand d'août 1914 ne voyait que l'esprit mercantile, la lâche politique d'encerclement et l'incapacité de faire par lui-même le moindre sacrifice. Par la bouche de M. von Bethmann-Hollweg — qui a cru devoir se défendre plus tard contre

le reproche d'avoir « mélangé la politique avec trop d'éthique » — cet Allemand de 1914 proposait à l'Anglais de rester spectateur impassible de la violation de la Belgique ! Nous avons cru alors que cette même Grande-Bretagne se retiendrait lâchement d'agir alors même que le chancelier n'était pas à même de donner une réponse affirmative lorsqu'on lui demandait si, par son assurance de ne viser à aucune conquête territoriale dans sa guerre contre la France, l'Allemagne y comprenait également les colonies françaises ! *La déclaration de guerre formelle anglaise*, en ce soir mémorable du cinq août, fut d'autant plus lourde et plus accablante pour l'âme du peuple allemand, victime de tous ces faux calculs politiques. Mais les causes en étaient au fond, bien moins un manque de jugement et d'expérience, qu'une arrogance sans pareille ! En ces mêmes jours historiques d'août, j'ai dû être témoin de ces scènes ridicules qui se déroulaient sur le « Square de Potsdam » à Berlin, où les bons Berlinois, aussi étrangement ignorants de tout ce qu'il y a d'impondérable en politique mondiale qu'ils l'avaient été en escomptant une Angleterre neutre, portaient sur leurs épaules, enthousiasmés, des *Japonais* trouvés parmi la foule, « ennemis héréditaires » de la Russie et par conséquent bientôt alliés de l'Allemagne ! En voyant cela, un Allemand qui, en politique

mondiale, ne portait pas des œillères, ne pouvait que secouer tristement la tête. Peu de jours après, le Japon envoya un ultimatum à l'Allemagne ! C'était cette même incapacité archinaïve en politique mondiale qui nous rendait dupe alors et qui nous a fait penser tout récemment que nous allions trouver, dans le Japon et le Mexique, des complices de notre piraterie sous-marine contre les Etats-Unis de l'Amérique qui étaient sur le point d'intervenir pour la défense de l'humanité. C'est cela encore qui nous a certainement assez aveuglés pour ne pas nous laisser prévoir l'effet moral funeste que nos nouvelles méthodes auraient sur des grands pays neutres comme la Chine et l'Amérique du Sud. Mais admettons encore, à la rigueur, qu'il ait été possible, dans ce cas-là, de se tromper dans ses calculs ; ce n'avait pas été la même chose avec l'Angleterre. *Se tromper sur l'attitude que celle-ci adopterait quand nous avons déchaîné la guerre et violé la Belgique, ce ne fut pas seulement le comble de bêtise politique, mais aussi de l'immoralité. Et dès le moment où l'Angleterre intervint, la guerre pouvait être considérée comme perdue pour l'Allemagne.* Et pendant que les bons Berlinois, ces dilettantes en « Weltpolitik », se remettaient de leur premier grand effroi, et débitaient leurs plaisanteries grossières sur cette « nation d'épiciers » et sa petite armée, qu'on allait tout

simplement « faire arrêter » ; pendant que les événements militaires qui s'ensuivirent, jusqu'à Saint-Quentin et la bataille de la Marne, semblèrent donner raison à ces moqueurs inconsidérés qui n'avaient pourtant jamais mis le nez au delà de la frontière et ne savaient rien de la mentalité anglaise, alors ceux qui avaient vécu aux colonies mettaient leurs amis en garde contre tout optimisme très mal fondé, et quelques-uns commençaient déjà à se rendre compte que les choses tourneraient mal pour l'Allemagne.

Je me trouvais parmi ces derniers. J'ai exprimé cette conviction pas plus tard que le 6 août 1914, dans une lettre écrite à mon père pour son anniversaire, où j'ai dit que malgré tous les brillants exploits militaires qui ne manqueraient pas de se produire, cette guerre était une folie qui devrait finir par un échec pour l'Allemagne. « Littera scripta manet ! » Jamais depuis je n'ai cru à la victoire allemande ! Et lentement, il est vrai, mais fatalement le grand revirement moral s'est ensuite produit en moi et a fait que je ne pouvais même plus désirer cette victoire allemande ! Inutile de dire que moi aussi je fis mon devoir militaire. Tout en voyant clairement le crime affreux commis par l'Allemagne, j'accourus au front non moins résolu que tous ces millions de mes compatriotes qui croyaient que la patrie

innocente avait été méchamment attaquée. On n'avait plus le choix. Et ce qui a brisé mon loyalisme allemand ne pouvait pas venir du jour au lendemain !

Quelques mois de campagne en Masurie et en Russie eurent cependant déjà ce résultat pour moi, de me rendre à mon métier civil comme réformé à la suite d'une grave maladie. De tous les épisodes de cette vie guerrière au front et à l'étape, j'ai gardé le souvenir le plus vif de cette lutte secrète mais tenace que j'ai dû soutenir contre mon officier supérieur direct, le vrai prototype de la race prussienne la plus prononcée. Je l'ai encore devant mes yeux, cet ancien lieutenant du service actif qui, malgré ses 55 ans, n'avait pas atteint un grade plus haut comme officier, mais qui s'était hâté de se faire employer de nouveau, parce que, comme il m'avait avoué avec un excès de confiance assez déplacée le premier jour de nos relations, quand il ne me connaissait pas encore bien, il touchait de cette façon un joli salaire et avait même la chance d'être promu bientôt capitaine. Jamais je n'oublierai ce qu'il m'a raconté tout au commencement de notre connaissance, en voulant mettre en relief ses vertus guerrières, au sujet de ses premières semaines de campagne en Belgique, où il avait été commandant d'une colonne d'étape : « Quand nous voulions faire une réquisition ou chercher

quelque chose dans une maison, je savais un procédé tout simple et efficace : je n'avais qu'à donner l'ordre à un de mes hommes de jeter un fusil belge par la fenêtre de la cave de la maison choisie, et de faire une descente pour constater s'il s'y trouvait des armes ; ne fut-ce qu'un seul fusil trouvé là, l'ordre formel était de tout réquisitionner et d'amener les habitants de la maison en prison sans pitié ! » Je le vois encore devant moi, cet homme, presque un vieillard, et avec quelle mine pleine de joie maligne il me racontait tels autres exploits du même genre, en se vantant de son savoir-faire et de son élan militaire, lui qui, comme il me dit textuellement, jouissait déjà à l'école de la réputation « d'être très capable de voler un ornement d'autel et de s'en fabriquer une culotte ». J'ai mal récompensé sa confiance naïve du début de notre connaissance, il est vrai ; mais je garde néanmoins une certaine gratitude à ce lieutenant Stein, parce qu'il m'a fait avancer sur le chemin où je ne pouvais pas m'empêcher d'aller malgré moi ; car je rentrais des colonies nourri de libéralisme et d'admiration pour la civilisation anglaise, haïssant le militarisme et rongé dès le début de la guerre par des scrupules qui atteignaient mon loyalisme ! Certes, ce lieutenant est une exception ; mais une exception qui, dans une armée qui se compte par millions, n'a malheureusement été que trop fréquente lors

de l'invasion de la pauvre Belgique, non seulement parmi les officiers mais surtout parmi cette classe de sous-officiers actifs qui, pour la plupart, ne peuvent être qualifiés que de brutes par tous ceux qui ont fait leur service militaire dans l'armée allemande. Le lieutenant Stein est un type que je n'ai point inventé; les autorités militaires allemandes pourront facilement identifier sa personnalité par sa signature dans mes papiers lors de la campagne russe de 1914; c'est le type du hobereau prussien soudainement redevenu belliqueux, revenu à son élément congénial malgré sa sénilité, c'est ce type qui, en civil, est très probablement un membre ardent de la « Deutsche Kolonialgesellschaft », du « Flottenverein » et de l'« Alldeutscher Verband » et homme de la « Weltpolitik » des tables rondes des brasseries. Il m'a rempli le premier d'un profond dégoût pour les méthodes de guerre allemandes. Et tout ce qu'il m'a raconté je l'ai trouvé confirmé plus tard à la lettre par les récits d'un des correspondants de guerre allemands les plus en vogue en Allemagne, M. Paul Schweder, auteur du livre en quatre volumes « Im Kaiserlichen Hauptquartier ». Il est venu à Constantinople, et avec presque la même naïveté que l'officier bavard et orgueilleux, croyant qu'un correspondant d'un grand journal allemand — comme je l'étais alors — devait *ipso facto* devenir un complice complaisant de

toute la saleté morale imaginable du monde et renoncer à toute opinion personnelle, il me confiait, dans nos causeries fréquentes, des faits d'atrocités commises par nous en Belgique et me donnait sur notre occupation de ce malheureux pays des descriptions qui dépassent de loin en intimité affreuse tout ce qui a jamais été écrit dans les journaux de l'Entente. Sans réserves il m'a avoué déjà en janvier 1916 que nous laissions crever de faim la Belgique qui ne vivait plus exclusivement que des secours de la « Commission for Relief », et que nous voulions ruiner systématiquement la forte industrie belge concurrente de la nôtre, en emmenant chez nous toutes les installations mécaniques. Et pourtant, quand ce journaliste allemand faisait de tels aveux, l'époque des déportations d'ouvriers belges n'était même pas encore inaugurée! Mais les récits de Schweder, faits devant des témoins, parce qu'il voulait se rendre intéressant, portaient sur autre chose encore que sur les mesures administratives allemandes ; il insistait sur la morale sexuelle de nos soldats des tranchées; il assurait que malgré les punitions très sévères établies par la loi martiale, des milliers et milliers de cas se produisent où des femmes et des filles de bonne famille française ou belge sont violées par nos « poilus », car le soldat qui, après une courte permission, doit rentrer dans la ligne du feu, se soucie très peu des

conséquences de ses actes, et la honte fait taire la plupart des malheureuses victimes de ces brutalités ; ainsi les cas de découverte et de punition sont rares. J'ai aussi entendu pendant mon séjour à l'armée d'étranges choses — également confirmées par ce Schweder qui connaît tout le front occidental ! — sur la politique de persécution prussienne adoptée par les militaires en Alsace-Lorraine, et d'après laquelle on punit méthodiquement non seulement les actes commis, mais aussi les sentiments de la population s'ils ne conviennent pas à l'état-major allemand. On prononce très facilement la peine de travaux forcés pour des contraventions en pensée, si elles sont dénoncées, et l'on est même allé jusqu'à faire purger, avec des criminelles ordinaires et des prostituées, des peines de longs mois à des jeunes filles de la meilleure société qui, sans se rendre compte des fâcheuses conséquences, se sont laissées aller à faire une petite remarque tout à fait inoffensive ! De tels faits qui, scandalisent tout sentiment d'humanité m'ont été racontés par douzaines par ce même Schweder qui était cependant assez intelligent — comme on s'en apercevait d'après de multiples observations faites par lui dans notre cercle intime — pour ne pas croire un seul mot de tout ce qu'il écrivait pour un bon prix dans ses livres. Mais quand j'ai voulu parier un jour avec lui que Verdun ne tomberait pas si vite,

il me dénonça dans tout Constantinople comme « ententophile » et se mit à intriguer contre moi. Voilà la morale de ces correspondants de guerre allemands.

Donc, réformé, de bonne heure, en 1915 j'entrai dans la rédaction de la *Gazette de Cologne* dans cette ville et y séjournai pendant plusieurs semaines jusqu'à mon départ pour la Turquie, ayant été désigné comme correspondant pour Constantinople. De ce séjour, je n'ai point gardé de souvenirs très saillants et dignes d'être racontés ici. Mais, étant Badois, j'avais rarement eu une impression aussi nette de cet esprit chauvin et hautain du prussianisme, et encore, à en juger d'après les nombreuses communications confidentielles recueillies dans la rédaction, j'ai remarqué le manque de confiance et la grande nervosité qui régnaient déjà alors dans ces milieux de la grande presse dont c'était devenu le métier d'afficher journellement une foi inébranlable en la victoire pour tromper le peuple. Une autre particularité que je me rappelle de cette époque, c'est ce manque absolu d'estime pour l'Autriche alliée, que ces officieux prussiens traitaient toujours avec dédain et de haut en bas, bien avant la chute de Przemysl. Cet échec emporta le reste de respect pour cette alliée qui avait cependant dû subir le choc énorme de l'offensive russse du début de la guerre. Les commentaires ironiques et

pleins de mépris, qu'on pouvait entendre dans les coulisses de la rédaction quand la chute de ladite forteresse venait de s'ajouter aux autres défaillances de l'alliée, formaient le contraste le plus comique et hypocrite avec ce que ces feuilles prussiennes publiaient ensuite sur cet événement. J'ai eu l'occasion de me rendre compte encore une fois, plus tard, quand je me trouvais déjà en Turquie, combien peut aller loin cet orgueil chauvin prussien. Que l'on me permette de raconter, à ce propos, une petite anecdote, presque comique, qui, en même temps, caractérise le sentiment militariste qui domine parmi les représentants de la presse allemande et même parmi ceux qui, par un séjour prolongé à l'étranger, auraient eu assez d'occasions de se former une mentalité et des vues un peu moins étroites. Il m'arriva de présenter, par un bel après-midi, aux « Petits Champs » de Péra, pendant le concert, un officier de dragons autrichiens de ma connaissance qui était d'un régiment d'élite, à notre correspondant balkanique alors de passage à Constantinople : « Permettez, etc., Monsieur le lieutenant N. N., Monsieur von X. ! » Prenant place à notre table, notre correspondant dit avec emphase : « *Lieutenant-colonel* von X. ! » Il avait, lui, ancien officier prussien, atteint, en retraite, ce grade respectable dans l'armée bulgare, en unissant, comme par instinct, le métier de journaliste

allemand à celui de militaire. Mais l'autre, en vrai Autrichien, ne faisait point grand cas de cette rectification assez déplacée, et se mit à causer au lieu de sursauter tout enchanté d'avoir trouvé un camarade d'armes. Est-il croyable que notre vieux Monsieur von X. me fit, le lendemain, et, pour ainsi dire, officiellement, le reproche de ne pas avoir agi avec assez de tact en ma qualité de représentant d'un journal purement allemand (« reichsdeutsch »), en me mettant ainsi publiquement à table avec « ces Autrichiens », au lieu de fréquenter exclusivement, au moins devant les yeux des Turcs et des Levantins, la colonie allemande? Qu'est-ce qui est le plus effrayant dans cette mentalité: le mépris prussien de l'alliée, le chauvinisme de l'Allemand impérial, ou la vanité blessée du militariste qui oublie qu'il est journaliste et non plus officier?...

II

A Constantinople. Considérations turcophiles. — Conflits d'âme du correspondant de guerre à Gallipoli. — Le contrôle suprême militaire allemand.

Peu de jours après la chute de Przemysl, je partis pour la capitale turque. Je quittais l'Allemagne avec un assez grand fond de sentiments turcophiles; même, j'étais tout disposé à faire confiance aux Jeunes-Turcs. Il est vrai que, moi aussi, j'étais au courant de tout ce qu'on avait dit au sujet de ce régime et de tous les reproches qu'on lui avait faits ; mais en mettant le pied sur le sol de l'Empire ottoman, je ne manquais certainement pas de bonne volonté, même vis-à-vis du gouvernement de Talaat et d'Enver, et je me refusais à me laisser dégoûter de mon nouveau travail par une critique préjugée. Comparé avec celui d'Abd-ul-Hamid, je trouvais, malgré tout, que le nouveau régime constituait un progrès et une nécessité, et les mots d'adieu d'un de nos vieux rédacteurs à Cologne, qui connaissait à fond la Turquie, ne trouvaient guère un grand écho en moi. Il avait dit : « Vous partez maintenant pour Constantinople. Je suis sûr que vous aussi ne mettrez pas beaucoup de temps

à vous rendre compte de la banqueroute morale des Jeunes-Turcs ; et vous trouverez que la Turquie n'est plus qu'un pays condamné, une « grenouille galvanisée », un être qui saura traîner sa vie seulement aussi longtemps que la guerre durera et que nous, Allemands, allons galvaniser de notre force vitale. » Alors, je ne voulais pas croire à ces mots qui me paraissaient beaucoup trop durs, et je préférais me former mon jugement à moi-même d'une façon complètement indépendante. J'entrai dans le territoire ottoman sans être le moins du monde influencé. Au contraire, si j'avais subi une influence, c'était plutôt celle des nombreux jugements foncièrement turcophiles de tant de connaisseurs de l'Orient, de toutes nuances et nationalités, qui se résumaient en ce que les Turcs étaient le peuple le plus honnête et sympathique de l'Orient. Et moi aussi j'avais lu Pierre Loti, et de tout mon cœur je m'efforçais d'étendre les fortes sympathies que j'éprouvais pour ce peuple turc, à ses dirigeants aussi. (*Je m'empresse de dire ici, que je continue à éprouver ces sympathies*). Pour me faire perdre ces sympathies et ma confiance, il a fallu les pires choses imaginables. Mais, malheureusement, mon imagination a été de loin dépassée et j'ai dû voir des faits que je n'aurais jamais cru possibles !

Mais pour commencer mon travail, je me ren-

dis d'abord sur le nouveau front de guerre turc, *aux Dardanelles et à la presqu'île de Gallipoli*. Là, il y avait peu d'occasions de s'occuper de politique, le côté purement militaire dominant tout. Les opérations « d'amphibies », combinées avec les attaques de forces terrestres, venaient de commencer, après les tentatives de percée purement navales. J'allai passer plusieurs semaines sur le front d'Ariburnu. Et soudainement, sans aucune préparation morale, je me vis en face de la tâche de correspondant de guerre, et dus écrire, de profession, sur une chose que je détestais et haïssais de tout mon cœur! Impossible de reculer, je n'avais qu'à m'y faire. Quoi que j'aie pu faire pour m'en tirer, j'ai du moins conscience de ne pas avoir fait l'éloge de cette affreuse guerre en une seule ligne écrite de ma plume. Et on comprendra que, malgré ma conviction profonde que l'Allemagne, en déchaînant la guerre mondiale, avait commis un crime atroce contre l'humanité, malgré mon dégoût de tant de choses que j'avais déjà dû voir de mes propres yeux, et, tout en me rendant parfaitement compte que je me trouvais au service d'une cause moralement condamnée, j'aie pu alors m'intéresser à cette lutte pour l'existence que menait la Turquie, en me plaçant à un tout autre point de vue que celui du militariste, et que j'aie pu très bien satisfaire mes devoirs de feuilletonniste vis-à-

vis de mon journal, sans me rendre coupable d'hypocrisie. Je devins alors familier avec ce soldat turc qui défendait le sol de sa patrie avec un héroïsme stoïque, et j'eus maintes occasions d'admirer l'élan dans l'attaque de ces simples paysans anatoliens accourus pour la défense de Stamboul, la ville du khalife, et qui se ruaient avec une obéissance aveugle pour leur padichah, baïonnette au canon, contre les mitrailleuses anglo-françaises et sous la grêle des obus de lourd calibre des bateaux de guerre. Tout cela me donnait une très bonne opinion de la force de résistance ottomane et je n'avais aucune raison de ne pas en faire l'éloge qu'elle méritait, ou de réserver mon jugement. Je fis, sous la tente hospitalière et aux petits postes d'observations, la connaissance personnelle de beaucoup d'officiers turcs tout à fait charmants ; je ne veux citer, comme seul exemple, que le fameux défenseur de Janina, Essad Pacha. Et je n'eus pas la moindre difficulté à trouver, pendant mes deux séjours sur le front de Gallipoli, dans deux phases différentes des combats, assez de sujets dans cette vie guerrière pour pouvoir écrire quelques séries de feuilletons, sans devoir faire l'apothéose du militarisme et de ses buts politiques, me tenant de préférence au côté purement humain, pittoresque et dramatique de la lutte sur ce théâtre très particulier de la guerre. Mais déjà alors, pendant ma première visite à

Gallipoli, des idées étranges me venaient sur tant de choses que je voyais, et mon âme était déchirée de graves conflits. Déjà, je me demandais si mes sympathies ne devaient pas se porter vers ceux qui, de la plage en bas, se jetaient sans cesse de nouveau contre les positions turques imprenables, décimés cruellement par le feu des mitrailleuses, mais revenaient toujours à l'assaut avec une abnégation surhumaine. La cause de la vraie civilisation, de la liberté, n'était-elle pas de leur côté? Et j'avais l'occasion de faire des comparaisons, en regardant les morts et les blessés et les quelques prisonniers qui tombaient entre nos mains, et de voir quel écart il y avait entre la valeur du matériel humain sacrifié des deux côtés: d'une part, des Anatoliens braves, il est vrai, mais brutes et habitués aux souffrances et à la saleté; de l'autre, des sportsmen coloniaux de haute race, hommes d'un *standard of life* élevé, accourus de l'autre coin du monde pour défendre non seulement la cause britannique, mais aussi celle de la civilisation et de la liberté humaine! Certainement, alors, je n'étais pas encore mûr pour la décision que d'autres faits que j'ai dû voir m'ont imposée plus tard, mûr pour la conviction profonde que je devais accomplir, formellement, la rupture morale; la seule chose que je pouvais, et devais faire alors, c'était, tout en reconnaissant le patriotisme et la bravoure turques, de ne pas

oublier de rendre hommage aussi à l'héroïsme plein d'abnégation et au mépris de la mort de ceux que j'avais à considérer encore comme mes ennemis ; et je l'ai fait plus d'une fois dans mes articles.

Mais je voyais encore bien d'autres choses, à Gallipoli, au moins sous forme de premiers symptômes. Des marques d'un *chauvinisme très prononcé et très peu germanophile* se rencontraient constamment parmi les officiers turcs. Plus d'un commandant turc a cru devoir attirer avec ironie mon attention sur le fait que dans sa section, où par hasard il n'y avait pas d'officier allemand exerçant le contrôle suprême, les choses n'en marchaient pas moins comme sur des roulettes ! Et lors de mon second voyage au front des Dardanelles, en été 1915, j'appris des choses déjà bien plus graves, des conflits de compétence traités de part et d'autre avec beaucoup d'intransigeance, et même des éruptions de chauvinisme réciproque de la part de commandants et officiers subalternes turcs et allemands qui allaient jusqu'à des menaces de coups, si toutefois elles ne dégénéraient pas en rixes, et finissaient par de sévères punitions pour manque de discipline. Cet antagonisme atteint son point culminant dans un scandale qui se termina par un changement de généraux. On remplaça le commandant en chef du groupe dit « du Sud » (Sedd-ul-Bahr),

le général Weber, par le fanatique Vehib Pacha, car Liman von Sanders, très vaniteux, très nerveux et trop attaché à sa position, faisait tout ce qu'Enver Pacha voulait ; ainsi le point de vue turc avait gain de cause dans ce cas. Mais relativement aux autres théâtres de la guerre turcs, ce n'était encore presque rien. On apprenait que des différends bien plus graves s'étaient produits sur le front du « Caucase » — comme on persistait à nommer officiellement le théâtre oriental de la guerre même lorsqu'il s'était depuis longtemps transformé en théâtre purement arménien et presque est-anatolien ! — et surtout sur le front de l'Irak ; il semblait même que là-bas, sous le haut commandement de généraux comme Halil Pacha, officiers allemands et turcs vivaient comme chats et chiens. Certes, vu la discipline de fer qui régnait du côté turc autant que du côté allemand, cet antagonisme et ces conflits chauvins ne pouvaient jamais avoir une importance pratique susceptible d'entraver les opérations militaires ; mais néanmoins, ils sont à noter comme symptômes intéressants d'une aversion profonde contre le contrôle militaire et le caractère allemands dans les milieux des officiers turcs.

III

Les grandes persécutions contre les Arméniens. — Le système de Talaat et d'Enver. — « Maudite soit l'Allemagne complice, lâche et sans conscience! »

Toutefois, je revins de mon premier voyage à Gallipoli avec des sentiments assez turcophiles encore. La première chose qui se présenta alors à mon observation dans la capitale, ce fut le commencement de la politique de persécution contre les Arméniens. Et pour le dire dès à présent, *ce fut ce mouvement de grande envergure, unique dans l'histoire moderne de l'humanité, ces preuves de bestialité et de brutal chauvinisme de race qui ont tué mon amour pour la Turquie d'aujourd'hui, et qui, plus que tout ce que j'ai pu observer d'autre du côté germano-turc pendant la guerre mondiale, m'ont fait perdre tous les égards envers mon propre gouvernement et m'ont fait adopter mon attitude actuelle. Je dis du côté germano-turc : car je ne peux pas faire autrement et je dois, malheureusement, rendre également le gouvernement allemand responsable des atrocités qu'il a permises aux Turcs de commettre contre les Arméniens!*

Tant d'informations précises ont été reçues

sur cette question arménienne surtout ici en Suisse, où convergent une foule de nouvelles et où beaucoup de représentants de ce malheureux peuple persécuté ont encore pu se sauver, que je peux me dispenser de donner ici des faits détaillés sur les souffrances que les Arméniens ont dû subir. Si je voulais entrer dans les détails, *je devrais remplir toutes les pages qui sont à ma disposition pour mon étude rien qu'avec le récit des faits écœurants qui sont venus, au cours de mon séjour en Turquie, à ma connaissance personnelle, et cela sans que j'aie jamais fait de recherches systématiques à ce sujet!* Et c'est avec tristesse que je dois dire que d'après tout ce que j'ai appris moi-même de source digne de toute confiance, par des médecins de la Croix-Rouge allemands, fonctionnaires et employés du chemin de fer de Bagdad, membres de l'ambassade d'Amérique à Constantinople et même par quelques rares Turcs, rien ne me semble exagéré de tout ce que Arnold Toynbee, par exemple, a collectionné de faits et de rapports horribles dans son petit livre : *Die Gewalttätigkeiten in Armenien* [1].

[1] J'ai lu ce petit volume et d'autres du même genre quelques jours seulement avant de donner ma propre étude à l'imprimerie. Ni en Turquie ni en Autriche ou en Allemagne je n'avais pu me procurer de pareilles publications, qui par conséquent n'ont aucunement pu m'influencer en écrivant ces pages ! — L'édition française, sous le titre : « Les massacres arméniens », a paru à la librairie Payot & C°, à Lausanne.

Tout ce que je me propose de faire dans le cadre de ce petit essai sur la morale et la politique jeunes-turques, c'est plutôt de dénoncer *la méthode, les idées politiques qui en font la base, et la responsabilité allemande* dans cet horrible mélange de massacres et d'atrocités. Que de viols, de conversions forcées en musulmanes et d'incorporations dans les harems turcs de toutes les créatures féminines un peu jolies ! Que d'enfants ont été abandonnés ou jetés tout simplement à la mer, que de familles de notables ont été expulsées par des brutes de gendarmes, attaquées et pillées ensuite en route par arrangement avec des bandes de pillards et de criminels mis en liberté à ce propos ! Que de cynisme brutal dans ces procédés ! On prétendait faire « coloniser » par ces expulsés des contrées connues comme marécageuses et infestées de paludisme, ou arides et montagneuses et dépourvues de toute nourriture, où les pauvres victimes étaient abandonnées en proie aux instincts sauvages de Kurdes ou Bédouins nomades ! Toutes ces mesures d'extirpation, d'une bestialité et d'un sang-froid raffinés, ont déjà fait au moins un demi-million de victimes, et bien davantage d'après beaucoup d'évaluations, tandis que le reste de ce peuple d'un million et demi d'âmes d'un si haut niveau intellectuel, un des éléments de progrès dans l'Empire ottoman, attend sa triste, lente mais iné-

vitable fin, tous les liens de famille étant coupés, tous les droits violés et la ruine économique de toute la race consommée depuis longtemps.

Le mouvement anti-arménien de grande envergure a commencé assez inopinément en avril 1915. Certains faits arrivés sur le théâtre de la guerre dit caucasien, faits qu'on ne saurait nier, ont fourni très à propos au gouvernement turc le prétexte pour se ruer d'abord, comme des fauves déchaînés, sur les Arméniens des six « vilayets » orientaux ou arméniens proprement dits et de faire table rase d'une façon sanglante, sans aucune distinction entre hommes, femmes et enfants. C'est ce qu'on a appelé ensuite « *le rétablissement de l'ordre dans la zone de guerre* par des mesures militaires, rendues nécessaires par la connivence avec l'ennemi, la trahison et le concours armé de la population ». Les premières centaines de mille de victimes arméniennes en furent le résultat. Il n'est que trop naturel que dans ces contrées lointaines, tout près de la frontière russe, une partie de la population sympathisât avec les Russes s'approchant victorieusement, et vît en eux la délivrance de misères séculaires; pas un seul Arménien de ma connaissance n'a nié cela. Mais les « corps de volontaires arméniens » qui se sont battus contre les Turcs dans les rangs russes, se sont composés pour la plupart — comme il est prouvé

sans l'ombre d'un doute! — d'Arméniens sujets russes habitant la Transcaucasie. Pour la très faible proportion d'Arméniens sujets ottomans qui ont pris part à ces formations, aucun homme sensé ne va contester le droit formel de la Turquie, Etat souverain, de prendre envers eux des mesures draconiennes. Toutefois, en reconnaissant formellement ce droit de punition, c'est avec la plus grande réserve que je fais cette concession au gouvernement turc ; car les souffrances terribles que ce peuple d'Arménie, laissé officiellement en proie aux Kurdes rapaces pendant des dizaines d'années et ruiné méthodiquement par une administration vorace et arriérée, avait déjà eu à subir, donnent une absolution morale complète, aux yeux du monde civilisé, à ces renégats ! J'aurais été cependant prêt à faire une concession suprême au gouvernement turc, malgré sa grande culpabilité vis-à-vis du peuple arménien, et je me serais tu sur ce que j'ai vu, si seulement il s'était borné à exécuter, d'après la loi martiale, quelques centaines de personnes et à prendre d'autres mesures, telles que des déportations, envers quelques milliers d'autres Arméniens, en distinguant rigoureusement entre hommes et femmes. Il se peut même que l'Europe et l'Amérique aient eu assez d'indulgence pour pardonner quelques mesures de représailles allant un peu plus loin et s'étendant à une partie de la population masculine

de cette Arménie proprement dite qui devenait de plus en plus zone de guerre, si le gouvernement avait seulement fait son possible pour éviter des cruautés qui n'étaient pas nécessaires pour atteindre le but désiré. Mais dès le commencement, les persécutions visaient aussi les femmes et les enfants et s'appliquaient sans aucune distinction à toute la population de plusieurs centaines de mille âmes des six vilayets orientaux, et se caractérisaient par de telles bestialités et de telles cruautés qu'on n'en peut donner aucun exemple dans toute l'histoire humaine, sauf peut-être les razzias des chasseurs d'esclaves africains et les persécutions néroniennes des chrétiens. Toute apparence d'un droit pour le gouvernement turc qui a voulu faire passer ces mesures comme une « évacuation » dans l'intérêt militaire de la zone de guerre, rendue nécessaire pour éviter des troubles, s'écroule honteusement vis-à-vis de telles méthodes, et j'espère bien qu'il n'y a pas un seul *Allemand* bien informé des faits qui ne soit plein de dégoût pour le gouvernement turc en voyant cette boucherie commise de sang-froid sur toute la population de vastes contrées et la déportation de tout le reste, avec l'intention de les laisser misérablement crever en route ! Qui a un peu de sentiment humain ne peut pas juger autrement, si turcophile qu'il soit du point de vue politique. En tous cas,

par cette « évacuation militairement nécessaire », l'Arménie proprement dite, comprenant six grandes provinces, a été vidée de sa population presque complètement; des Turcs eux-mêmes — je pourrais donner des noms, mais je risquerais d'exposer à un danger de la part d'Enver et Talaat mes informateurs qui cependant constituent encore des exceptions sympathiques — m'ont avoué *qu'on ne trouve plus d'Arméniens en Arménie*! Et, d'un autre côté, il n'est pas moins certain que de toutes ces masses de personnes qui n'avaient échappé aux premiers massacres que pour être transportés ensuite, la famine, les épidémies de typhus exanthématique, les attaques fréquentes des Kurdes, les longues étapes à travers la montagne inhospitalière jusque dans les steppes et déserts de la Mésopotamie et Syrie du nord et l'abandon là-bas à leur sort, n'ont laissé qu'un très petit nombre de vivants. Alors, pour se rendre compte de ce que cela veut dire, qu'on relise seulement les chiffres de la statistique du cens des six vilayets arméniens en question, et on va constater que les Jeunes-Turcs ont commis là *un assassinat par centaines de mille!*

Mais ce ne fut pas tout, malheureusement! Le gouvernement turc est allé plus loin, bien plus loin. Car il visait le peuple arménien tout entier, et non seulement en Arménie, mais par-

tout où il habitait, en Anatolie et dans la capitale. C'étaient quelques centaines de mille de personnes de plus. Mais comme, vis-à-vis d'une population habitant à des centaines de kilomètres des deux théâtres de la guerre, Dardanelles et Arménie, on ne pouvait invoquer facilement le principe « d'évacuation de la zone de guerre », appliqué avec un succès si écrasant aux six vilayets de l'est, il fallait trouver un autre procédé. Rien de plus facile pour un gouvernement si hypocrite et si décidé. *On découvrit donc une conspiration générale des Arméniens de l'Empire ottoman. C'était seulement par une pareille falsification cynique que le gouvernement pouvait atteindre son but, voir l'extirpation de toute la race arménienne, suivant un système soigneusement prémédité.* En trompant de la sorte consciencieusement toute l'opinion du monde entier — ou plutôt en essayant de la tromper ! — le gouvernement de Talaat et d'Enver inventait, et même commandait des conspirations locales, faussait toutes les connexions, pour pouvoir ensuite en toute tranquillité poursuivre pendant des mois sa campagne d'extirpation contre ce peuple. Par une série d'articles officieux dans les journaux du « Comité » jeune-turc il tâchait de persuader la population que *tous* les Arméniens étaient des conspirateurs dangereux qui, soutenus par l'or russe et anglais et par des

bombes et armes à feu fournies par ces deux puissances, devaient faire un carnage affreux parmi les Turcs le jour même où la flotte de l'Entente entrerait dans la Marmara, pour secouer la domination ottomane ! Je tiens à dire ici que naturellement pas le moindre fait de tous ceux que le gouvernement a pu trouver comme arguments en défaveur des Arméniens n'a échappé à mon attention. Comme toutes ces insinuations n'ont été que trop exploitées par les publications officielles et officieuses du gouvernement et même par certains Allemands, « connaisseurs de la Turquie », *j'ai tout examiné, et cela tout au début de mon séjour en Turquie, quand j'étais encore entièrement imprégné de ces sentiments turcophiles dont j'ai déjà parlé.* Que M. le secrétaire d'Etat Zimmermann vérifie la date de sa lettre adressée à ma rédaction et où il parle de mon rapport confidentiel sur la question arménienne fait pour mon journal, et qui a passé par ses mains et a éveillé son attention ; il pourra de cette façon constater comment je pensais dès lors, en été 1915, sur cette politique de persécutions ! — *et cela sans aucune sympathie spéciale pour le peuple arménien, dont je n'ai appris à apprécier les hautes qualités intellectuelles que beaucoup plus tard, par connaissance personnelle.* Je ne peux donner ici que mon jugement final sur toutes ces controverses et surtout sur l'ex-

tension du système des déportations, extension survenue après la première et meurtrière « évacuation » hors de la zone de guerre. Le but nettement poursuivi était de laisser dépérir les déportés, ces centaines de milliers d'Arméniens de l'intérieur de l'Anatolie et de la capitale. Etant donnés leur milieu, les lieux qu'ils habitaient, leurs conditions sociales et leur mentalité, ces gens ne se livraient qu'au commerce et au travail et étaient tout à fait incapables de prendre une part active à la politique. D'autres, appartenant à des familles de notables de haute position sociale et de culture raffinée et liées aux intérêts du pays par tant de liens, s'étaient toujours, par tradition non moins que par calcul, tenus à l'écart de tout mouvement révolutionnaire, et étaient du reste entourés, comme les premiers, par une population non arménienne ou même musulmane numériquement de beaucoup supérieure. *Je dis donc que cette extension des mesures fut l'acte de fanatisme de race le plus infâme, le plus cynique, le plus criminel que l'histoire humaine ait pu enregistrer, que cet acte fut commis uniquement parce que les Turcs se rendaient compte de leur grande infériorité, du point de vue de la capacité économique et de la civilisation, relativement à cet élément non turc, et voulaient rétablir par la force l'équilibre en leur faveur; que cet acte fut commis enfin avec le lâche*

consentement du gouvernement allemand en pleine connaissance des faits !

J'ai vu bien des fois, de mes propres yeux, les débuts navrants de ces séries méthodiques d'atrocités ! A peine rentré du front des Dardanelles, ces persécutions commencèrent en même temps dans toute l'Anatolie et dans la capitale ; et pendant plus de dix-neuf mois, presque jusqu'à mon départ, à Noël 1916, c'étaient elles qui se faisaient le plus remarquer dans les rues de Constantinople parmi tous les événements que la guerre produisait, et cela avec quelques petites périodes d'atténuation de quelques semaines chacune, à des époques différentes. Surtout dans les vilayets occidentaux florissants de l'Anatolie, à partir de Brousse et d'Ada Bazar, les fermes soigneusement cultivées des Arméniens n'étaient vues qu'avec dépit par un gouvernement qui avait inscrit sur son drapeau la « nationalisation » forcée de toute l'Anatolie. C'est là que le mobilier des familles de notables était jeté dans la rue et vendu à des prix dérisoires, parce que le gendarme qui les attendait déjà dehors leur donnait souvent seulement une heure pour se préparer à partir en exil pour l'intérieur du pays. Trop souvent tout ce que les maisons contenaient devait être abandonné, comme invendable, en toute hâte, et rester en proie à des « mohadjirs » brutaux (immigrants musulmans),

qui, armés jusqu'aux dents par le « Comité » des chauvins panturquistes, avaient trop souvent cherché eux-mêmes les querelles et fomenté les troubles qui furent ensuite interprétés comme des « conspirations arméniennes ». C'est là que des mères désespérées ont vendu leurs propres enfants, comme il est prouvé authentiquement en maints cas, parce qu'on leur avait volé la dernière piastre et qu'elles ne voulaient pas laisser les pauvres petits mourir atrocement pendant la longue et triste marche à l'intérieur lointain ! Et combien de fois j'ai dû être spectateur de ces scènes typiques qui se déroulaient journellement dans les rues de la capitale, de ces petits troupeaux d'Arméniens escortés à travers Péra par deux brutes de gendarmes anatoliens aux visages stupides et bestiaux, et en loques d'uniforme sale et de couleur sombre, suivis par un agent de police qui, sachant au moins lire et écrire, était chargé en cette qualité de dresser les listes des malheureux appartenant à cette race condamnée et par le fait même expulsables ! Il ne manquait pas d'ajouter encore en route d'autres victimes à son troupeau, en appelant tout simplement, sur un ton impérieux, parmi les passants par-ci par-là quelqu'un coiffé du fez, en l'incorporant sans formalité aucune s'il avait le malheur de ressortir comme Arménien à l'examen hâtif de ses papiers. Il remettait ensuite sa « production

journalière » en Arméniens à la station centrale de police de Péra, au « karakol » de Galata-Séraï. Rien que la façon dont ces déportations furent effectuées, est déjà la preuve suffisante que le gouvernement turc, en prétendant agir en représaille légitime du grand complot arménien, a menti grossièrement. Tout au contraire ! Avec beaucoup de méthode et un sang-froid extraordinaire, le nombre des Arméniens à déporter fut réparti sur une période de beaucoup de mois, voire même sur une année et demie, et ce régime ne cessa peu à peu que quand la suppression du patriarcat arménien, en été 1916, eut porté le coup de grâce à la vie culturelle de ce peuple, pour finir presque complètement — au moins d'après ce que j'ai pu constater lors de mon départ — au mois de décembre 1916 (je parle de Constantinople), après que le projet de loi donnant plein pouvoir au ministre de la Guerre pour convoquer tous ceux qui avaient dans le temps payé la taxe d'exonération du service militaire, — dont beaucoup d'Arméniens notables dans la vie économique du pays — eut rendu plus précieux les restes de cette race persécutée. Et qu'est-ce qu'on peut dire de cette prétendue « légitime indignation spontanée » du gouvernement, si l'on considère des cas comme celui de deux concierges frères, arméniens, de la même maison, dont l'un est arrêté aujourd'hui, et l'autre quinze jours

après, ou comme la fixation exacte à tant par jour du nombre d'Arméniens que tel et tel quartier doit « fournir » ; disons deux cents ou mille? Des Turcs mêmes, qui connaissaient parfaitement, par leurs relations avec les organes de la police, le système de ces déportations et étaient assez honnêtes pour les désapprouver, m'ont confié tout cela. Les seules oscillations qu'on pouvait peut-être noter dans ce mouvement des déportations, c'était leur recrudescence toutes les fois que les Turcs se faisaient du mauvais sang à cause d'une nouvelle victoire russe en Arménie, mais le nombre des déportés diminua d'une façon remarquable immédiatement après les catastrophes militaires d'Erzeroum, de Trébizonde et d'Erzindjian, qui donnaient une excellente occasion au gouvernement turc de réfléchir, et de se demander si peut-être le bras vengeur de Némésis n'allait pas bientôt l'atteindre quand même! Et maintenant, ces transports! Tous les jours, vers le soir, après avoir réuni tous les pauvres malheureux amenés pendant la journée aux différents « karakols », quelques camions du tramway électrique transportaient un tas de femmes et d'enfants à Galata, tandis que hommes et garçons devaient marcher à pied, et tous étaient chargés de quelques couvertures et petits paquets seulement comme uniques bagages pour un lugubre voyage de plusieurs mois! Et, bien

entendu, ce n'étaient pas seulement de pauvres gens de la basse classe; non, tout Arménien, surtout originaire de la province, depuis le concierge et marchand de bazar jusqu'au notable de famille très riche, devait s'attendre d'un jour à l'autre à subir ce triste sort et traînait anxieusement son existence menacée d'heure en heure, et je connais personnellement des cas, où des hommes de haute culture, des meilleures familles, des ingénieurs, médecins ou avocats, ont été transportés hors de Péra de cette sale façon dans le crépuscule du soir, pour passer une nuit froide, enveloppés dans une couverture, sur le perron de la gare de Haidar-Pacha et être expédiés le lendemain par le chemin de fer d'Anatolie — bien entendu en payant eux-mêmes leur billet, comme du reste tous les frais de ce voyage forcé ! — dans l'intérieur, où ils mouraient ensuite de typhus exanthématique; ou bien en quelques rares cas, après de longs mois de souffrances atroces et de démarches continuelles faites en leur faveur par des amis influents, ils pouvaient rentrer à Constantinople, brisés corps et âme par cette terrible maladie, et devenus « inoffensifs » ! Et parmi ces troupeaux d'expulsés poussés par-ci par-là comme du bétail, il y avait des milliers et des milliers de femmes de santé délicate, raffinées et tendres et de meilleure famille, habituées à une vie tout à fait européenne et au confort mo-

derne ! En général, les déportés étaient transportés par de longues étapes à pied, mille fois brutalisés et violés en route, jusqu'à la frontière des territoires de population arabe ; et là-bas, dans la montagne aride, sans ressources, sans abris autres que de misérables petites tentes sales et froides, sans vivres, sans la possibilité de gagner un peu leur existence, entourés d'une population de race étrangère et très peu amicale, ils attendaient la mort lente, mais presque certaine. *Mais toujours, sans exception, les hommes furent séparés des femmes et enfants et transportés dans une autre contrée ; ce fut la caractéristique de ce système des déportations qui devaient détruire la racine même de la force de ce peuple, en brisant tous les liens de famille !* Ainsi disparaissait peu à peu une très grande partie du peuple arménien. C'étaient alors « les personnes transportées ailleurs », comme les nommait joliment le titre de la « loi provisoire » qui donnait plein pouvoir de disposer de leurs meilleures fermes au gouvernement du « Comité Union et Progrès ». Ainsi ce Comité pratiquait avec zèle la « colonisation intérieure » du pays par des éléments purement turcs ! Car, par cette méthode, le but principal, la nationalisation forcée du pays, habité jusqu'alors par une population de races différentes, était pleinement réalisable. Et pendant que l'Anatolie se vidait de tout élément

ayant représenté jusqu'alors le progrès, pendant que les villes et villages abandonnés et champs florissants des expulsés devenaient le butin de bandes de mohadjirs abrutis, émigrants musulmans fanatiques et négligents, les ruisseaux de malheureux êtres humains s'écoulaient vers les lieux lointains, se perdaient en route, marquant leurs étapes par les cadavres de femmes, d'enfants et de vieillards. Le petit nombre de ceux qui arrivaient, en dépit de toutes leurs souffrances, aux lieux de destination, dans ces « colonies », c'est-à-dire dans les camps de concentration, étaient décimés par le paludisme, le typhus et la famine; autour d'eux rôdaient des Kurdes et Bédouins rapaces, et ils trouvaient là une mort tardive encore bien plus terrible. Parfois cependant la fin ne s'approchait pas assez vite pour le gouvernement colonisateur, et il devait la hâter un peu; c'est ainsi peut-être que s'explique, par exemple, la disparition soudaine de quelques milliers d'Arméniens qui avaient été transportés comme ouvriers sur la ligne du « Bagdad » en Mésopotamie et qui furent sans doute tout simplement emmenés dans le désert et massacrés, — un cas absolument authentique, d'après les témoignages d'employés allemands du chemin de fer de Bagdad, et qui ne date pas de plus loin que de l'automne 1916! — Mais heureusement, l'effroyable dossier criminel du gouvernement

de Talaat est dressé d'ores et déjà *officiellement* à l'ambassade américaine à Constantinople, ainsi que dans les pays neutres et alliés, et il sera lu un jour sans pitié au Comité de criminels jeunes-turcs par le tribunal des nations civilisées lors de la conclusion de la paix mondiale !

J'ai causé avec des Arméniens qui m'ont dit : « Autrefois, le vieux sultan Abd-ul-Hamid nous a fait massacrer, de temps en temps, par milliers. En des pogroms bien organisés, on nous livrait, à différentes époques, aux razzias des Kurdes assassins et l'on nous faisait souffrir cruellement. Le gouvernement jeune-turc lui aussi, comme on l'a vu à Adana en 1909, a ensuite versé le sang de milliers de nos compatriotes. Mais après les atrocités que nous devons subir maintenant, nous regrettons pour ainsi dire de ne plus vivre sous l'ancien régime des massacres ! Maintenant, ce n'est plus un certain nombre d'assassinés que nous avons à déplorer; c'est *notre nation toute entière* qui est en train d'être extirpée, par haine aveugle de race, par un gouvernement pseudo-civilisé et d'autant plus dangereux. Cette méthode moderne d'assassinat lent, à « sec » pour ainsi dire, n'est que trop efficace. Ce sont maintenant nos femmes et enfants qu'on vise surtout, en les faisant périr pendant de longues étapes à pied, dans des camps de concentration en pays affamé.

Et tous les misérables restes de notre population arménienne qui ont survécu aux persécutions dans les villes et villages de l'intérieur, où les autorités locales avaient exécuté avec ardeur les ordres du gouvernement central, sont de vive force convertis en musulmans, et nos jeunes filles sont emmenées dans les harems turcs et dans les maisons de prostitution. C'est ainsi que les dernières traces de notre peuple comme unité ethnique devront disparaître, et que doit être exterminée la race arménienne! Et pourquoi? *Parce que les Turcs se sont rendu compte de leur banqueroute morale comme dirigeants de ce pays, de leur incapacité économique, de leur infériorité culturelle vis-à-vis de l'élément de progrès arménien qu'Abd-ul-Hamid même, malgré des massacres occasionnels, a pourtant su s'assimiler avec beaucoup de prudence et dont il a su profiter en confiant aux grandes capacités intellectuelles des nôtres de très hautes fonctions administratives; parce que maintenant, se voyant ruinés et décimés par l'effroyable saignée d'une guerre de longue durée, ratée et perdue d'avance, les Turcs espèrent pouvoir de cette manière maintenir l'équilibre des races et la supériorité compromise de leur élément. Pour cette raison, comme il ne s'agit nullement d'éruptions de colère occasionnelles comme chez Hamid, mais d'une mesure d'Etat de grande envergure contre*

notre peuple, celui-ci ne peut point espérer de grâce ; et comme nous avons vu que l'Allemagne, par lâcheté et manque de conscience, tolère notre suppression, le peuple arménien aura cessé d'exister, si la guerre dure encore longtemps. C'est pourquoi nous regrettons vraiment de ne plus vivre sous le régime d'Abd-ul-Hamid, si cruel ait-il été !

Une destinée plus tragique dans l'histoire d'un peuple est-elle concevable? Notons qu'il s'agit, bien entendu, d'un peuple qui ne se berçait nullement d'illusions d'indépendance, enfoncé qu'il était entre deux grands Etats, qui n'avait aucun sentiment proprement irrédentiste vis-à-vis de la Russie, et qui non seulement en conduite mais en pensée a été plus loyal vis-à-vis de la Turquie qu'aucun autre élément de l'empire, sauf le turc, jusqu'au moment où les Jeunes-Turcs, par une honteuse trahison, par une vilaine rupture de la camaraderie révolutionnaire contre le régime despotique, l'ont irréparablement offensé !

J'espère avoir pu stigmatiser d'une façon suffisante, en ces quelques lignes, la mentalité et les résultats de cette politique d'extermination. Je tiens à y ajouter seulement un petit épisode, qui m'a touché personnellement plus que tout ce que j'ai dû voir à ce sujet.

C'était un jour d'été, en 1916. Vers midi, ma femme sortit seule, pour faire une emplette dans

« la Grand'rue de Péra ». Nous habitions à quelques pas de Galata-Sérai, et avions tous les jours l'occasion de voir, de notre balcon, ces malheureux groupes d'Arméniens arrêtés entrer au « karakol » sous escorte des gendarmes. On finit par s'habituer par leur durée même à des scènes si navrantes et à n'y plus voir que le côté politique au lieu de la tragédie humaine. Mais cette fois-ci, ma jeune femme, après quelques minutes seulement, rentra chez moi toute tremblante. Elle n'avait pas pu continuer son chemin. En passant du côté du « karakol » elle entendit du vestibule ouvert de la station de police les cris sourds d'un torturé, des gémissements semblables à ceux d'une bête agonisante. Effrayée, elle demanda ce que c'était à quelqu'un parmi l'assistance ; « Un Arménien ! » fut la courte réponse. Là dessus, le public fut chassé par un agent de police. « Si de telles scènes se jouent à midi juste, à l'heure de la plus vive circulation, en plein Péra européen, dans la rue la plus fréquentée », me dit ma femme, « alors je voudrais bien savoir ce que les Turcs font avec les pauvres Arméniens dans l'intérieur encore tout sauvage du pays ! » Et : « Si les Turcs se conduisent ici dans la capitale comme des bêtes féroces, de façon qu'une Européenne ne peut pas aller dans la rue principale du quartier européen, sans risquer un ébranlement nerveux, alors je ne peux plus

vivre dans cet affreux pays! » Et, sanglotante, révoltée à en perdre toute contenance par tout ce qu'elle avait dû voir, comme moi, pendant plus d'une année, toutes les fois qu'elle mettait le pied dans la rue, elle éclatait : « Vous êtes des scélérats, vous Allemands, de lâches scélérats, vous qui tolérez de telles atrocités chez les Turcs, vous qui avez pourtant le pays complètement sous votre contrôle, vous êtes des scélérats, et jamais je ne mettrai plus le pied dans votre maudit pays. O mon Dieu, comme je hais l'Allemagne! » *Dès ce moment, où ma propre femme, écœurée, révoltée et dégoûtée de tant de lâcheté, tremblante et tout en larmes, m'a jeté à la figure cette malédiction, j'ai rompu avec l'Allemagne. Je n'en avais, malheureusement, appris que beaucoup trop depuis longtemps!*

Je me rappelai alors les conversations que j'avais eues avec les messieurs de l'ambassade d'Allemagne à Constantinople et également avec M. Morgenthau, ambassadeur des Etats-Unis, sur la question arménienne. Je ne m'étais jamais senti persuadé par toutes les assurances données par notre ambassade, affirmant qu'elle était allée jusqu'aux extrêmes limites de ses compétences pour mettre fin à ces pratiques meurtrières du gouvernement turc contre ce peuple. J'avais, tout au contraire, retenu l'impression que *l'attitude du gouvernement allemand dans*

la question arménienne se caractérisait plutôt comme un ensemble de lâcheté et de manque de conscience d'un côté, de politique bornée de l'autre, pour ne pas dire de sotte imprévoyance. L'ambassadeur américain, pour sa part, était empreint de hauts sentiments philanthropiques, il a fait son possible pour défendre la cause des Arméniens et en adoucir les souffrances, mais il fut certainement, comme diplomate, beaucoup trop correct et réservé dans cette pénible question, pour dire sa vraie opinion sur l'attitude de ses collègues allemands à un journaliste de cette nationalité ; mais, dans mes entretiens répétés avec cet homme vraiment sympathique, je n'ai jamais entendu la moindre allusion me permettant de modifier l'impression que j'avais eue de l'ambassade d'Allemagne, et j'ai pourtant osé en parler à différentes reprises à M. Morgenthau !

L'attitude de l'Allemagne fut d'abord une *lâcheté*, dis-je. Nous avions vraiment mis assez solidement la main sur la Turquie, militairement comme financièrement, pour pouvoir au moins insister énergiquement, si seulement nous le voulions, pour que les principes les plus élémentaires d'humanité fussent observés. Enver et surtout ce Talaat, qui en sa qualité de ministre responsable de la politique intérieure du pays, et de vrai dictateur de la Turquie, doit répondre de tout ce qui concerne les Arméniens, ne

pouvaient plus faire un autre choix que de suivre aveuglément l'Allemagne sur la voie qu'ils avaient une fois prise, sans aucune condition, et ils auraient dû se plier, en grinçant les dents, devant un ordre énergique allemand même dans la question arménienne si chère à leurs instincts féroces. Des centaines d'exemples ont prouvé que notre ambassade, partout où il s'agissait des intérêts de l'Allemagne, pour placer des Allemands, pour pénétrer dans les administrations et ministères turcs, n'a jamais jugé nécessaire de ménager des intérêts et susceptibilités turcs même les mieux fondés, mais a toujours atteint son but sans trop de délicatesse. Mais en matière arménienne j'ai dû voir de mes yeux que cette même ambassade n'était même pas capable de faire rendre droit à une dame allemande de bonne famille, mariée à un Arménien qui avait été expulsé, en bloc avec les autres et complètement innocent, et c'était un triste spectacle de voir cette dame attendre en pleurs presque journellement dans le vestibule de l'ambassade, impuissante même dans cette petite affaire qui concernait de si près le prestige officiel allemand ! Des Turcs eux-mêmes nous ont presque cyniquement ri à la figure à cause de notre lâcheté inconcevable et n'ont pas manqué de faire des comparaisons entre notre gouvernement et celui des Russes, qui certainement dans les conditions où se trouvait l'Al-

lemagne et malgré l'abolition des Capitulations, aurait fait une affaire politique en cas de besoin, à propos même de la protection d'un pauvre Juif russien. Tout en déguisant sous des paroles polies leurs sentiments, des Turcs m'ont laissé entrevoir assez clairement qu'ils n'éprouvaient au fond que du dégoût pour notre lâcheté sans borne !

Un *manque de conscience*, ainsi ai-je caractérisé ensuite notre attitude officielle vis-à-vis des persécutions des Arméniens. Rester spectateur impassible quand les vies, tous les biens, le bien-être et les acquisitions culturelles de centaines de milliers d'hommes furent sacrifiées, et se contenter de faibles protestations pour la forme, quand on était parfaitement en état d'imposer sa volonté, n'est pas autre chose qu'un manque de conscience criminel. Et je ne peux pas m'empêcher de penser que, malgré toutes les belles phrases officielles qu'on pouvait entendre à l'ambassade d'Allemagne au sujet du « problème arménien », il importait au fond très peu à ces messieurs les diplomates que cet élément arménien fût conservé ou non. Qu'est-ce qui me porte à prononcer une accusation si grave ? C'est ceci : souvent, après des atrocités dépassant l'ordinaire commis contre ce malheureux peuple, le vénérable patriarche arménien avec sa suite venait, les larmes aux yeux, supplier l'ambassadeur de

lui accorder enfin une aide efficace. Plus d'une fois je fus témoins de telles scènes dans la bâtisse de l'ambassade et pus écouter ce que les fonctionnaires disaient entre eux. Eh bien, je n'ai trouvé alors chez nos diplomates que le souci d'assurer le prestige officiel allemand, la vanité de fonctionnaires blessée, mais jamais l'inquiétude de ce que deviendrait le peuple arménien ! Que de fois j'ai dû entendre, de la bouche d'Allemands de toutes nuances, jusque dans les plus hauts milieux, à condition qu'ils ne se crussent pas forcés de s'en tenir à la version allemande officielle, des cris de haine contre cette race ! Cette haine étroite n'était basée que sur une ignorance totale des faits, et ne faisait que répéter machinalement toutes les insinuations officielles turques. Et malheureusement, il est même prouvé par les récits authentiques de médecins et sœurs de la Croix-Rouge allemands rentrés de l'intérieur du pays, que des officiers allemands ont été plus zélés que les fonctionnaires locaux turcs eux-mêmes qui avaient encore gardé un petit peu de sentiment humain et de pitié, se sentant incapables d'obéir aux ordres bestiaux de « Nour-el-Osmanié » (siège du Comité jeune-turc), à Stamboul. Ainsi le cas scandaleux, cependant authentique et même assez connu, a pu se produire de deux officiers allemands de passage dans une petite ville de l'intérieur de l'Anatolie

qui ont eux-mêmes pris vivement l'initiative de l'expulsion et de l'extermination des Arméniens. Voyant qu'un malheureux tas de ce peuple, hommes, femmes et enfants, s'était réfugié dans les maisons et barricadé là-dedans, pour ne pas se laisser traîner à la mort comme du bétail de boucherie, et que le canon était braqué sur eux, mais aucun des Turcs n'ayant le triste courage de faire feu, ils se sont faits un sport de montrer leurs qualités de bons artilleurs en ouvrant, sans ordre aucun, eux-mêmes le feu ! Certes, de pareilles atrocités sont une rare exception ; mais elles ne cadrent que trop bien avec la mentalité que j'ai pu constater maintes fois dans mes entretiens avec beaucoup d'Allemands instruits et hauts placés — sans parler des militaires ! Et ce fut un de ces cas, où des Allemands, par pur instinct de brutes, avaient aidé à expulser de pauvres Arméniens, dans l'intérieur de l'Anatolie, qui, officiellement rapporté à l'ambassade d'Allemagne et communiqué en lieu compétent en Allemagne par l'ambassadeur, le comte de Wolff-Metternich, a fourni à notre lâche gouvernement l'occasion de sacrifier, en le rappelant de son poste par déférence pour les Turcs qui faisaient tout pour le dégoûter, cet homme qui, malgré son âge élevé, a fait parfois mine de parler un peu plus énergiquement au gouvernement turc. Son attitude contrastait très avantageusement avec

celle du baron de Wangenheim qui était faible et voyait, avec un optimisme presque criminel, sous des couleurs roses, tout ce qui concernait nos alliés. — Et que peut-on penser de la mentalité des autres Allemands des milieux officiels au sujet des Arméniens, quand on entend des choses incroyables comme celle-ci, que m'a racontée et affirmée comme tout à fait authentique, peu avant mon départ de Constantinople, un directeur d'une banque hongroise dont je ne dirai naturellement pas le nom : « Un officier allemand pourvu du titre « baron » ayant des liens avec l'attaché militaire, avait choisi, chez un marchand arménien du bazar de Stamboul, un tapis de valeur et l'avait fait porter à domicile, à Péra. Au moment de payer, il prétendit que le prix convenu était de vingt livres turques inférieur à celui que le marchand réclamait, et il lui fit comprendre qu'il ferait mieux de ne pas trop insister, étant Arménien, vu les excellentes relations dont lui, l'officier, jouissait avec le directeur de la police turque ! » Je ne mentionnerais pas ce cas si je ne devais le prendre, malheureusement, comme tout à fait vrai !

Une *sotte imprévoyance* enfin, disais-je, a caractérisé l'attitude de notre représentation officielle et du gouvernement allemand, qui est resté complètement indifférent à l'extirpation de la race arménienne par les Turcs. Car la haute marée du chauvinisme turc ne

pouvait nullement rester inaperçue par notre gouvernement, et nul homme aux vues non étroites ne pouvait, dès l'été 1915, mettre en doute que la Turquie ne marcherait avec nous que tant qu'elle aurait absolument besoin de notre aide militaire et financière, mais que dans une Turquie victorieuse et entièrement nationalisée nous n'aurions plus rien à faire, pas même au point de vue économique. Mais malgré les éternelles lamentations venant des cercles officiels allemands, au sujet de ce fait si désagréable pour nous, nous avons toléré la disparition d'un élément de population des plus précieux pour nous, les Arméniens. C'était là un élément par excellence de progrès culturel qui s'approchait beaucoup de la mentalité européenne, avait une faculté d'adaptation toute particulière, était très xénophile et libre de tout chauvinisme et fanatisme, et formait donc le meilleur contre-poids qu'on puisse imaginer contre l'élément turc devenu xénophobe et nationaliste à en perdre tout espoir. Or, par notre lâcheté et notre manque de conscience, ces hommes sont devenus nos ennemis mortels pour autant qu'ils ont échappé à la terrible catastrophe, eux qui avaient toujours eu une sincère sympathie pour la grande Allemagne civilisée ! Un gouvernement allemand vraiment intelligent aurait plutôt fait tout son possible, rien qu'à cause de cette mentalité jeune-turque qui se

dessinait plus clairement d'un jour à l'autre, pour gagner le plus de sympathies arméniennes et les conserver. Les Arméniens ont attendu, ont espéré avec ferveur en notre intervention énergique pour mettre fin au meurtre de leur nation; leur déception, leur haine contre nous ne connaissent plus de bornes, et cela à bon droit; et tout Allemand qui voudra jamais, après la guerre, recommencer à travailler en Orient, devra sentir cette haine aussi longtemps qu'un seul homme de cette malheureuse race existera!

Pour juger la question arménienne exactement comme je viens de la juger, il n'est point nécessaire d'avoir la moindre prédilection, ou même sympathie pour cette race. (J'ai pourtant fait allusion au fait qu'elle mérite bien nos sympathies, ne fût-ce que par ses très hautes qualités intellectuelles.) Il suffit que l'on ait un peu de sentiment humain pour ne point accepter la manière atroce dont on a procédé contre les centaines de milliers de ces gens; il suffit d'avoir un peu de compréhension des besoins écomiques et culturels d'un vaste pays si arriéré et pourtant si susceptible d'être développé, d'un sol d'une ancienne civilisation, comme l'est l'Asie Mineure, pour attacher la plus grande importance à la conservation de cet élément si travailleur et d'une si grande utilité civilisatrice, et il suffit d'ouvrir les yeux, de voir les faits

réels et de se sentir, comme tout homme vraiment instruit, dépourvu de haine idiosyncrasique contre une race, pour ne jamais croire sur les Arméniens tout ce que les Turcs ont voulu faire accepter au monde, afin de pouvoir ensuite les exterminer à leur aise. *Il suffit enfin, d'avoir, comme Allemand, gardé un peu de sentiment de dignité pour ne pas pouvoir voir sans rougir de honte la misérable lâcheté de notre gouvernement dans la question arménienne. Et tout ce triste ensemble de manque de conscience, de lâcheté et de sotte imprévoyance, dont le gouvernement allemand s'est rendu coupable envers les Arméniens peut suffire à lui seul à détruire tout sentiment de loyauté politique chez un homme consciencieux auquel importent l'humanité et la civilisation. Heureusement, ce ne sont pas encore tous les Allemands qui supporteront d'un cœur aussi léger que ces messieurs les diplomates de Péra cette honte que dorénavant l'histoire mondiale va enregistrer, savoir que l'extermination, avec une cruauté raffinée, de tout un peuple de grande valeur culturelle, de plus d'un million et demi, coïncida avec l'époque de la plus grande influence allemande en Turquie.*

J'ai bien tenu au courant et informé mon journal, par de longs rapports confidentiels, sur les persécutions arméniennes et sur la mentalité de chauvinisme bestial des Jeunes-Turcs

qui en fut la cause. Le ministère des Affaires Etrangères à Berlin aussi en a pris note. *Mais jamais je n'ai vu les moindres fruits de mes informations dans l'attitude de mon journal.* La décision de ne plus mettre le pied dans la rédaction de la *Gazette de Cologne*, je l'ai prise le jour même de cet incident dramatique, lorsque ma femme me jeta à la figure la malédiction contre ma nation. *Personnellement, je dois donc du moins aux souffrances du pauvre peuple arménien meurtri et torturé ma délivrance morale et politique !*

IV

Le mouvement de la guerre. — L'offensive d'hiver d'Enver Pacha pour « délivrer le Caucase ». — Les combats des Dardanelles : par deux fois le sort de Constantinople ne tient qu'à un fil! Tension nerveuse dans le milieu international de Péra. — L'attitude de la Bulgarie. Rancunes turques contre l'ancien ennemi. — Illusions allemandes au sujet d'une paix séparée avec la Russie. — Opportunisme du roi Ferdinand. — Manque de munitions aux Dardanelles. Une mort mystérieuse : un assassinat politique? — L'évacuation de Gallipoli. La version turque de la victoire. Constantinople « irredenta ». — Kut-el-Amara. Exploitation pour la Guerre Sainte. Un prisonnier de guerre à étaler. Loyauté d'officiers anglo-indiens prisonniers. — La valeur des communiqués officiels ottomans. La chute d'Erzeroum. Les mensonges officiels. — Le traitement des prisonniers de guerre. Les « sujets ennemis » en Turquie. — Période de stagnation en été 1916. — Grecs et Hellènes en Turquie. Crainte de massacres de Grecs. — L'entrée en guerre de la Roumanie. Déception terrible. — Les trois différentes phases de la guerre turque.

Il est indispensable de donner un coup d'œil général à la guerre, au moins dans ses grandes lignes, telle qu'elle se déroulait pour la Turquie et se voyait, par exemple, de la capitale, pour avoir le fond politique et militaire de ce que j'ai vu, pendant les vingt mois de mon séjour, chez les Turcs. Il faut donner ensuite un bref

aperçu des conditions économiques et financières du pays.

La Turquie avait déjà vu *la première campagne d'hiver en Caucasie* et venait de voir la grande attaque de la flotte alliée contre les Détroits, à ce point culminant des événements dramatiques du 18 mars 1915, quand je mis le pied sur le sol de Constantinople. Une censure de guerre extrêmement rigoureuse avait caché au public le grave échec de Sarykamych et les défaites sanglantes par lesquelles s'écroula cette offensive pour la délivrance du Caucase, qui avait été une conception personnelle de la vanité et de la mégalomanie d'Enver Pacha, et qu'il avait dirigée avec un manque total de mesure pour les moyens de réalisation. Avec une légèreté vraiment digne d'un joueur Enver avait entrepris cette offensive, pour devenir plus vite célèbre et pour pouvoir montrer rapidement des résultats palpables aux ultra-nationalistes jeunes-turcs qui avaient les yeux fixés sur le Turkestan et le Touran et pensaient à réaliser le programme de « la plus grande Turquie » par la guerre mondiale. *Par cet acte de vraie mégalomanie qui ne pouvait qu'échouer piteusement, Enver Pacha a prouvé, pour la première fois pendant cette guerre, qu'il n'est point si capable qu'il en à l'air.* Nous aurons à parler encore du caractère d'Enver Pacha, qui est beaucoup trop estimé en Europe.

Vinrent les terribles combats des *Dardanelles et de la presqu'île de Gallipoli* qui dominèrent toute la situation depuis mars 1915 jusqu'en janvier 1916. On n'ignore maintenant plus, dans les pays de l'Entente, que lors de la gigantesque tentative de percée du 18 mars, un sacrifice de quelques vaisseaux de plus et une prolongation du combat de quelques heures aurait décidé du sort des Dardanelles. A leur grand étonnement, les braves défenseurs des forts côtiers ont soudainement vu cesser les attaques ; des douzaines de marins artilleurs allemands qui avaient servi, en ce jour historique, les batteries de Tchanak-Kaléh, m'ont raconté plus tard qu'ils avaient déjà été au bout de leur force de résistance et s'attendaient à la percée immédiate de l'ennemi. Et, dans la capitale, on s'attendait également à voir se produire l'événement fatal d'une heure à l'autre : archives, caisses, or, tout avait déjà été transporté à Konia, en Anatolie, comme les personnes compétentes me l'ont raconté elles-mêmes. Il est étrange qu'une fois de plus dans la suite, dans les premiers jours de septembre, le sort de Constantinople ne tînt vraiment plus qu'à un fil. Et ce fait non plus ne doit pas être resté ignoré entre temps dans les pays alliés. Les Anglais venaient d'élargir leur front d'attaque, en amenant de nouveaux effectifs importants, d'Aribournou à Anafarta, vers le nord, et par

un assaut sanglant et héroïque les « Anzacs » avaient en effet réussi à mettre le pied sur la colline de Kodja-Djémen-Dagh, qui est la plus grande hauteur de la presqu'île et domine tous les revers peu résistants des forts situés sur ce côté du détroit. Jusqu'à ce jour on ignore, à Constantinople, pour quelle raison les troupes britanniques n'ont pas pu profiter d'une façon décisive de ce succès si difficilement atteint. En tout cas, c'est un fait, que cette fois aussi, les archives et l'or filèrent en toute hâte en Anatolie. Même un officier allemand, à Constantinople, doué de bonne humeur, m'a raconté qu'il avait déjà songé, ce jour-là, à louer une fenêtre dans la Grand'Rue pour permettre à sa famille de voir l'entrée solennelle des Alliés ! On pourrait peut-être savourer le comique d'un tel épisode, si seulement il n'était pas assombri par un tragique si terrible. J'ai déjà fait allusion aux tristes doutes qui me déchiraient l'âme lors de mon premier et second séjour sur le front de Gallipoli. Je me demandais vers lequel des deux adversaires devaient se porter mes sympathies : vers l'héroïque défenseur turc se battant pour l'existence de sa patrie, il est vrai, mais en même temps pour une cause injuste et immorale, le militarisme allemand et le chauvinisme jeune-turc ; ou plutôt vers ceux qui étaient formellement mes ennemis, mais que je ne pouvais plus,

conscient du crime de cette guerre mondiale, considérer comme tels. Et dans ces jours de septembre, j'avais pu voir déjà quelque chose des méthodes politiques turques et de la façon dont on foulait aux pieds tout sentiment d'humanité, et il me fallait voir encore des milliers d'hommes d'élite, de magnifiques troupes coloniales, un matériel humain comme on en trouve rarement, se sacrifier dans un dernier et vain effort meurtrier qui, s'il avait pu durer peut-être une seule heure de plus, aurait décidé du sort des Détroits et marqué par là le premier pas décisif vers l'écroulement militaire de notre groupement, car sans doute la chute de Constantinople aurait été le commencement de la fin. Je n'ai pas honte de l'avouer aujourd'hui comme Allemand que ce fut alors ma seule pensée, quand j'appris la victoire initiale et la défaite finale des « Anzacs » à Anaforta! La bataille d'Anaforta fut la dernière grande tentative désespérée de briser la résistance turco-allemande dans les Détroits.

Pendant que les fils de Stamboul et du pays turc par excellence, de l'Anatolie, défendaient ainsi la ville du khalife devant les portes des Dardanelles, remplacés en partie, en automne 1915, surfatigués, par des régiments arabes, qui se battaient non moins bravement, dans l'autre moitié de la capitale, dans le quartier cosmopolite de Galata-Péra, on tremblait pour le

bien-être des Alliés, et l'on vivait, pendant ces longs mois, dans une tension extrême de nerfs, soupirant après le moment de la délivrance. *L'attitude probable de la Bulgarie* jouait alors un grand rôle dans tous ces calculs nerveux, du côté turc non moins que chez les centaines de milliers de sujets ottomans foncièrement anti-turcs, qui formaient le milieu de la capitale. Par suite du manque d'informations et vu que que la Bulgarie hésita en réalité assez longtemps avant de se déclarer, l'optimisme l'emporta plutôt jusqu'au dernier moment chez ceux qui désiraient ardemment la défaite turque. La résistance turque à Gallipoli était sur le point de se briser par le manque de munitions. Les rares convois de munitions qu'on réussissait à recevoir, moyennant des bakchiches énormes et des miracles d'art de persuasion, à travers la Roumanie, excitaient un vif intérêt, mais dans un sens bien ambigu. J'ai vu déjà au commencement de juillet, à Sedd-ul-Bahr, que l'artillerie turco-allemande, à cause des stocks de munitions très réduits, ne pouvait plus que riposter par un seul coup à dix coups anglo-français. Dans les usines d'artillerie de Top-Hané et de Zeitoun-Bournou encore outillées d'une façon primitive, le général Pieper, l'organisateur des munitions turques, fabriquait jour et nuit des grenades avec des matières premières de qualité très médiocre, et même

les places d'armes de l'intérieur lointain avaient reçu l'ordre urgent de vider leurs dépôts d'obus, souvent vieux, en faveur de la défense des Dardanelles. Tout le dramatique d'une situation qui pouvait peut-être mûrir des décisions historiques du jour au lendemain, fit alors grande impression sur le spectateur de ces combats. Et on comprend facilement que tout le monde fût dans l'attente fiévreuse de voir de quel côté se rangerait enfin la Bulgarie voisine. Mais, malgré tout, les Turcs ont mis assez de temps pour s'habituer de nouveau à la vue des premiers soldats bulgares, qui, avec des ordres spéciaux, firent pour la première fois, en automne 1915, leur apparition en plein uniforme, à « Tsarihrad ». La rétrocession de la rive orientale de la Maritza jusqu'à la gare d'« Edirné » (Andrinople), sacrée nationale, avait été nécessaire pour gagner la Bulgarie, et cela a fait faire du mauvais sang aux patriotes turcs, et même l'issue heureuse des combats aux Dardanelles, rendue possible seulement par l'adhésion finale de la Bulgarie au groupe des Puissances centrales, n'a pas suffi pour acquérir à la nouvelle alliée de véritables sympathies turques. Ce ne fut que beaucoup plus tard, par le sang versé dans les combats communs en Dobroudja, que cela s'est accompli. Avec agacement et méfiance, le vrai Turc, de vues chauvines et étroites, avait fixé les yeux, pendant

presque toute l'année 1916, sur son « Edirné » presque mutilé, le symbole de la renaissance nationale, et toute l'ambition de certains politiciens se concentrait vers le but de se faire rétrocéder un jour le territoire ainsi perdu, par la Bulgarie. J'ai parlé à des Turcs du « Comité » qui, jusqu'en 1916, persistaient à voir dans le Bulgare l'ancien ennemi méchant, et surtout doué d'un opportunisme sans scrupules et qui, un jour, pouvait devenir de nouveau dangereux pour la Turquie et ai fait avouer sans façon, à bien des Turcs, qu'ils préféraient de beaucoup le caractère des Serbes, « leurs plus honnêtes adversaires de la guerre balkanique ». Feu le prince héritier Youssouf Izzedine Effendi, dont j'aurai encore à raconter la mort tragique, fut toujours un ennemi déclaré de cette cession de la région de la Maritza. Et la chance de récupérer peut-être le terrain perdu, par un accord amical avec la Bulgarie, dans le cas d'une expansion de celle-ci vers l'ouest, à la suite d'une intervention de la Grèce aux côtés de l'Entente, et peut-être même la possibilité d'acquérir beaucoup plus, ont contribué beaucoup à ce que, pendant toute l'année 1916, les hommes dirigeants de la Turquie aient caressé l'idée de voir s'ajouter la Grèce au nombre de leurs ennemis, de sorte qu'ils ont cherché à jouer avec le feu en chicanant les Grecs en Turquie,

tant sujets ottomans que hellènes, sans distinction et dans la mesure du possible. Toutefois, dans ces chicanes, le fanatisme de race et la cupidité jeune-turque étaient les motifs prépondérants, comme nous le démontrerons.

Vu l'importance capitale que la question de savoir de quel côté la Bulgarie entrerait enfin dans la lutte, présentait également pour la Turquie, qu'on me permette d'ajouter quelques détails à ce sujet, d'après mes informations toutes personnelles. J'ai appris une fois, d'une source particulièrement bien informée, un trait assez intéressant au sujet des *tentatives allemandes pour gagner la Bulgarie.* On était, dans le temps, bien étonné de voir combien la propagande de notre ministre à Sofia, le Dr Michahelles, auprès du roi, paraissait peu habile. Il est vrai que le caractère du roi Ferdinand causait aussi de grandes difficultés ; n'a-t-il pas dit, dans une phase déjà très avancée des négociations germano-bulgares, à son premier ministre, M. Radoslavoff : « Laissez-moi donc tranquille avec ces juifs allemands, acceptez donc le bon or français ! » (il voulait dire l'emprunt que la France avait offert) ; et il fallut la menace de M. Radoslavoff de démissionner immédiatement, pour gagner enfin à la cause des Puissances centrales le roi rusé mais peu capable en politique, et pas sûr de sa cause, parce qu'il était dépourvu de tout idéal

et seulement empreint d'un ignoble opportunisme. Le fait que notre ministre a ensuite été transféré en un autre poste, dans une capitale scandinave, n'a que confirmé cette impression qui régnait alors dans les milieux politiques de Sofia, qu'il avait laissé à désirer en ardeur propagandiste. Mais, en vérité, il avait, pendant un certain temps, des ordres tout à fait contradictoires de la part du ministère de Berlin, ce qui ne lui permettait point de faire jouer toutes ses ressources pour gagner le roi à la cause germanique. Il semble que le chancelier de l'Empire, peu après la grande offensive de Mackensen contre la Russie, croyait alors très sérieusement à la possibilité de conclure une paix séparée avec cette puissance, et qu'il se rendait parfaitement compte que la Russie ne pourrait jamais déposer les armes sans avoir puni la Bulgarie au cas où celle-ci trahirait la cause slave par une attaque contre la Serbie. *Dans les milieux diplomatiques de Berlin, la notion de ce fait et aussi la manie de courir après la chimère d'une paix séparée avec la Russie (preuve d'une si grande naïveté en politique mondiale) semblent l'avoir emporté d'une étrange façon, même sur la crainte aiguë que les choses ne tournent bientôt mal aux Dardanelles par le manque de munitions, et avoir même, au moins pendant une certaine période assez critique, paralysé l'initiative allemande*

dans les pourparlers avec Sofia ! Il n'est peut-être pas très connu que ce furent encore les militaires qui prirent en main résolument la direction de la politique à ce moment-là et réalisèrent en très peu de temps l'adhésion définitive de la Bulgarie. Ce fut M. le *colonel von Leipzig*, alors attaché militaire d'Allemagne à l'ambassade de Constantinople, qui se chargea de cette tâche difficile et la mena à bonne fin au bout d'un séjour de quinze jours à Sofia. Ce voyage lui fut fatal. Après avoir, en rentrant de Sofia, visité encore le front des Dardanelles, M. von Leipzig — qui personnellement était un des hommes les plus sympathiques qui aient porté jamais l'uniforme gris — trouva une mort subite et mystérieuse dans une petite station de chemin de fer en Thrace, à Ouzounkeupru. Le hasard a voulu que j'aie été le seul Européen à assister, en me rendant à cheval sur le front de Gallipoli justement en ces jours de juin 1915, à cet incident tragique qui n'a pas manqué de porter à son point culminant la tension immense pesant sur Constantinople en ces semaines de manque de munitions aigu, d'attaques furieuses des Alliés contre les positions turques, et de bruits sensationnels sur l'attitude de la Bulgarie. L'incident fut exploité ensuite, comme toute chose dans cette guerre, par l'intrigue politique. J'ai écrit dans le temps, dans mon journal, des adieux sincèrement sen-

tis, comme homme, à cet officier distingué, que je connaissais très bien personnellement. Alors et pendant longtemps après, des semaines après mon retour du front, j'ignorais complètement que dans certains milieux haineux allemands la mort subite du colonel von Leipzig, qui rentrait à peine d'une mission politique d'une importance si immense, et était maintenant étendu dans une mare de sang, sur le sol de la petite salle d'attente d'une misérable station de chemin de fer thrace, une balle de revolver dans la tête, serait exploitée comme un meurtre politique commis à l'instigation de l'Angleterre, et exécuté par les espions de l'ancien premier drogman à l'ambassade britannique à Constantinople, M. Fitzmaurice. Je fus témoin oculaire, c'est-à-dire je suis accouru aussitôt que j'ai entendu la détonation, et je fus sur les lieux à peine une minute après ; j'ai vu de mes yeux la gaine du revolver du colonel, percée d'une balle, j'ai écouté les récits sans préjugés de tous les Turcs qui furent présents, depuis le policier accouru le premier de tous, jusqu'aux médecins-majors, et j'ai télégraphié du lieu de l'incident même mes impressions à mon journal. Aussitôt rentré, je fis, sur demande, ma déclaration sous serment, devant le consulat général d'Allemagne, et le protocole de ce que j'ai pu dire se trouve encore là : ce fut un accident pur et simple. Je ne veux pas manquer de dire, ici

aussi, que cette conviction qu'un assassinat devait être exclu, a pénétré ensuite les autorités allemandes également, et d'une telle façon que la malheureuse veuve du défunt, ayant appris cette autre version, et venue personnellement à Constantinople pour faire elle-même son enquête, eut toutes les peines du monde à être reçue par l'ambassade et le consulat. Elle s'en est elle-même plainte vis-à-vis de moi dans un entretien au « Péra-Palace ».

Je me suis arrêté un peu à cet épisode, qui montre combien de fils politiques convergeaient tout le temps vers la capitale turque, et combien la tension des nerfs était constante. Mais le jour vint où les troupes de l'Entente évacuèrent d'abord Aribournou-Anaforta, et ensuite, après une sanglante recrudescence des combats, la dernière position, Sedd-ul-Bahr, et que toute la presqu'île de Gallipoli et les Dardanelles furent complètement dégagés. *Ce fut la fin de l'attaque contre Constantinople !* L'impossibilité absolue de briser la résistance tenace turque dans des positions pour ainsi dire imprenables, les souffrances des soldats gelés dans les tranchées, sous le vent violent de la mer, les difficultés du ravitaillement en eau, en vivres, et en matériel de guerre sur une côte sans port, la mer agitée par les tempêtes hivernales, la crainte d'une artillerie lourde ennemie de beaucoup supérieure, qui était déjà en route

après l'écrasement de la Serbie, tout cela a fait trouver plus prudent au haut commandement allié de renoncer à cette entreprise. Alors les soldats turcs pouvaient de nouveau librement descendre sur la plage de la mer, d'où les bateaux de guerre ennemis avaient disparu ; la vie guerrière intense, concentrée pendant tant de mois sur l'étroite presqu'île de Gallipoli, refluait, de lourdes batteries de mortiers et d'obusiers autrichiens montaient la garde menaçante de la côte, où restait seulement une petite garnison de quelques milliers de soldats turcs, tandis que toute la grande armée de Gallipoli fut conduite, par des transports continuels, de nuit et de jour, pour le terminus du chemin de fer en Taurus, contre les Russes qui avançaient d'une façon menaçante en Arménie. *Et Constantinople n'était pas délivrée!* Une lourde résignation, une accablante pression de déception et de pessimisme vinrent maintenant remplacer la tension nerveuse de tous ceux qui avaient langui après la chute de la capitale turque. Les Turcs déliraient de joie. Et on ne peut pas leur en vouloir trop d'avoir fait une victoire éclatante et éblouissante de l'Islam sur les plus grandes puissances du monde, de l'issue de cette affaire de Gallipoli. Il était naturel, pour l'esprit officiel turc, de fausser tous les faits, de parler des assauts irrésistibles à la baïonnette de leurs « Ghazis » (héros), et de

milliers et milliers d'Anglais faits prisonniers ou jetés à la mer. Cependant, tout Péra savait bien que la retraite des Alliés avait été opérée avec une remarquable maîtrise et presque sans pertes d'hommes, et que cette fois-ci il y eut même une défaillance des troupes turques dans le moment décisif ; mais mentir est un défaut humain, et pour rehausser leur prestige et pour donner une meilleure base à leur propagande pour la Guerre Sainte, toujours inefficace, les Turcs avaient besoin d'avoir remporté une grande victoire militaire ; et en somme la retraite des Alliés de Gallipoli ne fut pas autre chose qu'une victoire turque. Ce qu'il y eut de vraiment dégoûtant dans tous ces mensonges et exagérations, ce fut la naïveté insolente avec laquelle ils s'obtinaient à vouloir imposer leurs commentaires officiels, comme la stricte vérité, à un public pourtant déjà mieux informé, et qui n'avait rien à faire avec cette Guerre Sainte. La chute de Kut-el-Amara, qui vint ensuite comme deuxième grand événement heureux pour les Turcs, a été exploitée par ceux-ci presque davantage encore pour leurs buts de propagande. Le général *Townshend* devenait leur prisonnier de guerre à étaler, et ils mirent toute une villa à sa disposition, sur l'île de Halki dans la mer de Marmara, et lui donnèrent une suite d'officiers de la marine turque, qui faisaient en même temps office d'interprètes,

lors de ses fréquentes sorties. On l'a vu plusieurs fois chez « Tokatlian », où il dînait en cabinet particulier avec des personnes invitées, qui savaient bien apprécier cette distinction. A l'occasion de ses visites dans le mondain Prinkipo voisin, presque tout le monde, sans exception, lui a rendu hommage ; une fois même on improvisa pour lui un concert auquel prit part toute l'élite de la société présente ; les Turcs, flattés, et vaniteux d'avoir un prisonnier de si haute marque, et les Levantins et Grecs par sympathie politique pour le général de l'Entente, qui leur apportait, tout en étant là contre sa volonté, au moins un souffle de ce monde avec lequel ils avaient perdu tout contact depuis presque deux ans, malgré leur désir. A l'occasion de la fête de Baïram, la plus grande fête musulmane, le gouvernement turc ne manqua pas de donner une permission spéciale, pour venir à Constantinople, à un groupe de soixante-dix *officiers anglo-indiens musulmans*, prisonniers de guerre de la garnison de Kut-el-Amara et tenus au camp d'Eski-Chéhir. Ils furent logés et nourris comme les hôtes du Comité jeune-turc, dans quelques hôtels purement turcs de Stamboul, pendant une dizaine de jours, et on leur montra la « Sainte Cité du khalife » et tout ce qui pouvait être utile à la propagande pour la Guerre Sainte. J'ai pu parler à quelques-uns de ces officiers, très discrè-

tement seulement, il est vrai, à cause des innombrables espions qui les entouraient ainsi que moi, un soir, au moment où ils faisaient, à la sensation de tous, leur apparition dans le jardin mondain des « Petits Champs », à Péra, pendant la soirée de concert. *Et j'ai pu me convaincre que malgré le traitement naturellement très bon dont ils jouissaient et malgré les influences continuelles de la propagande turque qu'ils avaient à subir, celle-ci n'avait pas eu le moindre succès auprès de ces officiers et que leur loyauté pour la Grande-Bretagne n'était nullement atteinte.* On ne m'en voudra pas si j'avoue qu'agacé et dégoûté par tout ce que j'avais vu des machinations jeunes-turques (c'était peu après la scène dramatique de l'Arménien torturé, scène qui m'avait valu la malédiction contre mon propre pays de la part de ma femme), j'ai dit à un groupe de ces Indiens — mais pas un mot de plus ! — qu'ils ne devaient rien croire de tout ce que les Turcs leur racontaient, et que la guerre mondiale allait finir tout autrement que les Turcs prétendaient ! Les yeux tout rayonnants, un de ces officiers a cru devoir me remercier de ces quelques paroles, qui furent une vraie consolation pour eux, qui n'avaient à se plaindre de rien, sauf d'être complètement coupés de toutes nouvelles non officielles turques !

Donc tout fut exploité pour la Guerre Sainte,

dans ces événements de Gallipoli et de Kut-el-Amara, avec la plus ardente fantaisie. Mais en dépit de tous ces efforts, la propagande a piteusement échoué, comme il sera démontré plus tard. De graves échecs au contraire, comme la chute d'Erzeroum, de Trébizonde, d'Erzindjian, n'ont jamais été annoncés même par la moindre allusion jusqu'à ce jour par les communiqués officiels destinés à la population du pays. Toujours les communiqués étaient rédigés en sens différents, soit pour la Turquie même, soit pour l'étranger. Ce ne fut que bien plus tard, lorsque la contre-offensive turque eut remporté quelques succès du côté de Bitlis, que quelques faits furent communiqués au parlement, en évitant toutefois de donner tout nom de localités, et que le gouvernement autorisa les journaux à faire quelque peu d'allusions à « cette passagère évacuation stratégique de peu d'importance ». Par contre, les cadavres anglais qui gisaient après chaque engagement en Irak, devant les lignes turques, étaient toujours 3000 ou 5000, et les pertes turques étaient toujours minimes... Ce sont Erzeroum et ces morts de l'Irak qui, plus que toute autre chose, ont eu l'effet d'anéantir le dernier faible reste de confiance qu'une partie du public avait conservée dans les communiqués ottomans. Mais chaque fois qu'une véritable victoire des Puissances centrales était à fêter, alors par ordre rigoureux

de la police tout le monde sans exception aucune était obligé de pavoiser ; ce n'est peut-être possible que dans un pays comme la Turquie « moderne » d'avoir l'occasion de voir, par exemple, lors de la chute de Bucarest, les drapeaux victorieux des Puissances centrales flotter ensemble avec le croissant turc sur tous les balcons, aussi bien sur ceux de sujets roumains, parce que la stricte menace de réquisitionner tout dans la maison et d'emmener la famille en captivité dans l'intérieur de l'Anatolie en cas de refus, rendait toute résistance inutile. C'est cela la conception jeune-turque de la dignité humaine !

Cela nous fournit l'occasion de parler un peu de la façon dont on traitait les *prisonniers* en Turquie. Je ne veux pas manquer de dire tout de suite qu'elle était en général bonne. Le sentiment de justice nous oblige à avouer que le Turc, si toutefois il ne fait d'habitude que très peu de prisonniers, en usant de la baïonnette avec une force brutale dans l'attaque, traite chevaleresquement et avec bonhomie ceux qu'il a capturés vivants. Il est à noter d'ailleurs que sauf quelques centaines d'hommes tombés dans la main des Turcs aux Dardanelles et sur le théâtre russe de la guerre, et les équipages de quelques sous-marins capturés, les habitants des camps de prisonniers en Turquie se composent exclusivement de la garnison rendue de

Kut-el-Amara. Naturellement, puisque le Turc primitif lui-même manque tellement de confort, ses prisonniers en sont privés davantage encore, et sans l'œuvre de la commission qui travaille en Turquie, attachée à l'ambassade d'Amérique, pour soulager le sort des prisonniers alliés, et qui envoie dans les camps d'Anatolie des montagnes de vêtements chauds, d'excellents souliers — qui excitent plus que tout les envies des Turcs — du chocolat, des plumcakes, etc., les soldats habitués à la vie européenne seraient dans une situation bien insupportable. Certainement, il eût été préférable d'épargner, aux prisonniers de guerre, les transports répétés et humiliants à travers les rues de Constantinople, pour les montrer à une population puérile et très impressionnable par les dehors. Et ce n'était certainement pas joli de voir des officiers anglais blessés défiler à pied devant le sultan au « Sélamlik » du vendredi ; cela rappelait trop le moyen âge et les pratiques des chasseurs d'esclaves. Mais une seule fois j'ai dû voir — ce fut un peu avant mon départ de Constantinople — comme on exploitait, avec une ignoble cruauté, les souffrances de pauvres prisonniers de guerre pour des buts de spéculation politique. Toute une grande troupe de près de 2000 prisonniers roumains, venus des combats en Dobroudja, fut conduite plusieurs fois à travers les rues de

Péra et Stamboul dans un état intentionnellement si négligé et misérable que les pauvres diables, baissant la tête d'épuisement, avaient perdu toute allure militaire et devaient bien faire, d'après le calcul turc, l'impression qu'on avait à faire avec les Roumains à des adversaires de très peu de valeur militaire qui seraient bientôt réduits. C'est par de tels expédients qu'on songeait à soutenir la confiance d'une population devenue pessimiste ! Il semble que l'escorte n'avait même pas donné à boire à ces pauvres prisonniers pendant tout le voyage à Constantinople, — quoique le Turc, grand buveur d'eau, sache parfaitement ce dont l'homme a besoin au cours d'un long et poussiéreux trajet en vagon de chemin de fer ! — car j'ai vu de mes yeux comme ils se sont jetés, arrivés au bassin, par terre par douzaines comme des bêtes sauvages pour étancher leur soif terrible. On n'avait donc pas honte de vouloir stimuler, aux dépens de l'humanité, l'optimisme des masses ignorantes par des trucs si mesquins, cela sans aucun doute par ordre d'Enver Pacha, car l'humble soldat turc a beaucoup trop bon cœur pour ne pas partager son pain et son eau avec son prisonnier ! — En ce qui concerne les *ressortissants civils des pays de l'Entente restés en Turquie*, le gouvernement turc n'a en général pas procédé à l'internement, et s'est borné à quelques cas de représailles, où cepen-

dant il a fait preuve d'autant plus de brutalité et d'instinct de primitif. Et cette abstention avait ses bonnes raisons. D'abord, une très grande partie de ces Européens, dans les mains desquels se trouvait le commerce le plus important et par lesquels furent exécutés les métiers les plus difficiles, étaient absolument indispensables aux Turcs dans la vie quotidienne et économique même pendant la guerre. Ensuite un gouvernement qui mettait tant de système à exterminer les Arméniens, à pendre les notables arabes, à chicaner brutalement les Grecs, ne pouvait pas si facilement renoncer aux dernières apparences de civilisation dans ses relations avec l'Europe; et enfin il se peut qu'aussi la crainte d'avoir un jour à répondre de ce qu'on avait fait, ait fait juger plus prudent aux Turcs de s'abstenir d'étendre les mesures aux Européens. N'avons-nous pas donc pu voir que la crainte croissante des Russes, lors des débâcles militaires turques sur le théâtre oriental de la guerre, a eu comme conséquence une diminution passagère des persécutions des Arméniens? Il fallait considérer aussi que des milliers de Turcs vivaient dans les pays ennemis, et il fallait leur épargner des représailles de la part de l'Entente. Par conséquent, le gouvernement turc se contentait de lancer de temps en temps une menace chicaneuse contre les « sujets ennemis », après une première tentative brutale et cynique

d'emmener dans la zone du feu des canons de la flotte alliée un grand nombre de Français de Constantinople, tentative qui avait échoué devant la résistance énergique des fonctionnaires de l'ambassade d'Amérique qui avaient accompagné jusqu'à Gallipoli, sans les lâcher, ces victimes choisies de la bestialité turque. Et par tous les moyens, même par le vote au parlement d'un crédit «destiné aux baraquements de l'intérieur pour les ressortissants des pays de l'Entente, habitant la zone côtière», et en annonçant des mesures dans les journaux, on veillait même à ce que leurs femmes et leurs enfants sentissent toujours l'épée de Damoclès suspendue sur eux et ne puissent trouver la tranquillité d'âme.

Depuis la chute de Kut-el-Amara jusqu'à la déclaration de guerre de la Roumanie, les grands événements militaires et politiques intéressant de près la Turquie manquaient. (Je parlerai de la catastrophe arabe plus tard.) Le temps passait bien lentement pendant cette période de relative stagnation dans le mouvement de la guerre turque, mais la frousse des Russes ne diminuait pas. On n'ignorait pas que la force offensive de l'armée turque était déjà affaiblie, on connaissait bien le mauvais état des moyens de transport de l'armée ; la famine et une épidémie de typhus exanthématique avaient fait leur apparition partout dans l'inté-

rieur comme dans la capitale, et même le choléra asiatique faisait des victimes en plein Péra européen; on le combattait, il est vrai, très efficacement par la vaccination préventive. On s'attendait, après la chute d'Erzindjian, et étant donné la grande ambition et la haine personnelle contre la Turquie du Grand-Duc Nicolaï Nicolajevitch qui avait le haut commandement sur ce théâtre de la guerre, à de nouveaux coups énergiques vers l'ouest et dans la direction du golfe d'Alexandrette ; et certains optimistes, très peu versés en géographie, passaient leur temps à calculer quand les Russes, partant de l'Arménie, auraient conquis Constantinople. Des gens doués de plus de sens pour la réalité parmi ceux qui désiraient être délivrés de la dictature militaire des chauvins jeunes-turcs, mettaient plutôt leurs derniers espoirs en l'intervention de la Roumanie qui ne manqua pas de se réaliser enfin. Sur l'attitude que celle-ci allait probablement adopter, on avait des idées assez justes dans tous les milieux de la capitale turque. Après les nouvelles opérations militaires dont la péninsule balkanique devint le théâtre à la suite de l'intervention roumaine, et de la recrudescence de l'activité de combat sur le front de Salonique, les regards de tous se fixaient ensuite de nouveau sur la *Grèce* toujours douteuse. *L'élément grec en Turquie*, Grecs ottomans et Hellènes, se chiffre par quelques

centaines de mille rien que dans la capitale. Nulle part peut-être les sympathies vénizélistes n'étaient si prononcées, l'esprit irrédentiste si développé que parmi les Grecs vivant en Turquie, et qui avaient été depuis 1909 en butte aux chicanes des Jeunes-Turcs. Contrairement aux Arméniens, dont la grande masse avait encore eu des sentiments tout à fait loyaux, comme sujets ottomans, jusqu'à très dernièrement, c'est-à-dire jusqu'au jour où la politique sans merci d'extermination de Talaat et d'Enver fut inaugurée envers eux, mais qui, à cause du manque de protection de l'étranger, devinrent d'autant plus facilement victimes de la rage de persécution nationaliste, on peut bien dire que depuis la guerre turco-hellène de 1912-1913 et le grand essor que l'Hellénisme prit à la suite de son issue si heureuse pour la Grèce, on ne vit plus un seul Grec en Turquie, de si basse couche sociale qu'il fût, ne pas désirer ardemment la fin de l'Empire ottoman. Mais le Grec est trop rusé pour laisser voir ses sentiments ; et il n'est pas dépourvu de toute protection comme l'Arménien. Pour ces raisons, abstraction faite de quelques parages lointains — surtout de la côte de la mer Noire, où de véritables massacres, très semblables à ceux des Arméniens, mais seulement d'étendue beaucoup moindre, durent être enregistrés, — les pratiques du gouvernement turc contre l'élément grec se sont bornés

plutôt à des chicanes. Mais les sympathies vénizélistes et le désir irrédentiste de voir la Grèce intervenir enfin aux côtés de l'Entente, ont toujours trouvé, chez les Grecs vivant en Turquie, un fort contrepoids dans les graves soucis que leur inspirait le propre bien-être en cas de rupture entre les deux Etats. La haine des Turcs contre les Grecs ne connaît pas de limites, et ce fut peut-être pour de bonnes raisons que les Grecs de Constantinople, malgré leur joie politique, tremblaient pour leur existence en ces jours d'automne 1916, lorsque les bruits sur l'abdication du roi Constantin et l'entrée immédiate en guerre de la Grèce aux côtés des Alliés circulaient avec persistance dans les milieux les mieux informés de la ville. Il est vrai que les opinions sur ce que les Turcs auraient fait dans ce cas envers la population grecque et hellène, divergeaient beaucoup, même parmi ceux qui avaient vécu assez longtemps en Turquie pour connaître à fond la mentalité turque. Quelques-uns s'attendaient à des massacres immédiats; d'autres à des chicanes brutales seulement, à la ruine économique de tout l'élément grec; d'autres encore pensaient que rien, absolument rien n'allait se produire, les Turcs étant déjà beaucoup trop démoralisés pour oser quelque chose et l'élément grec, à Péra-Galeta, dominant de loin par sa supériorité numérique. Cette dernière opinion est pourtant, je

pense, d'un optimisme assez mégalomane vis-à-vis d'une Turquie pas encore militairement vaincue, et il est à prévoir plutôt qu'auraient eu raison ceux qui voyaient l'alliance de la Grèce et de l'Entente comme un signal pour des brutalités plus graves, au moins dans le domaine économique, sur tous les Grecs et Hellènes sans distinction. *Il aurait été assez intéressant de savoir quelle fut à ce sujet l'opinion des autorités allemandes à Constantinople à cette époque critique;* je ne peux pas croire qu'on était tout à fait optimiste et qu'on ne s'attendait à rien, car ces jours-là, où l'on appréhendait la décision de la Grèce, *les vaisseaux anciennement appelés « Goeben » et « Breslau » avaient quitté leur mouillage près de Sténia, au Bosphore, et, ancrés en face de la ville, avaient les canons braqués sur Péra;* la garnison allemande de Constantinople avait reçu l'ordre de se tenir prête à la moindre alarme, comme je le sais de la bouche de plusieurs militaires. *Et qui était-ce qu'on voulait ainsi protéger, lorsque la fatale nouvelle arriverait d'Athènes, étaient-ce les Turcs ou les Grecs?* Est-ce que l'Allemagne, au moins dans ce cas, voulait protéger une population européenne innocente de cette décision et eût-elle sympathisé contre la rage féroce des Turcs? Mais, ces deux navires de guerre, ne faisaient-ils pas partie, depuis longtemps, sous les noms de « Yavouz Sultan

Sélim » et « Midilli », de la marine impériale ottomane?

Quand la *Roumanie* entra en lice, ce fut un délire dans tout Péra, et même les plus grands pessimistes croyaient alors que Constantinople serait délivrée dans deux mois au plus tard. Le nouveau revers terrible a brisé ensuite les derniers espoirs antiturcs, et les victoires sur les Roumains, et surtout la conquête de Bucarest, coïncidant presque avec le discours du ministre russe M. Trépoff, ne manquèrent pas de rallier autour du gouvernement les quelques personnes qui jusqu'alors avaient entretenu, au moins en théorie, une certaine opposition impuissante. Les victoires communes avec les Bulgares ont aussi eu l'effet de faire disparaître les derniers restes de rancunes contre cette alliée et de consolider l'alliance turco-bulgare. On peut dire que *la troisième phase de la guerre turque* commença à cette débâcle roumaine qui avait une fois de plus écarté le danger de la capitale. La première phase comprenait la période des violentes attaques directes contre le cœur de l'empire, Constantinople, le point le plus vulnérable, et qui s'était terminée par la retraite anglo-française de Gallipoli ; la deuxième, c'était l'époque de stagnation, de chance alternative dans les opérations, où les menaces russes du côté de l'Anatolie et les contre-efforts primaient tout, elle finis-

sait lorsque le danger russe venant des Balkans fut encore une fois écarté ; la troisième sera la phase de l'achèvement de l'usure progressive, du gaspillage fatal de forces par l'envoi de troupes en Europe, du renouvellement victorieux de l'offensive britannique en Mésopotamie, peut-être aussi d'une offensive anglo-française contre la Syrie, et de la perte définitive de tous les territoires arabes, perte, dont la révolte et l'émancipation de l'émir de la Mecque et la fondation du royaume du Hedjaz et du khalifat purement arabe ne sont que le début. Il est *inconcevable* que cette troisième phase attende plus que l'an 1917 pour s'accomplir ; et elle verra aussi la décision finale de la guerre mondiale.

V

Les conditions économiques pendant la guerre. — Illusions de l'Entente à ce sujet. — Famine et souffrances de la pauvre population. — Le système des réquisitions et des accapareurs semi-officiels. Pratiques d'enrichissement de la clique gouvernante. Frivolité et cynisme. Le « Djemiët ». Les acheteurs de la « Commission centrale d'achats » allemande. Intrigues tenaces turco-allemandes. — La réforme monétaire. Les assignats et la dépréciation des valeurs turques. Partout on thésaurise le métal. Le rouble russe le meilleur placement à Constantinople !

Pendant toute la période de guerre dont nous venons de donner un bref aperçu, les conditions économiques de la vie devenaient de plus en plus tristes dans la capitale turque. Mais je dois dire déjà que *la Turquie, comme pays exclusivement agricole, avec une population des plus sobres, ne pourra jamais être forcée de faire la paix par la faim, et que, galvanisée et financièrement appuyée par l'Allemagne, elle ne pourra pas non plus être économiquement épuisée avant que l'Allemagne aussi soit à bout de force, mais que la victoire sur la Turquie aussi devra être une victoire purement militaire et politique.* La question du ravitaillement se réduit donc, en

Turquie comme ailleurs, à ce que le pauvre peuple souffre cruellement. Mais ses souffrances ne suffisent point pour acculer le pays à une paix prématurée. Il n'en va pas autrement chez les Puissances centrales, comme l'Entente, après les illusions du début, a dû s'en convaincre. Et en faveur plutôt de la Turquie il vient s'ajouter un autre élément, le fait que *la grande masse de la population trop hétérogène de race, trop habituée à l'asservissement, en grande partie dégénérée par des souffrances sociales et les mauvaises conditions économiques, incapable par conséquent de toute initiative, ne pourra jamais devenir un facteur d'un mouvement politique subversif, mais que dans ce pays, ce sont plutôt les militaires ou les intellectuels avec les religieux qui créent de pareils mouvements.* Si les puissances de l'Entente ont jamais escompté que l'état de famine et d'épuisement économique chronique de la Turquie pendant cette guerre leur viendrait un jour en aide, elles se sont profondément trompées. Cela étant, ce sera plutôt pour stigmatiser *certaines méthodes, l'éthique et la mentalité du gouvernement jeune-turc*, que pour donner un compte-rendu exact, que je me propose de consacrer quelques lignes aux conditions économiques de la vie en Turquie pendant mon séjour.

Aux époques où l'on manqua de pain, à

plusieurs reprises, mais surtout au commencement de 1916, quelques douzaines de personnes mouraient littéralement de faim journellement, rien qu'à Constantinople. J'ai vu plus d'une fois de mes propres yeux des pauvres femmes tomber évanouies dans la rue, apparemment exténuées par la faim. D'autres parties du pays, notamment de la Syrie, on recevait des récits de famine encore bien plus graves. Le ravitaillement en farine des grands centres de consommation est toujours très précaire dans un pays vaste et primitif, où les moyens de transport sont encore peu développés, et où la minoterie est d'une technique lente et peu moderne, ou dépend, comme à Constantinople, des rares transports de charbon de la mer Noire. Lorsque ce ravitaillement marchait assez normalement, la population de la capitale ne touchait que 1/4 de kilogramme (non 1/4 d'ocque) de pain par jour et par personne. C'était la plupart du temps du pain très indigeste, parfois de qualité douteuse et alors immangeable pour l'Européen, mais parfois assez bon. Et si les pauvres de Constantinople voulaient s'en procurer un peu plus, car ces 250 grammes étaient loin de suffire, ils devaient le payer, aux meilleurs moments, cinq à six piastres le kilo (la piastre valant 20 centimes), et ils ne réussissaient pour la plupart à en obtenir qu'auprès de quelques sol-

dats qui préféraient vendre une partie de leur ration. Plus tard, le kilo se payait de 8 à 9 piastres chez les soldats. Cela caractérise déjà d'une manière suffisante les conditions véritables du ravitaillement de la pauvre population. Car le pain est de beaucoup la nourriture préférée, pour ainsi dire capitale des Orientaux, et les prix de tous les autres vivres atteignaient bientôt de telles hauteurs qu'ils devenaient tout à fait inabordables pour la grande masse de la population. Qu'est-ce que les pauvres gens pouvaient encore trouver à manger d'autre quand le riz, calculé en monnaie allemande, coûtait bientôt 3,20 à 4,00 marks et même la qualité la plus ordinaire de fromage de brebis et les olives les meilleur marché — ces deux principaux suppléments au pain dans la nourriture du peuple — ne se vendaient pas moins de 3 marks et 1,80 mark, le tout compté par ocque (1 1/4 kilo) ! En même temps, les salaires étaient ridiculement bas ; on peut en juger si l'on sait que le gouvernement, qui faisait pourtant son possible pour aider les soldats, ne consentait qu'une allocation de cinq piastres par jour à une famille de convoqué! *Je me suis souvent demandé ce que le pauvre peuple pouvait bien manger encore, et je n'ai jamais pu trouver une réponse*, malgré mes fréquentes visites au marché des vivres, pour des études ou pour mes propres achats !

Un fait, du reste très significatif, fut que peu avant mon départ de Constantinople, donc plusieurs semaines après les victoires turco-bulgaro-allemandes sur la Roumanie et la chute de Bucarest, le prix du pain montait encore dans la capitale turque, malgré « l'immense butin » fait en Roumanie et qui fut annoncé avec tant d'éclat ! Je n'ai plus assisté à ce qui arriva à cet égard à la suite, après Noël 1916 ; je peux seulement dire que tout le monde était d'accord, contrairement à la version officielle, sur le fait que la récolte de 1916, malgré les énormes efforts du ministère de l'Agriculture et des autorités militaires, efforts dignes d'être reconnus, fut en grand déficit, à cause de la grande restriction de la surface cultivée à la suite de la raréfaction de la main-d'œuvre et des bêtes d'attelage, mobilisées ou réquisitionnées, et surtout à cause du manque de buffles si indispensables et qui depuis longtemps traînaient les canons dans la montagne d'Arménie couverte de neige, au lieu de labourer les champs de l'Anatolie. Quant à la récolte de 1917, on prévoyait une catastrophe. Mais encore une fois, je m'empresse de l'ajouter, même dans ce cas la Turquie continuera de vivre militairement !

Que furent donc les mesures prises par le gouvernement turc pour améliorer cet état de choses dans la grave question du ravitaille-

ment? Cela sera vite dit: On introduisit à une époque relativement reculée déjà, d'après l'exemple de l'Allemagne, la carte de pain, et ce système ne fonctionna pas mal, tant qu'il y eut de la farine; ensuite, dès l'automne 1915 le gouvernement dessaisit les municipalités des grandes villes de la fourniture de pain à la population et la confia directement au ministère de la Guerre, et fit voter en même temps par le parlement un fonds important pour effectuer tous les achats de farine possibles. Convaincu de l'importance capitale de la question du pain pour une population habituée à cet aliment presque exclusivement, le gouvernement fit des sacrifices d'argent sérieux en maintenant en général, pour les 250 grammes de ration journalière, le prix d'avant la guerre. Le gouvernement s'est d'ailleurs toujours empressé, en ravitaillant ainsi la population, de favoriser efficacement les quartiers purement musulmans de la capitale, comme Fatih etc., en défaveur de Péra grec-européen. Par l'intermédiaire de Talaat parlant devant la Chambre de la question du ravitaillement, le gouvernement s'est ensuite montré d'un optimisme qui ne pouvait cependant tromper personne sur la vraie situation; il a jeté de la poudre aux yeux d'une population affamée. Talaat est allé même jusqu'à prétendre à la Chambre, en février 1916, alors

que la véritable famine de pain régnait à Constantinople, que le ravitaillement de toute la Turquie était assuré, par des achats énormes, pour une période de deux ans. Que l'on juge avec quel cynisme le Comité jeune-turc se mettait au-dessus des souffrances de la pauvre population, d'après cette phrase écrite alors par l'officieux « Tanine » que l'« on pouvait très bien passer ses nuits sans du pétrole dans une clarté relative en songeant au brillant avenir que cette guerre préparait pour la Turquie » !

On pourrait négliger de pareilles phrases déplacées si elles n'étaient qu'une fiche de consolation peu réussie en face d'une réelle disette; mais au moment même où le « Tanine » écrivait cela et où des centaines de mille de modestes ménages turcs et chrétiens restaient sans aucune lumière durant les longues nuits d'hiver, il y avait rien qu'à Constantinople un stock de milliers de tonnes de pétrole dans les magasins des accapareurs semi-officiels ! Et cela nous amène au second chapitre des mesures de guerre d'ordre économique du gouvernement turc, celles d'ordre négatif; le peu de soins d'ordre positif se bornant à peu près à ce qu'on fit pour la question du pain. Le chapitre des *réquisitions* est un des plus caractéristiques de la vie jeune-turque pendant cette guerre, et ne manque pas d'un certain comique cruel. En

interprétant mal ou tout au moins en faussant entièrement par l'esprit oriental de cupidité les méthodes d'organisation économique adoptées par l'Allemagne, le gouvernement turc, lui aussi, a réquisitionné pour ainsi dire tout ce qui devait se faire rare, avec le temps, et par conséquent atteindre un prix élevé, non seulement les vivres, mais toutes sortes d'articles. Mais tandis que, dans les pays civilisés de l'Europe centrale, une sage administration mettait ensuite les biens ainsi réquisitionnés, en les rationnant d'après les besoins et les quantités disponibles, au profit de toute la population, *les membres du « Comité Union et Progrès » en vrais dictateurs ultra-militaristes témoignaient d'un mépris souverain et cynique pour les besoins de la pauvre population tant qu'elle ne mourait pas directement de faim, et profitaient du système des réquisitions pour enrichir personnellement la clique dominante.* En parlant de « réquisitions », je ne vise point la confiscation militairement nécessaire de blés, bétail, bêtes de somme et d'attelage, buffles et chevaux, d'articles d'équipement, etc., contre un bout de papier payable après la guerre, et de valeur certainement bien douteuse vu la situation de la Turquie ; je ne les vise pas, bien que ces réquisitions militaires, par la manière dont on y procédait, aient causé au pays bien des dommages qui eussent été évitables et

qu'elles fussent très souvent confiées à la campagne à des fonctionnaires subalternes ignorants et brutaux. Par contre, elles furent exécutées dans la capitale et les chefs-lieux de province avec d'autant plus de raffinement par les autorités centrales, qui y trouvaient en même temps un moyen de « nationalisation » forcée et d'expropriation effective, surtout contre les Grecs, les Arméniens et les sujets des pays de l'Entente : Voyait-on, par exemple, une jolie villa ou une ferme florissante appartenant à un non-Turc, on y mettait vite, sous un prétexte quelconque, des soldats qui mettaient très peu de temps, en brutes Anatoliens, à tout dévaster. Je ne parle pas non plus des grands préjudices que l'on portait à la vie économique du pays, tout en contrariant le libre commerce dont l'autorité militaire brisait toute l'initiative, en agissant d'une façon bureaucratique, en confisquant à chaque instant des wagons de chemin de fer, en jetant souvent dehors sans façon les marchandises qui se gâtaient ensuite ou disparaissaient sans dédommagement. Il s'agit plutôt de la *grande organisation semi-officielle d'accaparement de vivres* qui mérite d'être stigmatisée ici comme type de la morale jeune-turque et de l'administration publique jeune-turque. La *clique des bacals*, comme elle fut appelée (« bacal » signifie épicier), était connue dans tout Constantinople et

était l'objet de la critique la plus mordante de la part du public dont les besoins économiques en souffraient gravement ; elle se trouvait, dans la capitale, au commencement, sous le patronage officiel du préfet de la ville, Ismet Bey, une créature du « Comité ». Celui-ci ne se décida à sacrifier Ismet Bey, comme bouc émissaire, qu'en février 1916, quand la crise aiguë et les souffrances générales ne permettaient point de laisser durer ce système d'accaparement éhonté. Cet acte simulant un souci empressé du bien-être public et qui fut ensuite commenté jusqu'au dégoût dans la presse officielle de Constantinople, n'eut pour but que de jeter encore du sable aux yeux de la population. Ce syndicat semi-officiel d'accapareurs a mis en peu de temps dans ses poches des centaines de milliers de livres turques de marchandises aux dépens de la population affamée ; ce furent là les moyens qui permettaient aux parvenus jeunes-turcs de jouer de grosses sommes dans les clubs mondains de la capitale, ce qui était leur occupation favorite. La méthode était très simple : tout ce qui était mangeable ou de première nécessité mais ne pouvait être obtenu que par l'importation de l'étranger, fut vite réquisitionné « par sollicitude ». Ensuite des rations de famine en furent distribuées, d'après le système des *vésikas* (cartes). C'étaient des quantités purement ridicules, qui ne

suffisaient pas aux besoins du plus humble ménage, mais le grand stock des marchandises réquisitionnées fut vendu lentement par les créatures de la « clique des bacals », en spéculant honteusement sur la hausse des prix. C'est ainsi que s'explique que dans une grande ville privée de toute importation de l'étranger, et avec une population de consommateurs de plus d'un million comme à Constantinople, celui qui consentait à payer des prix de fantaisie trouvait encore des quantités illimitées de tout vers la fin de 1916, tandis que pour les gens peu aisés le mot confort n'existait déjà plus dès le commencement de 1915 et que déjà les pauvres avaient faim à une époque où des quantités énormes de toutes sortes de vivres se trouvaient encore dans la ville! Le système des réquisitions a été poussé, bien entendu, à outrance dans les magasins des sujets ennemis, où des stocks de marchandises d'une valeur de plusieurs centaines de mille livres furent tout simplement confisqués, sans aucune nécessité, contre les fameux « bouts de papier ». On a même raconté des cas authentiques qui sont devenus la fable du jour à Péra, tels que des souliers et costumes de dames réquisitionnés pour être aussitôt transformés en argent par vente aux enchères !

Mais les pratiques des Ismet et consorts, qui avaient choisi comme champ d'exploitation le

domaine particulièrement lucratif de la capitale, ne furent nullement un exemple isolé d'administration corrompue malgré la guerre ; le même système de réquisitionner, de retenir et de vendre ensuite des marchandises en propre régie à des prix d'usuriers• en escomptant la conjecture de hausse, était et est encore la base de la *grande association économique semi-officielle jeune-turque qui a des branches et dépendances partout dans le pays*. On l'appelle *Djémiët*, et elle se trouve sous le haut patronage de Talaat lui-même. C'est le Djémiët qui s'est chargé, après la chute d'Ismet Bey, du ravitaillement de la capitale, sauf en pain, ce dernier étant confié au ministère de la Guerre. Nous aurons encore à nous occuper à un autre point de vue de cette grande organisation de la vie économique turque, qui dépasse de loin le cadre d'une pure mesure de guerre. Au point de vue des réquisitions, elle a ajouté quelques traits spéciaux au tableau d'ensemble, par *ses pratiques tenaces contre les intérêts des acheteurs allemands* venus en Turquie. Un côté vraiment humoristique de la vie de guerre à Constantinople, ce fut la lutte silencieuse mais désespérée d'intrigues de tous ces messieurs bien nourris de la *Z. E. G.* (*Commission centrale d'achats*) et de ses branches, qui tâchaient de dépouiller commercialement la Turquie alliée de tout ce qu'ils trou-

vaient utilisable pour l'Allemagne affamée de vivres et de matières premières. Ils avaient à lutter contre le « Djémiët » et surtout aussi contre Ismaïl Hakki Bey, l'intendant général de l'armée, cet homme à la jambe de bois devenu énormément riche en très peu de temps, le vrai prototype de cette mentalité néo-turque, unissant à la perfection la politesse orientale et la résolution brutale et têtue de faire le contraire de ce qu'il avait promis. Ici, la sauvegarde bornée des intérêts de l'armée; là, de la part du « Djémiët », des efforts de ne point laisser des vivres sortir de la Turquie, — point de vue qui l'a emporté à la fin, et en est arrivé à la prohibition formelle d'exportation de vivres même pour les pays alliés. Ensuite la cupidité de s'enrichir de la grande clique officielle; de l'autre côté, par contre, la faim insatiable de l'Allemagne pour toutes ces bonnes choses que la Turquie produisait et qui manquaient depuis longtemps en Allemagne : *Ce fut un vif tableau d'intrigues réciproques !* Après avoir passé de longs mois, oisifs et injuriant les Turcs, comme clients de tous les établissements de plaisirs, qui leur fournissaient maintes occasions de faire des études de morale turque et autre, ces messieurs acheteurs de la « Z. E. G. » ont enfin réussi à organiser efficacement les exportations de matières premières autres que les vivres

pour l'Allemagne. Cependant les sommes fabuleuses de marks que le gouvernement turc, malgré sa grande dette envers l'Allemagne, faisait payer au comptant à son alliée et qui devaient être jetées sur le marché de Constantinople, eurent comme résultat de faire fléchir, au moins pendant quelques mois, d'une façon grave, le cours du mark même vis-à-vis des assignats turcs. Mais avant que l'on en fût arrivé à cet arrangement d'exportation, des scènes dramatiques se jouaient à Constantinople, jusqu'à la réquisition forcée, par des détachements de soldats turcs et par ordre d'Ismaïl Hakki Pacha, de stocks de marchandises déjà payés par l'Allemagne et se trouvant dans les dépôts de la Deutsche Bank et les magasins de la « Z. E. G. » !

Dans le domaine financier, outre la très grande dette de la Turquie envers l'Allemagne, c'est surtout *la tentative de réforme monétaire, par la loi de mai 1916*, qui mérite de retenir notre attention. Cette réforme se caractérise par un essai de simplification du système trop compliqué des monnaies turques, et par l'introduction du régime de l'or comme base de la valeur théorique ; elle apparaît surtout comme une mesure de guerre pour arrêter *la rapide dépréciation du papier-monnaie turc.* Cette dernière tentative, comme quelques mois de pratique seulement l'ont prouvé clairement,

n'a point réussi. On peut même dire qu'elle n'a fait qu'accélérer la chute de la valeur des bank-notes, car la population sentait, dans les motifs officiels du projet de loi et dans les mesures très dures qu'on adoptait, la crainte à peine cachée du gouvernement de voir se produire une baisse encore plus prononcée des valeurs. Par des punitions draconiennes — fermeture immédiate des boutiques des changeurs de monnaie qui furent déférés à la cour martiale à la moindre contravention — on voulait supprimer tout agio en faveur de l'or et même de l'argent. Mais pas plus tard qu'en novembre 1916 tout le monde savait déjà que, malgré toutes les menaces de punition, on donnait facilement, en Syrie et Palestine, pour une livre turque en or deux et même plus de livres en papier, tandis que dans les contrées plus éloignées de l'empire on n'acceptait plus du tout les banknotes, de façon que tout commerce en fut paralysé. Même à Constantinople la proportion entre or et papier était de 175 % au commencement de décembre 1916. Ne tenant aucunement compte des conséquences, la population rurale de l'Anatolie continuait de plus belle à ensevelir dans des cruches d'argile le peu de médjidiés en argent qu'elle pouvait encore obtenir, et même les piastres en nickel qu'elle ramassait, parce que dans sa naïveté rustique elle se refusait, nonobstant tous les

conseils bienveillants et les supplications ardentes du gouvernement, à comprendre que la monnaie en papier, garantie par la Turquie même et par l'Allemagne encore plus grande, plus puissante et également victorieuse, offrait tout autant de valeur et de sécurité que le métal ! La population n'avait, semble-t-il, pas encore oublié les fâcheuses expériences faites avec les « kaimé », les assignats turcs émis après la dernière guerre russo-turque, où des milliers de personnes qui avaient attaché foi aux assurances du gouvernement, se virent ensuite réduites à la mendicité. Et à Constantinople ce devint une plaisanterie favorite de dire des bank-notes turques de la dernière émission, avec garantie allemande non plus en or, mais également en papiers, en montrant les deux côtés : « Voilà (le recto) la valeur actuelle, et voilà (le verso non imprimé) la valeur après la guerre ! » Ceux cependant qui étaient bien informés et tenaient les places où le métal s'accumulait, ne faisaient pas autrement que les bêtes paysans anatoliens ; aucune considération de patriotisme ne les empêchait de continuer à ramasser tout ce qui était métallique, à payer n'importe quel agio pour chaque pièce d'or qu'ils pouvaient trouver, en dépit de toutes les sévères punitions qui menaçaient ces actes, mais qui n'étaient point faites pour les atteindre dans leurs positions si importantes. « Mais il faudra

bien avoir quelque argent pour manger, immédiatement après la conclusion de la paix! » était leur argument. Dans le commerce et le mouvement de la rue, la petite monnaie en papier jusqu'à la fraction d'une piastre, déchirée pour la plupart et d'une saleté répugnante, régnait presque souverainement. Un Turc intelligent m'a dit une fois : « On n'a qu'à mettre, pendant une semaine, des agents de police aux sorties des grandes caisses officielles et publiques, pour surveiller tous les soirs les messieurs rentrant chez eux, et ce sera bien plus efficace que toute réforme monétaire pour remédier à la situation de plus en plus grave d'accaparement de l'argent métallique ! » Mais qui ne pouvait pas acquérir de l'or, achetait au moins des roubles, qui étaient considérés comme une des meilleures spéculations, jusqu'au moment où le gouvernement, agacé par la dépréciation de ses valeurs, procéda un jour, sous le prétexte d'avoir spéculé à la baisse de la valuta turque et à la hausse des roubles, à l'arrestation d'un riche banquier hellène (M. Vlasdari) et le déporta tout simplement en Anatolie, ce qui fournit en même temps une excellente occasion de s'approprier sa magnifique propriété au centre de Péra, depuis longtemps convoitée. Et ce ne furent que les optimistes irrémédiables de la guerre mondiale, qui virent une transaction profitable en l'acquisition de couronnes

autrichiennes, en profitant de la disproportion énorme et vraiment peu fondée, d'après la situation respective des deux pays, entre valeurs autrichiennes et turques. Les membres du « Comité Union et Progrès », par contre avaient depuis longtemps envoyé leur or en Suisse.

VI

Propagande et morale allemandes. — L'échec de la « Guerre Sainte » et le gouvernement allemand. — La Guerre Sainte : un crime contre la civilisation, une chimère et une farce. — De louches machinations. L'ambassade d'Allemagne dupe d'aventuriers. — La morale des représentants de la presse allemande. Un digne homme de confiance de l'ambassade d'Allemagne. De subtiles distinctions officielles de morale. — Conception allemande du droit international.

Après avoir donné un bref aperçu des événements de la guerre du point de vue turc et anticipé sur le chapitre le plus effroyable, les persécutions contre les Arméniens, nous voulons parler des Allemands à leur tour et raconter quelque chose des méthodes de propagande allemandes.

Pour un Allemand, qui ne pose pas en « Weltpolitik » pangermaniste, mais a pour cela peut-être plus de notions de politique mondiale, il est particulièrement triste et pénible d'avoir à s'occuper des multiples machinations de notre gouvernement qui, constamment nourri d'illusions, travaillait vraiment par tous les moyens, même les plus louches, dans le but de déchaîner la « *Guerre Sainte* »,

appelée en arabe « Djihad ». A très peu d'exceptions près, toutes ces machinations ont piteusement échoué; et même on voit qu'*après toutes ces instigations coûteuses, sans scrupules et foncièrement immorales contre la civilisation européenne dans les pays musulmans, le terrible contre-coup de l'émancipation complète des Arabes de la domination ottomane et de la fondation d'un khalifat purement arabe sous la protection anglaise ne s'est pas fait attendre. Ainsi l'Angleterre a déjà brillamment réalisé la victoire politique sur la Turquie alliée de l'Allemagne*, malgré Gallipoli et Kut-el-Amara, et sans tenir compte que, d'après toutes les apparences, le temps est proche où ces échecs subis par l'Entente seront compensés. On ne saurait pas mieux que par ce fait démontrer l'incapacité totale de l'Allemagne en politique mondiale. La « Guerre Sainte » serait devenue, en cas de réussite, un des grands crimes contre la civilisation humaine qu'a voulu prendre sur sa conscience cette même Allemagne qui tout récemment encore a proclamé la piraterie sans égards sur les mers, et qui a tâché encore ces jours à pousser les Mexicains et les Japonais contre le pays de la civilisation la plus moderne et de la plus grande liberté. Si le « Djihad » avait réussi et s'était étendu à tous les pays islamiques, il aurait détruit d'immenses valeurs culturelles, résultats

de longues années de travail pénible. Il ne saurait nullement être comparé avec l'envoi, par l'Entente, de troupes de couleur en Europe, ce qui a servi de prétexte à l'Allemagne pour faire tant de bruit avec son indignation ; car dans le cas du Djihad, il ne s'agissait pas moins que du déchaînement général du fanatisme sauvage contre l'œuvre bienfaisante de gouvernements coloniaux civilisés, tandis que l'emploi de troupes colorées ne constituait qu'une partie de l'action purement militaire de la France et de l'Angleterre, qui avaient, avec une discipline de fer, fermement en main non seulement ces contingents envoyés en Europe, mais aussi toutes les populations des colonies d'où ils venaient et où ils allaient retourner après la guerre. Mais, heureusement, l'attentat contre la civilisation coloniale ne réussit point ; il devait échouer déjà rien que par le caractère mensonger et faussé de la soi-disant Guerre Sainte, proclamée par le pseudo-khalife touranien et, dès le commencement, partialement anti-ententiste ; et ainsi on en fut quitte pour une misérable farce mesquine ! La fin provisoire qu'eut cette farce, le soulèvement arabe et la fondation du khalifat, fut exactement le contraire de ce qu'on s'efforçait d'atteindre avec tant d'intrigues fanatiques, de propagande immorale et de gaspillage de moyens, et fait vraiment une impression presque tragi-comique !

Les tentatives allemandes acharnées pour déchaîner la Guerre Sainte se basaient, tout d'abord, sur des illusions ridicules. Il semble qu'en Allemagne, ce pays de science, l'aveuglement politique et la manie d'illusions avaient même saisi ceux, qui, d'après leur connaissance profonde des pays de l'Islam, auraient dû dès le commencement élever bien haut la voix pour mettre le gouvernement en garde contre cette bêtise énorme. On a, d'une façon générale, l'impression que toutes les études accumulées, toute la science approfondie n'ont servi à peu près en rien à l'Allemagne, de manière qu'en politique mondiale gaffes sur gaffes ont été commises. On va m'objecter que l'Allemagne, même quand elle n'était point sûre du succès, ne pouvait pas renoncer à essayer le « Djihad » pour causer des difficultés à ses ennemis par le déchaînement d'insurrections coloniales. Qu'il suffise, à l'encontre de cette opinion, de montrer la véritable situation politique non seulement dans les colonies musulmanes britanniques, mais aussi françaises et russes, situation qui doit pourtant être connue en Allemagne également, et qui exclut d'une façon catégorique tout succès de propagande subversive. Prenons comme exemple l'Egypte, l'Afrique française du Nord-Ouest, et le Turkestan, pour ne point parler de l'administration anglaise aux Indes qui a fait

ses preuves de maîtrise pendant des siècles. Après avoir vu l'Egypte, où un gouvernement moderne et d'esprit très large a presque doublé la surface cultivée par des œuvres techniques de grande envergure, des améliorations et une habile exploitation de toutes les possibilités ; où, avec une dépense de centaines de millions de livres égyptiennes, on a donné du travail lucratif et même l'occasion de devenir aisée à une population des plus pauvres, et créé un état paradisiaque relativement à l'état antérieur d'administration turque ruineuse, corrompue et despotique, on ne pouvait que rire de toutes ces illusions allemandes et turques de pouvoir exciter cette population heureuse contre leurs maîtres anglais. Et c'est exactement le même cas dans ces vastes pays du nord-ouest africain, de l'Atlas jusqu'à la côte de Guinée et au lac Tchad, où la France, comme je le sais également par des études approfondies faites sur les lieux, est absolument entre autres au point de vue de la politique coloniale, et a développé d'une façon extrêmement habile toutes les ressources de son « empire colonial », devenu de plus en plus une vraie perle d'épanouissement culturel, et où elle a su s'attirer (comme je suis à même de le juger d'après mon expérience personnelle, par un séjour au Maroc, au Sénégal, sur le Haut-Niger et dans l'intérieur des

hinterlands de la Guinée de l'Afrique occidentale française), par le charme de sa culture, les sympathies de la population toute entière, et par son habile politique d'Islam (*last not least*) celles des Mahométans. Que la Russie enfin soit peut-être, au point de vue psychologique, la meilleure colonisatrice de l'Asie centrale, cela est avoué sans réserves même par les manuels de politique coloniale allemands, et les conditions brillantes que la Russie a créées, en introduisant la culture lucrative et florissante du coton, surtout dans le bassin de Ferghana en Turkestan, jouissent d'une juste réputation mondiale. Seuls, des politiciens enfoncés dans leurs chimères et voyant partout ce qu'ils désiraient voir, ont pu croire, au cours de cette guerre mondiale, que les instigations turco-touraniennes prendraient dans cette Asie centrale russe et que ses habitants, vivant en paix, sécurité et prospérité, désireraient retourner sous l'ancien régime des émirs de Samarkand, Chiva et Bocchara ! L'Allemagne cependant, qui aurait pu être bien informée, a cru à toutes ces impossibilités fantastiques.

Du point de vue allemand, on pourrait se borner, en face de cet échec, à se faire du mauvais sang, s'il ne s'agissait que de la non-réussite du « Djihad ». *Mais malheureusement cette propagande aussi sotte que vaine sera*

pour toujours un des points les plus noirs et ignobles à mettre sur le compte allemand de la guerre mondiale. Et de même, dans le cadre plus restreint de la Turquie, les machinations pour l'instigation à la Guerre Sainte, la propagande de presse allemande, et en somme toutes les manières dont la cause allemande a été représentée en Orient pendant la guerre par le journalisme, forment des chapitres d'une triste et mordante ironie : Aux yeux de l'humanité civilisée et pour tout Allemand qui a vécu dans la capitale turque, il est désormais humiliant d'être solidaire de ces façons d'agir.

Pour caractériser le rôle que notre ambassade à Constantinople a joué dans cette œuvre de propagande, au lieu de tout exposé, je ne veux que citer quelques cas et épisodes saillants. Un médecin distingué allemand de la Croix-Rouge, homme clairvoyant et des plus honnêtes, qui a vu beaucoup de choses de ses propres yeux sur le théâtre de la guerre caucaso-arménien, me dit un soir, quand nous étions assis au concert de la promenade de Péra : « Regardez cet homme-là qui vient de passer, en uniforme de commandant prussien. Je l'ai vu à deux différentes occasions, à Erzeroum l'hiver passé. Cet individu n'était, avant la guerre, qu'un employé dans une maison commerciale à Bakou, qui y a appris, pendant

son séjour, la langue russe. Il n'a jamais fait de service militaire. Lorsque la guerre éclata, il se hâta d'offrir ses services à l'ambassade à Péra, pour exciter les Géorgiens et autres peuples caucasiens contre la Russie. Il eut pleins pouvoirs, bien entendu, et des armes et munitions et des montagnes de brochures, selon son désir, pour commencer son œuvre à la frontière de Turquie alors encore neutre. Il avait avec lui des caisses entières d'or monnayé comme fonds de propagande, pour être distribué confidentiellement ; il va sans dire qu'il avait une très grande confiance en lui-même. Il est rentré à Erzeroum sans avoir gagné au Djihad une seule âme ; mais cela ne l'a pas empêché de vivre là comme un grand seigneur, parce que l'ambassade est toujours dupe ; et maintenant vous voyez ce type se promener en uniforme de commandant, qui lui a été accordé pour donner plus d'éclat à la cause. » Je pourrais citer de nombreux exemples de la même sorte sur les façons dont on a dupé notre ambassade, cette vraie source d'or pour des aventuriers de tout genre. Voici quelqu'un qui vient pour assurer qu'il est le seul homme désigné pour exciter l'Afghanistan ; en voilà un autre qui, de passage à Péra, « en mission spéciale », joue pendant quelque temps au grand seigneur et fait rouler l'or de l'Empire allemand dans les maisons mal fa-

mées. Et ainsi le jeu continua pendant deux ans, jusqu'à ce que la grande catastrophe arabe ait peut-être ouvert les yeux même à ces grands optimistes diplomates d'Ayas-Pacha. Je citerai seulement le baron de Oppenheim, explorateur d'Orient, pourtant honnête, qui a déjà à son actif des voyages de valeur scientifique à travers la péninsule arabique, et qui aurait dû, d'après sa connaissance de ce pays, ne pas s'adonner à de pareilles illusions, mais qui a sacrifié des centaines de mille marks de ses propres moyens — et probablement des millions de l'Empire ! — pour pousser les tribus au Djihad, et qui enfin, rentré à Péra d'une tournée de propagande avec une vraie barbe de bédouin, n'a pas eu plus d'amour propre que de se mettre entièrement au service du « bureau d'informations » (Nachrichtenbureau) de l'ambassade, entretenant à Péra comme partout ailleurs des salles de dépêches et d'illustrations ridiculisées comme « sacs de mensonges » par toute la population non-allemande, et inondant tout l'Orient de brochures en toutes les langues du pays, par wagons, qui constituaient, avec des armes et munitions, la charge principale du train balkanique bi-hebdomadaire, apportant la « Kultur » à l'Orient ! Je ne citerai ensuite que l'exemple de M. Mario Passarge devenu fameux, avec sa vraie figure d'apache, et qui, grâce aux Ita-

liens alors encore neutres, avait dû, d'une façon piteuse, renoncer à l'exécution de son plan de soulèvement d'Abyssinie, entrepris avec l'ethnographe et agent allemand Frobenius, que je connais personnellement depuis mon séjour en Afrique occidentale française, pour sa prédilection pour l'absinthe et les négresses, et, par ouï-dire, pour ses brutales manières teutonnes vis-à-vis des fonctionnaires et commerçants français si aimables, et pour quelques histoires de scandale. Passarge était venu en Turquie comme envoyé spécial de la « Vossische Zeitung », il s'est ensuite rendu en secret en Grèce via Macédoine, avec son faux passeport italien, pour envoyer de là des récits sensationnels sur les atrocités et le moral inférieur de l'armée de Sarrail à son digne journal. Le même journal qui, par son brillant « service spécial » via Stockholm, ne donnait que des nouvelles entièrement fausses et inspirées par une aveugle haine juive, sur la situation en Russie (si un dixième seulement de ces nouvelles eût été vrai, la Russie serait depuis bien longtemps terrassée !) et s'est rendu ridicule dans toute l'Europe en contribuant à faire courir le gouvernement allemand, pendant deux années, après la chimère de la paix séparée avec la Russie ! Et je n'ai même pas besoin de donner ma propre impression à moi, mais peux me borner à citer

ce qu'un journaliste allemand à Constantinople (dont je ne veux pas donner le nom, pour le ménager) m'a dit une fois textuellement : « C'est incroyable quelle canaille on trouve à l'ambassade d'Allemagne maintenant en temps de guerre ! Le rebut de l'humanité, des individus, qui avant la guerre n'auraient pas même osé se promener sur le boulevard d'Ayas-Pacha, y ont libre accès. Voilà un de ces hommes qui arrive et commence timidement et mystérieusement une conversation avec le concierge ; ensuite il descend par un escalier de service dans le souterrain où se trouve le bureau de propagande, le soi-disant service d'informations ; là-bas, il assure être capable de faire cela et cela, et promet de pousser au Djihad telle tribu musulmane ; alors il a encore à faire antichambre un certain temps avant d'être enfin reçu ; mais la prochaine fois, il entre déjà à l'ambassade par le vestibule couvert de tapis et demande à parler au conseiller d'ambassade, et bientôt nous voyons notre homme nanti de la confiance de l'ambassade d'Allemagne, et richement équipé, partir pour quelque destination inconnue en mission spéciale ! » La connaissance de telles vérités n'a cependant pas empêché ce journaliste de continuer à manger sa part à la crèche de l'ambassade.

Je ne peux pas finir ce chapitre dégoûtant

sans stigmatiser un « type » qui plus que tout caractérise cette propagande allemande. Tout le monde à Constantinople connaît — ou plutôt connaissait dans le temps, parce qu'il s'est déjà sauvé en Allemagne avec son argent, après avoir fait de bonnes affaires ! — *Mehmed Zekki* « Bey », rédacteur en chef et éditeur de la revue militaire « La Défense Nationale », rédigée en langue allemande et turque, et de son édition quotidienne politique « La Défense », rédigée en langue française ; toutes deux servant les intérêts jeunes-turcs et allemands. Parmi les personnes qui connaissent Zekki, des centaines savent aussi qu'il s'appelait dans le passé «Capitaine Nelken y Waldberg». Moins nombreux déjà sont ceux qui savent qu'il aurait bien pu se contenter d'un simple « Nelken ». Je veux raconter l'histoire de cet individu, telle que je l'ai entendu raconter de source certainement digne de confiance, cela veut dire des messieurs de l'ambassade et du consulat d'Allemagne eux-mêmes. Nelken, israélite roumain, agent de commerce de son métier, s'était enfui de Roumanie comme repris de justice, après avoir été en prison plusieurs fois, et était venu à Constantinople pour s'y installer comme agent de commerce. Là, il épousa une femme grecque. Il arriva ici aussi à la banqueroute frauduleuse, comme il ne ressort que trop clairement d'un acte de réha-

bilitation qui fut publié, en été 1916, dans les journaux constantinopolitains, lorsque son activité très lucrative comme agent de réclame des intérêts allemands et de M. Krupp, comme champion journaliste de la « Guerre Sainte Allemande », d'inspiration tant pangermanique que panislamique, lui eut assez rapporté pour payer enfin ses dettes louches, au moins celles qu'il avait contractées dans cette ville. L'argent fraudé en poche, laissant tout simplement sa femme dans la misère, il se rendit en Argentine pour faire la traite des blanches, non sans avoir fait des études approfondies préalables dans les maisons de prostitution de Péra, et il réussit à devenir — je me refère pour ce détail, comme source, à un fonctionnaire du consulat général d'Allemagne à Péra ! — propriétaire d'une maison de tolérance à Buenos-Aires. Comme cela est d'usage quelquefois partout au monde, la police de mœurs argentine prit ensuite dans ses services cet homme très connaisseur de la prostitution et par conséquent particulièrement capable en cela. Ce fut une raison suffisante pour lui d'ajouter à son nom le second nom de son faux passeport de traiteur de blanches, et de s'appeler dorénavant « Nelken y Waldberg », et de prétendre en Europe au titre de « Capitaine de la Gendarmerie argentine ». Puis il alla en Egypte et parvint à éditer au Caire une petite

feuille « Les petites nouvelles égyptiennes ». Poursuivi pour chantage professionnel, il fut condamné à un an de prison, mais par contumace seulement, malheureusement, parce qu'il avait déjà pris la fuite. Avant sa condamnation même, il lui arriva d'être giflé en plein public, à la brasserie « Flasch », au Caire, et une autre fois, plus tard, au restaurant « Tokatlian » à Péra, pour ses louches machinations, mais sans demander, bien entendu, dans aucun des deux cas une satisfaction en sa qualité de capitaine argentin. Il m'a raconté une fois lui-même qu'il avait été condamné, au Caire, non pas, comme certains gens prétendaient, pour chantage, mais parce que, en collaborant avec le représentant diplomatique de l'Allemagne alors au Caire, M. von Miquel, il avait sévèrement attaqué la politique de Lord Cromer, et que ce fut son patron M. Miquel qui lui avait donné le conseil de se sauver à temps. Je n'ai point besoin d'insister et de rechercher si cette version est exacte, laissant ouverte la question de savoir quelles furent en réalité les relations intimes de l'ancien propriétaire de maison close avec la haute diplomatie et la « Weltpolitik » officielle allemande ! D'après tout ce que j'ai vu ensuite personnellement, je crois même que Zekki dans ce cas n'a pas trop menti, si toutefois il semble prouvé par le dossier d'un procès de diffamation que

dans des milieux allemands, vivant aussi à cette époque-là en Egypte, on reconnaît le chantage comme cause de ladite condamnation. Rentré à Constantinople, il s'occupa de nouveau, avec un esprit d'activité à toute épreuve, de petites affaires commerciales et se convertit, comme il le jugeait plus avantageux et y trouvait un moyen de se soustraire à ses obligations antérieures, en musulman et adopta la nationalité ottomane. Il réussit enfin, malgré son manque d'argent du début, à fonder sa revue militaire. Donc, le Nelken d'antan était devenu un Mehmed Zekki, journaliste, qui s'appelait, bien entendu, « Bey ».

Jusqu'ici, l'histoire de cet individu n'est rien qu'un échantillon caractéristique de la vie des criminels, souteneurs et rastaquouères orientaux. Mais maintenant vient un fait presque incroyable — et pour cela je veux en croire aussi ses relations miqueloises, qui prouveraient seulement que la « Weltpolitik » allemande n'a pas honte de mettre même le rebut de l'humanité au service de ses intrigues ! — : *En pleine connaissance* de tout le passé noir de cet homme — comme m'a dit le premier drogman de l'ambassade lui-même — *l'ambassade d'Allemagne, d'accord avec le gouvernement de l'Empire* — comme j'ai pu le constater par la lecture de plusieurs lettres que Zekki lui-même m'a montrées pour

me prouver sa notoriété — *a fait son homme de confiance et un champion de la « cause allemande » en Orient, muni d'une forte subvention mensuelle du gouvernement, d'un tel individu, dont tout Péra disait que l'on ferait mieux de ne pas le toucher autrement qu'avec des gants ou mieux encore avec des pincettes.* Et on ne peut même pas invoquer comme circonstance atténuante des sympathies que cet homme aurait peut-être eues pour l'Allemagne. Le même drogman de l'ambassade me dit : « Nous savions que Zekki avait la réputation d'un dangereux individu et qu'il penchait plutôt lors du commencement de la guerre mondiale pour l'Entente; mais nous avons préféré le gagner moyennant une subvention, pour ne pas le pousser entièrement dans le camp adverse. » Donc tout simplement *l'Allemagne achète moyennant finances un banqueroutier, un traiteur de blanches et propriétaire de maison de tolérance, pour lui confier la réclame en faveur de sa sainte cause !* En qualité d'éditeur de « La Défense », Zekki touchait une forte subvention de la part du gouvernement allemand, une autre, qu'on a ensuite un peu réduite, de la part de l'Autriche-Hongrie (mais c'est plutôt par mesquinerie que par morale que celle-ci lui a tenu la mangeoire plus haute !), et une forte somme surtout de la part de M. Krupp, pour qui il faisait de la ré-

clame. Zekki faisait son possible pour se maintenir en bonnes relations avec les Jeunes-Turcs par de dégoûtantes flatteries, et, ces derniers temps, il aspirait même, comme il l'a lui-même avoué, à être admis au « Comité Union et Progrès ». Mais ce qui ne répugnait nullement à l'ambassade d'Allemagne, dans les « halls sacrés » de laquelle Zekki « Bey » se mouvait dorénavant avec une nonchalance et condescendance imposantes, les Turcs mêmes le trouvaient trop dégoûtant. Zekki s'est une fois plaint vis-à-vis de moi qu'Enver Pacha, auquel il avait pourtant fait cadeau d'une magnifique pendule d'une valeur de 80 livres, acceptée avec plaisir, n'eût même pas daigné lui répondre quand il lui avait demandé par écrit une audience. (C'est en même temps là un petit fait caractéristique de la morale d'Enver, de ce mégalomane aussi avide que hautain !) « Nous n'attendons », me dit une fois le directeur général de la Presse ottomane, « que la première gaffe, pour fermer la boutique de ce sale individu ! » Et un jour, quand, par négligence, une petite nouvelle militaire non censurée, du reste très inoffensive, fut imprimée dans son journal (il y a censure préventive générale), le gouvernement turc interdit tout simplement *sine die* ce journal « ottoman », qui vivait des subventions de Krupp et de la réclame pour l'industrie allemande et qui s'était

fait l'avocat des intérêts de l'ambassade d'Allemagne, parce qu'il en était bien payé, et le remplaça avec un sourire chauvin par une nouvelle création placée entre des mains turques, « Le Soir ». Je pourrais facilement raconter encore bien des choses sur ce type magnifique et unique dans son genre, et cela ne manquerait pas d'un certain comique dégoûtant; ainsi, par exemple, lors de son grand procès de diffamation auquel j'ai déjà fait allusion et qu'il avait intenté en Allemagne en 1916, parce qu'il avait été appelé — et cela de côté allemand ! — un repris de justice et un maître chanteur; eh bien, il put gagner le procès, cela veut dire que la partie adverse fut condamnée à vingt marks d'amende, parce que les traces de ses exploits menaient en Egypte et ne pouvaient, par conséquent, pas être assez suivies pour permettre d'établir la preuve, vu la maîtrise de la mer britannique, et peut-être aussi parce que les intérêts de Krupp et de l'ambassade ne pouvaient pas permettre que la plante de propagande coûteuse et tellement soignée dépérît. Pour Zekki au moins le manque de « liberté des mers », faute de l'Angleterre, contre laquelle il s'était si souvent enragé dans ses articles de fond, avait donc des avantages bien palpables ! Mon dernier souvenir de cet homme me le montre en train de négocier, en tête-à-tête empressé, avec le député nationaliste du Reichs-

tag, M. Streesemann, champion de l'industrie lourde allemande et du chauvinisme, venu à Constantinople pour la propagation de la « Kultur », sur la question de la représentation efficace des intérêts allemands et son côté sonnant. Il est bien significatif qu'il ait choisi comme lieu de cet entretien, probablement en souvenir des belles journées de Buenos-Aires, le cabinet le plus intime de « l'Hôtel moderne », une pension de demi-mondaines avec débit de champagne ; et le digne représentant de la nation allemande n'avait point hésité à accepter cette aimable invitation, lui aussi ne dédaignait peut-être pas un petit changement au régime « pangermanique ». J'ai alors suivi les deux messieurs dans cette maison, pour faire mes études, et je dois dire que je ne m'y suis pas moins amusé que c'est l'habitude en de pareils endroits, mais toutefois dans un sens bien différent, en voyant comment l'ex-Juif et Jeune-Turc Nelken, le fez sur la tête, saluait jovialement les nombreux officiers allemands qui avaient pris place à des tables voisines, et faisait ses transactions en politique allemande avec le député pangermanique !

Qu'on me pardonne si, malgré mon profond dégoût, je vais clore ce sale chapitre sur la morale des représentants allemands de la presse et de leurs hauts patrons diplomatiques sur un petit épisode particulièrement fort, mais qui

entre très bien dans le même cadre ! Un autre des messieurs qui écrivaient au service de l'ambassade d'Allemagne s'était rendu coupable d'une injure qu'il m'est impossible de dire ici, envers une de ses employées de bureau. Son collègue fit sa déposition sous serment, dans cette affaire, au consulat général, qui était saisi d'une plainte portée par l'employée ; cela lui valait, sa déposition étant défavorable, une accusation pour faux serment de la part de son collaborateur, par motif de jalousie de métier. Que fit le consulat allemand ? Pour ne pas se priver de l'aide de tels champions de la cause allemande pour la bagatelle de l'honneur outragé de la demanderesse — une Arménienne ! — il arrêta tout simplement tout le procès, bien que tout Péra en parlât déjà ! Mais une autre fois il arriva à un journaliste allemand, qui n'avait pourtant pas écrit moins activement pour la cause allemande, qu'un mouchard payé du Comité jeune-turc s'étant glissé parmi ses employés, ouvrit, avec une fausse clef, le tiroir de son bureau et lui vola la copie d'un rapport strictement confidentiel qu'il avait envoyé à un haut personnage officiel en Allemagne et dans lequel il s'était prononcé moins favorablement au sujet d'Enver et Talaat que selon la version officielle. Une représentation diplomatique de l'Empire qui n'aurait pas été de cette lâcheté notoire aurait certainement soutenu son homme

contre la menace d'expulsion rien que par la considération que son rapport n'avait pas été destiné à être publié, mais adressé à un personnage d'une discrétion absolue, et que la façon dont le gouvernement turc en avait pris connaissance constituait un louche acte de vol par effraction pure et simple. Mais messieurs nos lâches diplomates, en consentant à ce que l'homme fut éloigné de Constantinople, donnèrent pour ainsi dire la sanction officielle aux plus mesquines méthodes d'espionnage orientales. J'ai eu la conviction à la suite, par des informations très précises sur ce cas, que probablement cette fois-ci la lâcheté officielle allemande eut ses raisons particulières et reposait sur un fonds de méchanceté et d'hypocrisie. Car le même journaliste allemand avait occasionnellement raconté, non pas comme pro-anglais, mais tout simplement pour faire contraste avec notre propre étroitesse et celle des Turcs, comment les autorités britanniques en Egypte, et notamment le général Maxwell, l'avaient traité avec une « fairness » extraordinaire et ne l'avaient même pas empêché de continuer à exercer sa profession au Caire cinq semaines après la déclaration de guerre. Il put éditer un journal allemand pendant toute cette période ; j'ai vu de mes yeux la collection de sa feuille de cette époque, et j'étais plus qu'étonné de voir la libéralité

incroyable de la censure anglaise ; après cela, au lieu de l'envoyer à Malte, on lui accorda toutes les facilités possibles pour partir en Syrie et pour Constantinople. Mais de tels récits n'étaient point de mise en notre époque de *Gott strafe England!*, et ce fut peut-être ainsi que s'explique la distinction subtile en morale personnelle et politique que notre ambassade à Péra a semblé faire !

Nous avons parlé de propagande allemande pour la « Guerre Sainte » faite soit par des émissaires, soit par la presse. Mais les méthodes allemandes se sont montrées à la capitale turque d'une façon plus palpable que par des aventuriers voyageurs et des feuilles de papier imprimé. *Plusieurs milliers de prisonniers de guerre musulmans, algériens, tunisiens, ouest-africains français, russo-tartares et habitants du Turkestan*, provenant des camps des prisonniers en Allemagne, ont séjourné pendant des semaines à Péra, contraints au « Djihad » contre leurs propres gouvernements par l'Allemagne, en violation de tout droit international. Brillamment équipées à neuf, ces troupes — au moins les Africains français — offraient un contraste très favorable par leur tenue martiale, leur intelligence, leurs traits de race souvent très beaux, avec la moyenne des Anatoliens, et donnaient à la population pérote maintes occasions de faire des comparaisons qui n'étaient

point dans les intentions des nouveaux maîtres de ces victimes des conceptions allemandes du droit international. De temps en temps, les anciens soldats de l'Entente furent assemblés pour des promenades militaires démonstratives à travers toute la ville. Mais quant à l'humeur propre de ces pauvres « lutteurs volontaires pour la foi », qui ne pouvaient point espérer de merci, comme déserteurs et renégats, au cas où ils tomberaient de nouveau dans les mains de l'ennemi, ce ne fut point difficile de s'en former une opinion exacte par des entretiens avec ces soldats casernés dans diverses bâtisses à Péra et qui se promenaient quelquefois librement en ville. Sans aucune exception, comme je peux bien l'affirmer, ils répondirent à mes demandes qu'il n'était point question d'un engagement volontaire pour aller sur le front turc. Je ne pus apercevoir chez eux la moindre trace d'enthousiasme pour les nouveaux combats qui les attendaient ; car ces hommes, qui parlaient pour la plupart un français remarquablement bon, étaient assez instruits pour ne pas ignorer qu'il n'y aurait point de grâce pour eux s'ils étaient faits prisonniers de nouveau. Ils avaient, disait-on, embrassé le drapeau du khalife ; *en réalité — c'est ma conviction — on a fait tout simplement de la « chauffe » dans les camps de prisonniers allemands avec des méthodes prussiennes, en ajou-*

tant un peu du cérémonial des protecteurs de l'Islam, par une vilaine duperie et sous de faux prétextes. On leur a dit qu'ils allaient avoir le grand honneur d'être présentés au sultan à Stamboul ; contre quoi ils ne pouvaient naturellement pas, comme Musulmans croyants, faire beaucoup d'objections ; on leur dépeignait sous des couleurs séduisantes la perspective d'être établis dans le bel Orient gratuitement et dans des fermes fertiles, au lieu de passer de longues et tristes années, jusqu'à la paix encore lointaine, dans un pays affamé, sous le knout de sous-officiers prussiens et avec une mauvaise nourriture de prisonniers... On peut juger comment de telles fantasmagories devaient impressionner les pauvres diables. Qu'on leur ait promis de les établir en Turquie, sans même faire allusion à un nouvel envoi sur le front, ils me l'ont assuré à maintes reprises. Mais une fois en route pour Constantinople, on se soucia très peu de ce qu'ils pensaient de tout ce qu'on allait faire d'eux ; on les considérait tout simplement comme des soldats volontaires ottomans et on les envoya sur le front, en Arménie et en Irak. Je ne suis pas à même de dire exactement dans quelle mesure on les a employés ensuite au feu ou dans le service d'étape ; je sais seulement qu'ils quittèrent un jour Constantinople comme ils étaient venus d'Allemagne, complètement équipés, avec le sac et le

fusil, en tenue grise de campagne ; donc on peut juger combien parmi eux ont été, selon la promesse, établis en Turquie ! J'ai assisté à leur départ, vers la mi-été 1916, quand ils quittaient Péra durant plusieurs jours consécutifs, dans la direction de la gare de Haidar-Pacha du chemin de fer d'Anatolie. La musique turque en tête jouait ses marches, mais dans aucune physionomie de tous ces milliers de soldats qui défilaient tout près de moi je ne pouvais lire le moindre signe d'enthousiasme, et les sous-officiers et soldats allemands qui escortaient chaque section n'étaient certainement pas là pour laisser au public l'impression que c'étaient là des lutteurs volontaires pour la foi qui pouvaient à peine attendre le jour, où ils seraient pendus ou fusillés par leurs anciens maîtres, sur le nouveau front, comme traîtres et déserteurs !

Mais l'Allemagne a montré ensuite, et d'une façon plus large, par le recrutement dans le nouveau royaume de Pologne, ce dont elle est capable sous ce rapport !

VII

Le nationalisme jeune-turc. — Abolition arbitraire des Capitulations. Emancipation xénophobe. — Suppression des langues étrangères. Naïveté allemande. — Nationalisation de la vie économique. — Essor intellectuel turc évident comme résultat de la guerre. — Politique commerciale et tarif douanier; tentatives de production nationale. Fondations économiques autochtones. — L'émancipation de l'influence allemande. Désillusionnement allemand. — Capitulations ou complet contrôle européen? — « Colonisation intérieure » et nationalisation forcée de l'Anatolie. « Les biens des personnes transportées ailleurs. » Les « mohadjirs. » — Les persécutions des Grecs immédiatement avant la guerre mondiale. — La « découverte » de l'Anatolie, pays par excellence des Turcs. L'éveil de la connaissance de soi-même turque. Conditions hygiéniques et sociales de l'Anatolie. — « La plus grande Turquie » et la Turquie purement turque. Gaspillage ou concentration de forces.

Des Allemands retournons aux Jeunes-Turcs, et tâchons maintenant de saisir *la mentalité des Jeunes-Turcs dans la guerre mondiale*, de retrouver les sources de leur disposition d'esprit et de leurs divers actes.

Pour mieux comprendre, qu'on me permette d'exposer préliminairement quelques lignes de programme. Ce que nous voyons chez le gou-

vernement actuel jeune-turc et ses acolytes dans le peuple, c'est surtout la *xénophobie*, ce qui n'empêche cependant point de profiter de toute façon, et même d'abuser de l'Allemagne alliée, et de s'approprier, d'une façon générale, tous les éléments de technique, d'administration et de civilisation européenne reconnus utiles dans tous les domaines de la vie ; c'est ensuite un *chauvinisme* à outrance, qui a ses racines mentales dans le « *panturquisme* », cette exploitation de l'idée du « *touranisme* ». Ce panturquisme, qui domine tous les sentiments des dirigeants actuels de la Turquie, trouve son expression dans deux différentes directions : vers le dehors, dans les aspirations à une « plus grande Turquie », aspirations qui sont, en partie dans son essence, et certainement dans leurs buts territoriaux, parallèles à la « Guerre Sainte ». A l'intérieur, ces aspirations se révèlent dans la *manie de nationalisation forcée*, de « turquisation » pour ainsi dire, dans toutes ces *mesures nationalistes* en politique intérieure, dans une série de symptômes en partie très désagréables, et même d'une sauvagerie criminelle, mais en partie aussi très semblables à de vraies *réformes modernes*, depuis les ordonnances pour les langues et la « colonisation intérieure » jusqu'aux persécutions des Arméniens. Par contre, il est étrange que des deux différentes sources mentales d'une expansion politique, soit le *toura-*

nisme (que l'on pourrait aussi concevoir comme le principe du panturquisme élargi) et le *panislamisme*, les hommes du « Comité Union et Progrès » n'aient su profiter que du premier, tout en appliquant en théorie ce dernier principe également, mais tous les deux sans succès pratique aucun. Ainsi, tandis que le *fanatisme exclusif de la race turque*, résultat pratique des idées touraniennes, est l'essence même de la mentalité de la Turquie actuelle, sa colonne vertébrale pour ainsi dire, que la guerre mondiale aura encore à briser, nous pouvons dès à présent consacrer un chapitre à *la banqueroute de la politique islamite jeune-turque.*

Il nous reste à démontrer tout cela dans les détails.

Tous les efforts d'émancipation néoturcs-nationalistes ont eu comme première base *l'abolition des Capitulations.* On doit en effet dater toute cette époque néo-turque, dont nous nous efforcerons de tracer la mentalité, du jour où, peu avant l'entrée en guerre de la Turquie, celle-ci mit brusquement fin à cette institution octroyée à un Etat encore trop peu civilisé par l'Europe soucieuse des intérêts de ses ressortissants. Et ce fut d'une façon tout à fait arbitraire de la part de la Turquie, après avoir catégoriquement refusé l'offre des puissances de l'Entente d'abolir les Capitulations en récompense du maintien de sa neutralité.

L'Allemagne, non moins intéressée à l'existence ou la non-existence des Capitulations, a, comme on sait, pendant longtemps préféré se taire vis-à-vis de son alliée turque dans cette question délicate, et ce ne fut qu'en 1916, quand elle était déjà depuis longtemps indissolublement unie militairement avec la Turquie, qu'elle reconnut enfin formellement l'abolition de cette institution.

Déjà, en été 1915 on rencontrait dans la vie de la rue de la capitale turque d'évidents symptômes de nationalisme résolu. La Turquie, sous la direction de Talaat Bey, suivait avec conséquence logique le chemin une fois choisi, et le premier domaine où les tendances de nationalisation à outrance trouvèrent leur expression, ce fut *la langue*. Vers la fin de mai 1915, sur ordre de Talaat, tout d'un coup tous les écriteaux et inscriptions en français et en anglais disparurent, même en plein Péra européen. Dans les voitures et aux arrêts du tramway, le texte français fut surpeint en noir, des écriteaux avec des règlements de police à l'adresse du public furent enlevés ou remplacés par des hiéroglyphes turcs illisibles, des noms de rues furent tout simplement supprimés ; on préférait risquer que le public levantin allât à un faux numéro du tram, ou se cassât les jambes, en descendant, cueillît des fleurs dans les parcs et s'égarât dans le labyrinthe de ruelles,

au lieu d'admettre que l'esprit de « turquisation » forcée pût faire la moindre concession. Sur mille habitants de Péra pas une dizaine ne sait lire le turc, mais sous la pression de l'ordre officiel, par crainte d'ingérence encore plus brutale et des chicanes policières, la population en fit même plus qu'il ne fallait, et remplaça vite les inscriptions des magasins par des textes turcs soigneusement peints en blancs et rouge, couleurs nationales, ayant l'air de blasons et d'emblèmes décoratifs ; et celui qui ne connaissait pas tout à fait l'aspect des entrées et étalages des différents magasins, courait très souvent dans la Grand'Rue de Péra comme égaré quand il voulait acheter quelque chose à un endroit défini. Mais l'Allemand, toujours naïf, en politique, commençait à jubiler, malgré les entraves énormes que tout cela causait au mouvement et au commerce : « A bas l'anglais et le français, *Gott strafe England*, bravo, nos alliés turcs nous aident et facilitent la propagation de la langue allemande ! » A ces puérils politiciens d'expansion pangermanique et fanatiques de la langue, dont le centre spirituel se trouvait à la table ronde du club de bière « Teutonia », un second décret de Talaat répondit bientôt et ordonna quelques semaines après que toutes les inscriptions et écriteaux allemands aient également à disparaître. Quelques-uns parmi ceux qui se refusaient à y croire, les maintinrent

encore, à titre d'obstination, pendant un certain temps, jusqu'à ce que sur une sommation catégorique venant de Stamboul ils dussent les compléter d'abord, et les remplacer ensuite par la langue turque de rigueur. Bien plus tard seulement — et ce fut significatif ! — disparut dans la rue la langue grecque, la plus répandue de toutes. L'arménien par contre fut effacé bien avant. Suivirent les *ordonnances concernant la langue officielle du pays*, devenues fameuses ; elles allaient jusqu'à rendre obligatoire le turc comme langue exclusive pour la comptabilité et la correspondance — en accordant il est vrai un délai d'une année pour la transition, vu les difficultés énormes de l'écriture turque — même dans le service intérieur de toutes les entreprises de commerce qui présentaient un certain intérêt public, donc notamment aussi dans les banques, journaux, entreprises de transport de toutes sortes, etc. Qu'on se figure : le « Osmanischer Lloyd » et la « Deutsche Bank » avec comptabilité turque et correspondance turque avec un public purement européen ! De vieux employés éprouvés se trouvaient ainsi soudainement devant le dilemme : ou apprendre l'écriture turque énormément difficile, ou perdre leur place au bout d'un an ; *les chances, par contre, et même la nécessité d'être employé, augmentèrent pour le personnel turc de commerce, en comparaison avec*

le personnel européen, dans une proportion inouie — et c'était justement ce que le gouvernement turc voulait ! Si au moment de mon départ, l'ordonnance n'était pas encore entrée en vigueur, elle était pourtant suspendue comme le glaive de Damoclès sur toutes les entreprises de caractère jusqu'alors purement allemand ; les optimistes espéraient toujours que les choses n'iraient pas si loin, et voulaient plutôt accepter n'importe quel échec politique et militaire pour la Turquie alliée, si seulement il avait eu pour effet de mettre à la raison le chauvinisme mégalomane turc ; d'autres, continuant à croire à la victoire turque, commençaient à apprendre en toute hâte le turc. En tous cas, les fameuses ordonnances étaient déjà affichées en été 1916 dans tous les bureaux et déconcertaient pas mal de gens. Beaucoup d'autres *mesures en vue de la nationalisation systématique de la vie économique et du mouvement public,* et dont l'énumération serait inutile ici, suivirent ce premier pas hardi. Et malgré le nombre toujours croissant des conseillers allemands dans les ministères, en partie octroyés au gouvernement turc par l'Allemagne, en partie volontairement acceptés par la Turquie, parce qu'elle entendait pour le moment apprendre et profiter encore beaucoup de l'organisation allemande ; malgré, dis-je, l'emploi d'un certain nombre de professeurs allemands à l'Uni-

versité ottomane de Stamboul, qui avaient, comme les conseillers allemands, à porter à leur tour le fez, coiffure ottomane, et à apprendre le turc au bout d'une année, et qui, du reste, étaient vus d'un mauvais œil et ont donné l'occasion à quelques commentaires singulièrement peu germanophiles dans la presse turque de Constantinople, *aucun Allemand pas trop naïf ne pouvait plus ignorer que l'Allemagne n'aurait bientôt plus rien à chercher dans une Turquie victorieuse, aussitôt qu'elle pourrait se passer de l'aide allemande.* Même aux derniers Allemands encore pleins d'un optimisme rose, les événements de l'été 1916 en Turquie ont dû dessiller les yeux. Parallèlement à ces chicanes de langue nationalistes et à ces menaces d'entraver l'activité commerciale européenne, vinrent ensuite des tentatives de nationalisation de toutes les branches importantes de la vie par la *fondation d'organisations propres aux Turcs* et par des réformes d'ordre matériel. Et il est à noter que toutes ces tendances, bien que toutes les forces matérielles et mentales du pays fussent absorbées d'une façon extraordinaire par la grande lutte, trouvèrent leur expression au milieu du cliquetis de la guerre mondiale avec une précision des buts et une grandeur étonnante de la conception, ce qui était, au point de vue national, vraiment digne d'éloge. Les Turcs, comme facteur ethni-

que créateur d'états, n'ont du reste jamais manqué de facilité de conceptions politiques, et ils avaient beaucoup de sens aussi pour des problèmes sociaux, au moins en ce sens qu'ils sentaient instinctivement, comme peuple dominant, ce qui était profitable ou nuisible à leur domination. *La guerre mondiale, avec son effort intellectuel énorme, a certainement fait prendre son plus grand essor à toutes les capacités politiques et économiques de la race turque, et donc aussi à celles du gouvernement jeune-turc, et nous ne devons pas être étonnés de voir parfois comment certaines mesures, qu'elles soient donc de tendance bonne ou mauvaise, ne laissent rien à désirer en précision moderne, technique habile et intégralité du programme.*

Sans vouloir anticiper ici sur des considérations ultérieures, nous voyons en tout cas, que *ce changement de la mentalité turque dans le sens d'une plus grande intensité, résultat de la lutte pour l'existence, fait prévoir un développement assez favorable de la civilisation d'une Turquie d'après la guerre et radicalement guérie de ses excroissances de chauvinisme, réduite à la raison et limitée à son seul domaine susceptible d'être cultivé avec succès, c'est-à-dire à la partie essentiellement turque de l'Anatolie. Mais, d'autre part, il faudra encore une force de fer et une résolu-*

tion sans merci vis-à-vis de cet état mal conduit, pour déraciner les idées fausses et nuisibles qui le gouvernent aujourd'hui. Donnons maintenant, après cette digression, un coup d'œil aux diverses mesures pratiques de « turquisation », aux tentatives d'émancipation et à la série des réformes intérieures, et nous verrons ceci :

D'abord, la Turquie, après avoir brusquement aboli les Capitulations, s'est entièrement libérée aussi de la tutelle de l'Europe dans le domaine de la politique commerciale. La conception, et — depuis septembre 1916 — la mise en vigueur du *nouveau tarif douanier autonome turc*, a donné d'un seul coup aux finances turques tout ce que le gouvernement, dans le passé, avait sollicité des grandes puissances lentement, pas à pas, par des intrigues longues et pénibles et presque en mendiant, et en le répartissant sur une période de quelques dizaines d'années. Par ses dispositions, le tarif autonome — avec, comme il semble pour le moment, très peu de bonne volonté pour les modifier par des traités de commerce — signifie aussi une protection très efficace de la production nationale, sans égards aux intérêts d'exportation de ses alliés, et agit comme un fort stimulant pour la création de quelques industries autochtones des plus importantes. C'est donc un grand pas en avant dans le sens

de la souveraineté et du patriotisme économique turcs.

Le réseau très complexe du « *Djemıet* », association économiqne jeune-turque dont nous avons déjà parlé à un autre point de vue, et qui est sous le patronage de Talaat, réglemente tout, prend tout en main, depuis la mise en valeur des produits agricoles d'Anatolie — qu'elle a réussi à faire payer très cher et toujours comptant aux acheteurs, même allemands, bien que pour le gouvernement turc lui-même tout fut crédité, jusqu'à la farine de Roumanie et au papier pour les journaux jeunes-turcs, par l'Allemagne créancière de milliards — jusqu'au ravitaillement si difficile des centres de consommation. Cette association est donc une fondation de première importance pour nationaliser la vie économique. Les *fondations d'établissements de commerce et de transports purement turcs*, souvent avec d'anciens ministres comme principaux actionnaires et membres du conseil d'administration, auront la concurrence facile contre l'initiative européenne, vu la situation privilégiée créée par les ordonnances des langues. Une série d'articles dans le « Tanine » et le « Hilal », le nouvel organe de langue française créé en 1915 par le « Comité », ne manqua pas de mettre en relief l'élan patriotique des fondateurs... (S'il s'agit de travailler officielle-

ment l'opinion publique parmi les Levantins et Européens, on peut bien faire une exception au fanatisme intransigeant pour la langue, comme on voit!....) Des tendances se manifestent de plus en plus clairement à donner un caractère turc à toutes les *banques, les mines et les chemins de fer.* On a pu enregistrer tout récemment les plans de fondation d'une banque nationale turque, qui aurait pour tâche de supplanter la « Deutsche Bank », haïe malgré son rôle dans les crédits accordés par l'Allemagne, et la « Banque Impériale Ottomane », en partie déjà séquestrée, et dont les capitaux étaient internationaux et surtout français. On a formé dès aujourd'hui des cadres purement turcs aux entreprises minières, sans capital il est vrai, en vue des nouvelles concessions qu'on se propose, pour des raisons faciles à comprendre, de n'accorder qu'après la guerre ; et le contrôle de plus en plus autoritaire qu'on s'efforce à exercer sur les chemins de fer, en dépit de tous les plans allemands du « Bagdad » : *Tout cela forme autant de symptômes d'une émancipation de grande envergure digne d'éloge au point de vue patriotique, mais ce sont autant de soufflets pour l'Allemagne alliée*, qui pourtant, abstraction faite de toute Weltpolitik à la Rohrbach, avait escompté de trouver un champ lucratif d'activité économique privilégiée dans cette Turquie

étroitement liée à elle. *Et déjà, en pleine guerre mondiale, pendant que l'empire du sultan, avec des armes allemandes, avec de l'argent allemand, lutte encore, devant les portes mêmes de la capitale, pour son existence, l'échec de la politique allemande est effroyablement évident, et l'on aperçoit clairement le danger que courent tous ces « intérêts vitaux » allemands en Turquie, qui, d'après le calcul impérialiste, furent pourtant un des enjeux les plus importanls pour lesquels il valait la peine de déchaîner d'un cœur léger la guerre mondiale criminelle !*

Maints Allemands doivent avoir dû se rendre clairement compte qu'ils avaient tout d'un coup perdu, dans une Turquie éveillée de sa léthargie par la guerre mondiale, un champ jusqu'alors si lucrativement cultivé ; et des physionomies pleines de souci et de préoccupation se voyaient souvent à Constantinople, dans les milieux allemands. Je ne veux pas m'arrêter ici à ces exclamations bizarres, preuve d'une drôle de mentalité, de maint négociant allemand, qui avait été habitué, dans l'étroitesse de son esprit égoïste, à ne songer qu'au profit et encore au profit, à ne voir dans l'institution des Capitulations, institution pourtant faite surtout pour la sauvegarde de la civilisation, rien que le côté financier, l'eldorado du parasitisme légitime. « Si aujourd'hui

on marchait contre les Turcs, croyez-moi, vieux comme je suis, je mettrais encore le fusil sur l'épaule comme volontaire! » Cette exclamation drôle mais authentique, entendue par moi de la part d'un directeur d'une maison commerciale allemande à Constantinople, n'est nullement une exception si paradoxale. Qui pense plus loin, ne portera cependant pas le deuil des Capitulations, parce qu'elles étaient immorales, donnaient trop de chances à des individus parasites et louches, et ne suffisaient pourtant pas à protéger avec une efficacité absolue les intérêts de la civilisation. Peut-être qu'elles suffisaient dans le temps du sultan Abd-ul-Hamid, qui se laissait toujours de nouveau intimider et était toujours disposé à négocier poliment et sagement avec l'Europe; mais pour la Turquie des Enver et Talaat, il faut des mesures tout autres. On doit ou reconnaître, ou réduire à néant par la force leur programme chauvin d'émancipation, en introduisant le contrôle intégral européen, d'après le point de vue qu'on adopte en politique. Et si disposés que nous soyons à laisser se développer dans leurs propres nuances des civilisations exotiques, notre point de vue, vis-à-vis d'un Etat si arriéré et si mal conduit que la Turquie, ne devra pas être autre que celui-ci: choisir ce qui sauvegarde le mieux la civilisation européenne pénétrant dans une zone de

si grande importance pour l'histoire de l'humanité !

Ce n'étaient pas, par contre, des intérêts européens, mais indigènes qui étaient visés par cette série de mesures administratives de date récente qu'on peut mettre en bloc sous le nom de « *colonisation intérieure* » et « *nationalisation de l'Anatolie* ». Le programme des Jeunes-Turcs n'est pas seulement une « plus grande Turquie », mais surtout une Turquie purement turque ; et si le premier rêve, soit par estimation trop exagérée de ses forces et de ses chances dans la guerre mondiale, soit par l'application de mauvaises méthodes, s'était montré irréalisable, rien n'empêchait alors un gouvernement souverain de mettre à exécution, par des mesures de politique intérieure, avec d'autant plus de brutalité le second point du programme.

La manière dont on poursuit cette « *turquisation* » *de l'Anatolie* ne manque pas non plus, comme toutes les mesures nationalistes, d'une certaine grandeur de vues. La meilleure occasion de procéder en grand a été fournie par les persécutions des Arméniens qui ont fait de terribles ravages parmi la population. « Les biens des personnes transportées ailleurs », aux termes de la loi provisoire, furent abandonnés, avec toutes les propriétés meubles ou immeubles en état de culture florissante, aux per-

sonnes qui en faisaient la demande au Comité, qui lui convenaient politiquement, et surtout étaient de race purement turque ou presque entièrement. Ces biens furent donc octroyés à titre gratuit ou moyennant un amortissement dérisoire si minime qu'il n'atteignait souvent pour les anciens fonctionnaires et surtout les anciens militaires que la somme de trente piastres par mois, car Enver Pacha, vu leur mécontentement pour son système et craignant qu'ils ne puissent occasionnellement lui causer des difficultés, aimait à s'en débarrasser sous cette aimable forme d'une invitation à la colonisation dans l'intérieur du pays ! On montrait surtout le plus grand zèle dans l'exécution de ce système dans les districts les plus fertiles et florissants de Brousse, Smyrne-Aïdine, Eski-chéhir, Ada-bazar, Angora et Adana, où Grecs et Arméniens avaient joué un si grand rôle, et où leur supériorité avait été ressentie avec dépit par les Turcs.

Avec raison, les articles officieux du « Tanine » pouvaient alors faire l'éloge des autorités locales, qui, en contraste heureux avec leur attitude d'indifférence d'autrefois, « avaient maintenant pleinement compris la haute importance nationale de la colonisation intérieure et du régime des mohadjirs » (colonisation d'immigrants musulmans provenant des territoires ottomans perdus, comme la Bosnie, la

Macédoine, la Thrace, etc.). On ne saurait rien dire contre la ténacité de la race, les aptitudes physiques, l'intelligence et l'agilité supérieures de ces immigrants, comparées avec les Anatoliens immobilisés dans leurs conditions de vie primitive ; étant donné surtout que ces immigrants-là avaient pour la plupart vécu dans des contrées plus avancées et donné par le fait même de leur immigration la preuve d'une certaine initiative. Par contre, les grands désavantages des mohadjirs en général sont l'instabilité, la fainéantise, l'insouciance et un grand fanatisme. Ces éléments, ayant fidèlement suivi, comme Musulmans, le drapeau de leur padischah et quitté les territoires tombés sous la domination chrétienne, se sentent à priori comme des enfants gâtés du gouvernement, sont exigeants et sans égards vis-à-vis de la population autochthone ; si celle-ci était par hasard arménienne ou grecque, les mohadjirs avaient des dispositions violentes vis-à-vis des habitants, et ils étaient très souvent en possession d'armes qu'on ne leur enlevait pas, par favoritisme gouvernemental, qu'on leur fournissait même quelque fois à propos, pour stimuler des bagarres susceptibles d'être ensuite exploitées contre les chrétiens.

S'il n'a pas été rare que des mohadjirs commençassent des rixes sanglantes même avec des Anatoliens turcs habitant paisiblement leurs

villages, pour leur enlever leurs champs, on comprend facilement que ces « giaurs » (chiens de chrétiens, infidèles) aient eu à en souffrir ! Qu'on me permette à ce propos de revenir encore une fois sur *les persécutions des Grecs en Thrace et Anatolie occidentale*, qui sont devenues fameuses dans toute l'Europe. Elles ont coûté, quelques semaines avant la guerre mondiale, la vie à des milliers de paisibles Grecs, hommes, femmes et enfants, et causé la brutale réduction en cendres de douzaines de villes et villages florissants. Je me trouvais à cette époque-là, lors de l'assassinat de Sarajevo, au vilayet d'Aidine, à Smyrne et dans le hinterland, en voyage d'études, et j'ai dû voir des atrocités, qui faisaient rougir de colère contre le gouvernement turc tolérant et même facilitant de telles choses, depuis des femmes déjà âgées et quand même violées par une douzaine de brutes de mohadjirs et de soldats devenus sauvages, l'un après l'autre — incroyable, mais littéralement exact ! — jusqu'aux ruines incendiées de Phocée. Tout le monde s'attendait alors, à Smyrne au moins, avec certitude à ce qu'une nouvelle guerre gréco-turque éclatât immédiatement, et ce ne fut peut-être que la politique de temporisation adoptée par les deux adversaires, parce que chacun attendait ses dreadnoughts, qui la retarda, jusqu'à ce que l'effroyable tempête con-

centrée sur l'horizon européen chassât ce nuage plus petit. Ce ne furent que les événements dramatiques se déroulant ensuite avec une vitesse étourdissante, et ma mobilisation personnelle me défendant d'écrire quoi que ce soit de politique — et aussi le peu de disposition que je trouvais chez les journaux allemands pour insérer quelque chose de défavorable aux Jeunes-Turcs sur lesquels on comptait déjà évidemment — qui m'ont empêché de rendre publiques alors mes terribles impressions sur le chauvinisme turc et la bestialité des mohadjirs. J'ai eu personnellement l'occasion de constater ce manque de bonne volonté de la part de certaines feuilles qui préféraient plutôt, avec une partialité significative, ignorer tous les outrages et violations contre la Grèce. Mais je ne pus me rappeler que trop vivement ces scènes anciennes, lorsque je revins à Constantinople, et ainsi ce court séjour de quelques semaines dans l'ouest de l'Anatolie m'a servi aussi à apprendre la vérité sur les méthodes turques de « colonisation intérieure ».

Pourtant ces méthodes ne sont pas toutes purement brutales ; on s'applique plutôt — et c'est cela qui est particulièrement significatif de la mentalité de l'ère néo-turque la plus récente ! — à en chercher pour ainsi dire un fondement scientifique, pour pouvoir mettre ces mesures à exécution d'une façon d'autant plus systéma-

tique, en donnant à ces procédés un air de bienfaisantes réformes sociales. Ainsi les mouvements de pénétration turque et de « renouvellement » de l'Anatolie, signifiant d'un côté l'extirpation et l'expropriation des populations chrétiennes, se rapprochent de l'autre côté d'efforts qui peut-être un jour se prouveront d'une efficacité bienfaisante. Ils ont pour base commune le nationalisme. On a tout d'un coup « *découvert* » *l'Anatolie*. Enfin, éveillé intellectuellement et patriotiquement de la léthargie par la guerre mondiale, mis en garde par les terribles pertes de vies humaines, le gouvernement jeune-turc lui-même s'est rendu compte de l'immense importance nationale de cette Anatolie jusqu'alors délaissée et négligée, pays par excellence des « Osmanli ». Sous l'inspiration du poète Mehmed Emin, lui-même fils de cette terre anatolienne, dont les poèmes si sympathiques et distingués par une noble simplicité sont un chaleureux appel au patriotisme, on a commencé depuis 1916 à s'intéresser dans les milieux des hautains « stamboul effendi » au « kaba turk » (turc grossier), au paysan anatolien, avec ses misères, ses conditions de vie et sa civilisation antédiluviennes. Le vrai Turc pauvre et primitif de l'intérieur devint tout d'un coup le favori de tous. Toute une série très remarquable de conférences publiques tenues au « Turk Odjagui », sous l'inspiration

directe du « Comité », par des médecins, des hommes politiques, des sociologues et des économistes, dont les idées furent ensuite développées dans des séries d'articles de fond par tous les journaux turcs, prenaient tous comme sujet les conditions hygiéniques et sociales incroyables de l'Anatolie, ravagée par la syphilis, la malaria et les terribles maladies causées par la saleté répugnante, épuisée par la pauvreté, par le manque d'hommes enlevés par les éternelles convocations militaires pour tant de guerres, et demandaient des réformes sérieuses et urgentes. Je veux reconnaître avec la plus grande joie que ce réveil tardif de la conscience, ce premier pas vers la guérison, le symptôme le plus sympathique de tout ce que j'ai vu en Turquie, ouvre vraisemblablement la perspective d'une ère plus heureuse pour un pays en soi-même beau et susceptible de développement, mais cruellement négligé comme cette Anatolie. Car nous ne saurions maintenant plus douter de la volonté sincère de réformes d'un gouvernement qui a dû se rendre à l'évidence et reconnaître que la guérison et la convalescence de l'Anatolie, propre domaine de la race turque, est la condition primordiale pour le rôle dirigeant de celle-ci et pour la réalisation de toutes les aspirations nationales allant plus loin. En effet nous voyons qu'avec un esprit vraiment moderne, immédiatement après

la première conférence si énergique du docteur Béhaeddine Chakir Bey, plusieurs gouverneurs de provinces, et notamment le vali du vilayet de Kastamouni qui a une réputation mondiale par les ravages de la syphilis, ont commencé d'une façon jusqu'alors inouïe à combattre énergiquement l'affreux manque d'hygiène chez la population. Nous voulons sincèrement espérer que de tels efforts porteront leurs fruits. Mais d'après toute vraisemblance ce ne sera le cas dans une mesure notable que beaucoup plus tard, après la guerre, quand le Turc se verra en effet borné à ces provinces essentiellement turques, à l'Anatolie intérieure, et trouvera, dans une limitation bienfaisante, le temps et les forces pour un travail culturel positif. En attendant cela — je ne puis malheureusement pas me défendre de cette impression ! — toute cette « découverte » soudaine de l'Anatolie et cet empressement de faire de la politique sociale de race purement turque ne sont pas beaucoup plus, je le crains, qu'un motif habilement mis en scène par le gouvernement pour exécuter de plus amples mesures de nationalisation forcée, et les vraies intentions dans tout ce mouvement, d'apparence si humanitaire, inspiré par le « Comité », ne sont que trop faciles à deviner. Est-ce qu'on ne voit et n'apprend pas journellement quelles sont les méthodes qui sont, en pratique, parallèles à toute

cette insistance officielle sur la haute importance de l'élément purement turc en Anatolie : expulsions d'Arméniens, chicanes et expropriations de Grecs, abandon de florissants districts à des mohadjirs querelleurs ! Et tant que le gouvernement turc se croit vainqueur dans la guerre mondiale et court après une « plus grande Turquie », il ne pourra pas accomplir grand'chose en fait de réforme positive, malgré tout éveil de la conscience et toute bonne volonté, à cause du fou gaspillage de forces, conséquence de ces chimères.

Dans cette découverte de l'Anatolie, dans cette résolution de rompre avec toute négligence traditionelle, de reconnaître la haute importance du plus pauvre même et du plus primitif des paysans, végétant jusqu'ici dans sa misère dans l'intérieur du pays, pourvu qu'il soit de race turque ; dans cette revendication, à l'allure scientifique, des besoins et droits de ces humbles paysans turcs négligés, et dans la glorification de leur valeur ; dans cette demande urgente de réformes efficaces pour la convalescence économique et sociale de cet élément ; dans cette série de mesures qui, à cause de la mentalité chauvine qui domine le gouvernement actuel, ne sauront être appliquées pour la plus grande partie qu'au dépens de la population non-turque, nous voyons, en dernier lieu, la preuve évidente que le mouvement néo-

turc est un vrai *mouvement de race*, de « panturquisme » véritable à l'extérieur comme à l'intérieur, et n'a que très peu de relation avec la question des religions, avec l'Islam. L'idée de l'Islam, ou au moins celle du panislamisme, a plutôt fait complètement banqueroute. Nous l'allons maintenant démontrer.

VIII.

Religion et race. — La politique islamite d'Abd-ul-Hamid et celle des Jeunes-Turcs. — Touranisme et panislamisme comme principes politiques. — Touranisme et Quadruple Alliance. — Avidité et folie de race. — Traditions religieuses et réformes modernes. La réforme judiciaire. — Un Cheikh-ul-Islam moderne. — Réforme et nationalisation. Patriarcats grec et arménien.

On pense en général, à tort, dans les milieux moins informés de l'Europe, que les Jeunes-Turcs d'aujourd'hui, ceux qui ont la direction spirituelle et politique de la Turquie dans la guerre mondiale, sont de vrais Musulmans zélés, même fanatiques ; et des observateurs superficiels sont souvent inclinés à réduire à des racines panislamites les symptômes si antipathiques de la vie politique et les éruptions de chauvinisme jeune-turc ; surtout depuis que la Turquie a solennellement proclamé la « Guerre Sainte ». Mais cette façon de voir ne tient pas à un examen plus approfondi. Rien que le caractère déjà faussé du « Djihad », mis en scène contre une partie seulement des « infidèles », tandis que l'on permettait à l'autre partie de s'emparer de plus en plus du commandement en Turquie, est la meilleure

preuve que cette opinion n'est pas fondée. En vérité, le régime politique actuel signifie justement *l'abandon complet de l'idée panislamite qui fut remplacée par l'idée de race purement panturquiste.* Abd-ul-Hamid, le sultan détrôné, sur le compte duquel on dit tant de mauvaises choses, mais qui surpasse de loin tous les Jeunes-Turcs en intelligence pratique et en finesse d'homme d'Etat, n'aurait jamais commis cette faute irréparable, qui aura pour conséquence sûre la ruine de l'Empire, de se jeter dans la lutte aux côtés de l'Allemagne. Il fut le dernier souverain de Turquie qui ait su faire du panislamisme un instrument utile à son pouvoir. Les Enver et Talaat et hommes d'Etat de ce genre, les chauvins de l'« Ittihad » (Comité), comme de vrais parvenus sans instruction politique et historique, mais avec d'autant plus de doctrine révolutionnaire et de fanatisme aveuglant, comme des aventuriers arrivés au succès, étaient beaucoup trop bornés pour saisir l'importance capitale politique du panislamisme. Naturellement eux aussi, une fois l'idée du Djihad conçue, ont tâché d'exploiter le panislamisme, eu égard à son but théorique ; en pratique ils ont permis que, loin d'étendre son influence aux vastes territoires arabes jusqu'au Soudan et aux Indes, la Turquie périsse par leur mégalomanie panturquiste et leur fanatisme de race. Abd-ul-

Hamid, par sa diplomatie intelligente, avait toujours su s'assurer, sinon les sympathies sincères, au moins le loyalisme formel et la solidarité ottomane de l'élément arabe ; il fut aussi le promoteur du chemin de fer du Hedjaz, cette voie ferrée méridionale éminemment politique qui devait faciliter le pèlerinage aux lieux sacrés du culte musulman et souder plus étroitement les territoires arabes aux turcs, et toutes les révoltes occasionnelles dans les provinces lointaines de son empire n'ont pas empêché qu'il maintînt son état de possession intégrale avec relativement peu de troupes. Aujourd'hui, le gouvernement turc, s'il disposait encore des troupes nécessaires, pourrait bien envoyer au Hedjaz toute une grande armée, elle serait, en face du mouvement arabe, comme un îlot de sable dans la mer agitée et forcément corrodée, car les peuples arabes, mentalement bien supérieurs aux Turcs, se soulèvent définitivement contre leur oppresseur, et tous les territoires de langue arabe devront dès aujourd'hui être considérés comme perdus, quelle que soit l'issue de la guerre générale. Les Jeunes-Turcs étaient à peine arrivés au pouvoir, qu'ils offensaient déjà les Arabes avec un tel manque incroyable de tact, avec une hauteur si outrageante — malgré que l'Arabe leur fût infiniment supérieur par la finesse de sa civilisation —, par une bu-

reaucratie pas plus moderne dans sa rapacité que n'avait été celle de l'ancien régime, par de si nombreuses tentatives de les frustrer de leurs droits politiques solennellement promis, par un traitement général si incapable, qu'ils s'aliénèrent pour toujours l'élément arabe, comme l'arménien, comme l'albanais, comme le grec. Les révoltes chroniques au Yémen, domptées à la fin très superficiellement seulement par Izzet Pacha, sont encore dans la mémoire de tous. Et une seule fois encore, immédiatement après la reprise d'Andrinople, lors de la seconde guerre balkanique, un moment psychologique se présenta, à cette heure d'une certaine renaissance nationale, où la réconciliation aurait pu réussir. La présence dans les murs de la capitale d'une grande délégation syrienne et arabe, venue pour présenter au sultan ses félicitations à propos de cet heureux événement, en aurait fourni une excellente occasion. Je séjournais alors quelques mois à Constantinople, en rentrant de l'Afrique, et j'ai vu qu'il n'était pas encore trop tard pour renouer des liens presque déjà rompus, si seulement les Jeunes-Turcs avaient été sincères vis-à-vis des Arabes. Et même la grande attaque anglo-française contre Stamboul aurait encore pu éveiller le sentiment de solidarité de tous les peuples musulmans vivant sous le drapeau ottoman;

des troupes purement arabes n'ont-elles donc pas, en effet, fidèlement et avec un grand héroïsme défendu, en automne et en hiver 1915—16, les portes des Dardanelles? Mais contre le délire vraiment maladif d'égoïsme de race qui avait saisi les Jeunes-Turcs dès leur entrée dans la guerre mondiale, la loyauté arabe ne pouvait pas tenir à la longue. Avec trop d'effronterie les maximes panturquistes furent proclamées même vis-à-vis des propres sujets, une ère d'animosité systématique fut inaugurée contre les éléments non-turcs de la population, et le poing du gouvernement central du Comité pesait trop lourdement sur les territoires méridionaux, pour ne pas faire vite disparaître ce dernier enthousiasme des Arabes. Avec le *principe ethnique du* « *touranisme* » on voulait faire de la politique appliquée, et elle dégénérait complètement en partialité de race et n'était point capable de cultiver en même temps l'idée du panislamisme et du rapprochement turco-arabe, si important justement dans cette guerre.

C'est cette idée du touranisme qui sert de fondement aux aspirations d'une Turquie purement turque, et c'est dire déjà qu'elle doit être en conflit avec le panislamisme sous maints rapports. Certes, les deux principes peuvent être exploités ensemble comme source de propagande pour une politique expansive, la poli-

tique de « la plus grande Turquie »; les touranistes ont le regard fixé au delà des cimes du Caucase, jusque dans les steppes du Volga, où habitent les Tartares russes, et aux confins de la Sibérie occidentale et de la Chine intérieure, où habite au Turkestan russe une population de race parente et où se trouve probablement aussi le berceau des Ottomans; les panislamites aspirent également, en partant d'autres points de vue, à l'annexion de ces territoires russes, mais surtout à l'extension de la domination ottomane jusqu'en pleine Afrique et Asie sud-occidentale, aux confins des territoires nègres et aux pieds de l'Himalaya, en englobant la Perse, l'Afghanistan et le Beloudjistan, et en s'efforçant d'effacer, pour des raisons de politique pratique, l'antagonisme enraciné intra-islamite entre « Sounnites » et « Chiites » jugé jusqu'alors insurmontable. Le programme du « Djihad » va encore plus loin ; il songe, non seulement à soutenir l'insurrection des anciennes provinces de l'Egypte et du Tripoli et des pays de l'Atlas, au moins spirituellement tributaires du khalife à Stamboul, mais à créer aussi d'une façon générale, par la révolte des Musulmans contre leurs maîtres actuels, un mouvement d'indépendance dans toutes les colonies anglaises, françaises, italiennes et russes, pour nuire aux ennemis de la Turquie. Donc il faut toujours distinguer entre cette politique géné-

rale de révolte des djihadistes, du Sénégal au Turkestan et aux Indes, d'un côté, et le panislamisme plutôt territorial de la guerre mondiale, marchant d'accord avec les aspirations d'une « plus grande Turquie ».

Au lieu de réunir prudemment tous ces principes pour le grand but de s'assurer, en modérant sagement les instincts de chauvinisme, d'avidité et de despotisme, les sympathies de l'élément arabe et de donner de cette façon au programme d'expansion une certaine chance de réussite vers le sud aussi, *le fanatisme de race brutal et étroit de vues et la cupidité de s'enrichir aux dépens des autres sujets de l'empire* l'ont emporté chez les Jeunes-Turcs, dès le commencement de la guerre, d'une façon telle, que personne ne doit être étonné de voir le piteux échec des efforts vers une « plus grande Turquie ». A quel point une haine fanatique contre les non-Turcs dans cet empire de races tellement hétérogènes, comment une avidité éhontée s'exprime souvent par la bouche de hauts fonctionnaires du gouvernement pourtant instruits et de bonne éducation, je n'en citerai comme seul exemple qu'une petite anecdote; elle démontre fortement la mentalité qui domine. Je fus une fois longtemps à la recherche d'un appartement à Péra et ne pouvais rien trouver de convenable. « Mais attendez donc seulement quelques semaines », me dit alors tout à fait

sérieusement un des messieurs du « Comité », « nous tous espérons bientôt que la Grèce aussi marchera contre nous. Alors on fera avec *tous* les Grecs comme avec les Arméniens. Je pourrai alors mettre à votre disposition la plus jolie villa du Bosphore. Mais alors », continua-t-il avec une étrange lueur aux yeux, « nous ne serons plus si naïfs d'expulser ces gens; alors ces chiens de Grecs (« keupek roum ») pourront voir que nous leur prendrons tout et que nous saurons les forcer même à nous céder formellement leurs propriétés par des contrats! » Je me porte garant de l'authenticité et de l'exactitude presque textuelle de cette explosion de fanatisme et d'avidité, de la bouche d'un homme pourtant d'apparence si inoffensif et de manières si aimables. J'ai alors éprouvé une vraie horreur de voir une telle mentalité, à laquelle il ne suffit pas d'être déjà en guerre avec trois grandes puissances, mais qui languit pour ainsi dire après le conflit armé avec la Grèce, rien que dans l'intention effrontément avouée mille fois par des personnages officiels de procéder contre les quatre millions et demi de Grecs, propres sujets ottomans, de la même façon que contre les Arméniens. Et si, après cela, on pense que par son entrée dans la guerre mondiale, l'existence même de l'Etat jeune-turc est devenue bien chancelante, on ne peut pas faire autrement que de croire à *une folie de*

race qui doit conduire au suicide politique et culturel. Une Turquie purement turque alors, si la plus grande Turquie reste irréalisable! Des pessimistes ont souvent pensé que les Turcs, en poursuivant avec tous les moyens, même avec les plus brutaux, la « turquisation » complète de l'Anatolie, agissaient surtout dans le but de pouvoir au moins dire, avec un apparent droit, lors de la conclusion de la paix, que l'Anatolie est un pays purement turc et doit rester pour cela aux Turcs! Avec cela, une Arménie sans Arméniens serait bien allée, car les Turcs devaient la laisser aux Russes victorieux!

L'idée du « touranisme » est assez intéressante, et comme expression amplifiée du principe nationaliste, elle a même donné déjà à réfléchir à l'Allemagne alliée. Le touranisme est la notion, réveillée avec les aspirations d'expansion politique et territoriale néo-turques, de la parenté originale de race avec les multiples peuples habitant au nord du Caucase, entre le Volga et la frontière intérieure de la Chine, et surtout l'Asie centrale russe. Du point de vue ethnographique, le courant touraniste ne manquait pas de fondement; appliqué à la politique, il signifiait un énorme gaspillage de forces et devait par cela amener de graves déceptions. Toutes les machinations turques en Caucasie n'ont point trouvé un terrain fertile ou devaient

en tout cas échouer contre la forte autorité russe ; l'offensive mégalomane d'Enver Pacha qui se proposait de porter l'attaque en pleine Caucasie russe a conduit à de sanglants échecs tout au commencement de la guerre turque. L'Europe neutre aussi a pu se former entre temps son opinion sur la valeur ou la non-valeur des arguments en faveur d'une délivrance grand'turque des peuples russo-tartares et turkestaniens, proférés par des professeurs et journalistes tartares sujets russes, ces fantaisistes venus du Caucase et payés par le Comité de Stamboul, ayant fait une tournée de propagande à travers la moitié de l'Europe. L'idée du touranisme a ensuite été développée, comme moyen de propagande et comme fondement scientifique des aspirations néo-turques, par les hommes du Comité qui la chérissent par-dessus tout, avec une conséquence logique allant si loin qu'il en résulta même, au sein de la quadruple Alliance, une prédilection turque pour les Magyars en défaveur des autres Alliés. Cela n'a pas manqué de porter encore du préjudice aux sympathies déjà si refroidies pour l'Allemagne, et ne s'est pas borné au domaine purement spirituel et culturel de réminiscences communes de race, mais a trouvé parfois son expression très pratique ; les Turcs se sont dit — et assez souvent leurs journaux l'ont franchement prononcé, dans des articles de fond sur le toura-

nisme très mal vus du côté allemand — : ce dont nous ne pouvons vraiment pas nous passer en technique, en inspirations européennes, cherchons-le donc chez les Hongrois qui sont un peu nos parents de race plutôt que chez les Allemands! Dans mainte branche de la vie économique, même commerciale proprement dite, les conséquences pratiques d'une telle conception se sont déjà manifestées, au grand chagrin de l'Allemagne qui pense mettre sa lourde main économique sur la Turquie, étant son alliée privilégiée, dirigeante et payante. Et, vu le caractère magyar si étroitement semblable au caractère turc, en opposition avec la mentalité allemande de pénétration, si froidement méthodique, il sera facile à l'influence hongroise après la guerre, quand la Turquie aura besoin d'impulsions, de profiter de cet état d'esprit aux dépens de l'Allemagne. On a même invoqué des théories touranistes pour donner des bases morales plus solides à l'alliance politique avec les Bulgares, les considérant, à juste titre, plutôt comme des Fino-Tartares slavisés que comme de vrais Slaves.

Autant que les Jeunes-Turcs ont poussé à outrance la politique de race, autant ils ont fait défaut de l'autre côté, dans le domaine de la religion. On a toujours plus sacrifié l'Islam comme appui intérieur de l'empire. Qui prend aujourd'hui Enver et Talaat et consorts pour

des opportunistes influencés par la Franc-Maçonnerie, plutôt que pour des croyants mahométans, se rapproche bien plus de la vérité que celui qui voit en tout Turc un confesseur zélé de l'Islam, d'après l'opinion courante. Il est peut-être significatif que ce fut justement Enver Pacha, révolutionnaire et aventurier, qui est allé si loin même dans les marques extérieures, qu'il a provoqué la désapprobation de beaucoup de milieux de la population. Avec une facilité d'adaption au progrès moderne purement opportuniste — nous sommes loin de lui en faire un reproche ! — il a, à la fin, sacrifié même la coiffure turque consacrée par la tradition, le fez, chez les soldats; tandis que le « kalpak », même si garni de tresses, peut à la rigueur toujours passer comme une édition grise de campagne ou colorée, en partie en fourrure, de l'ancien fez, le « kabalak » en chiffons, surnommé aussi, ce qui est significatif, « enveriak », se trouve décidément en voie d'être transformé en vrai casque tropical, et tout récemment (en été 1916) on a introduit dans la marine ottomane une casquette blanche et noire déjà tout à fait européenne. Le simple peuple musulman toujours croyant n'acceptait que très difficilement de telles innovations contraires à toute tradition. Ce n'étaient que des choses extérieures et inoffensives, certes, mais elles en disent long, malgré leur insignifiance apparente, sur

l'esprit qui règne dans les sphères dominantes jeunes-turques. C'est la même mentalité qui a déterminé, depuis 1916, le gouvernement turc à des innovations bien plus tranchantes dans le domaine autrement important du droit privé et public. On a confié l'œuvre de cette *réforme de la jurisprudence ottomane* à toute une série de commissions se composant des sommités juridiques du pays, et elles y travaillent activement. Ce qui est significatif dans cette réforme et lui donne le caractère moderne, c'est justement que le droit jusqu'alors dominant qu'exerçait la « Chéria », droit au moins semi-religieux et se basant directement sur le Koran, se trouve maintenant réduit de la façon la plus énergique en faveur d'un droit purement civil, se composant des conceptions juridiques les plus diverses, et en partie européennes, inspirées du code Napoléon qui ne trouvait jusqu'alors des applications que dans le droit commercial. Une telle modification entraîne tout naturellement une forte diminution de l'activité et de l'influence des kadis et muftis, tous les deux juges semi-religieux, en faveur des autorités judiciaires purement laïques. Avec une conséquence logique impitoyable le Cheikh-ul-Islam même, l'organe gouvernemental suprême de l'Islam dans tout l'empire, a dû consentir à perdre une bonne partie de ses attributions et privilèges, par-

fois de valeur bien palpable. Les innovations allaient si loin et l'esprit de la réforme était si moderne, que malgré la très forte position du cabinet de Talaat, jouissant d'une autorité vraiment dictatoriale, et qui se chargeait de son exécution, on a dû faire une concession à l'opinion publique fortement inquiétée. Pour sauver les apparences, le Cheikh-ul-Islam, Haïri Effendi, refusa de signer le décret de la réforme et donna sa démission. Mais on lui trouva vite un successeur (Moussa Kiazim Effendi) qui ne fit point de difficultés, et commença lui-même à contribuer activement à l'exécution de la réforme. Quant à Haïri Effendi — et c'est cela qui est très significatif de la relation des Jeunes-Turcs officiels avec la religion ! — ce même Cheikh-ul-Islam qui avait signé la « Fetva » de la Guerre Sainte, dorénavant démissionnaire, il prit congé de son poste en parfait accord et dans les termes les plus harmonieux avec les dirigeants et il continua à rester un des principaux piliers du « Comité Union et Progrès ». Sa démission ne fut qu'une pure farce, pour jeter de la poudre aux yeux à la population trop croyante des basses classes. Et après avoir rendu, par cette manœuvre, la réforme judiciaire acceptable à la rigueur par la population par trop dévouée à l'Islam, il continuait de jouer son rôle dans le programme du chauvinisme, pas du tout mécontent, parce

qu'il tenait à la réforme, comme *mesure très importante de nationalisation*, bien plus qu'à ses fonctions, dorénavant un peu entamées, de chef de la jurisprudence religieuse. Nous disons « mesures de nationalisation » ; c'est en effet, comme dans tout ce que font les hommes de « l'Ittihad », le résultat pratique de la réforme. J'ai déjà insisté sur cela, dans une série d'articles sur la réforme judiciaire publiés dans la « Gazette de Cologne » en été 1916, au moins tant que mes allusions ont été autorisées par la censure. Ici je me bornerai, pour la caractériser dans son importance politique, à en examiner à titre d'exemple un seul point. Naturellement, la réforme s'efforce d'une façon générale de remplacer les conceptions juridiques arabes dont on disposait presque exclusivement jusqu'alors, par des conceptions purement turques qui venaient à peine de trouver leur formule. Car, tous les éléments de civilisation, absorbés par la Turquie, étaient de provenance ou arabe, ou perse, ou bien européenne. Mais elle entrait par exemple jusque dans le domaine du droit de famille — jusqu'alors domaine absolument sacro-saint de la « Chéria », où la tradition était toute-puissante, et qui contrastait en cela surtout avec le code de commerce et de droit maritime, de conceptions plutôt européennes — et elle allait si loin dans ce domaine qu'elle a voulu même intro-

duire une institution aussi moderne que le mariage civil, tandis que jusqu'à maintenant tous les mariages, divorces et actes d'héritage se faisaient exclusivement devant l'autorité religieuse. Je me hâte d'ajouter que cette réforme tellement moderne ne songe nullement à donner à la femme des droits élargis. Peut-être que rien que ce fait peut déjà suffire à indiquer qu'elle est d'intentions plutôt politiques que sociales. Mais qu'est-ce qui pouvait déterminer le gouvernement turc à vouloir introduire, en flagrant contraste avec toute la tradition, quelque chose de si inouï que le mariage civil ? C'était son intention d'étendre la main en même temps, d'une façon définitive, sur les mariages, affaires d'héritage etc., des sujets ottomans non-turcs, qui relevaient jusqu'alors d'organisations ethniquement indépendantes et privilégiées, les patriarcats chrétiens. En modernisant de la sorte le droit de famille, on parvenait à nier l'apparence formelle même du droit à l'existence de ces institutions puissantes et pourvues d'une autonomie politique intérieure allant assez loin. Avec le patriarcat arménien, il est vrai, on n'a même pas jugé nécessaire de se faire tant de peine. On dissolvait tout simplement le patriarcat de Constantinople. En brisant tous les liens qui l'attachaient au siège central de tous les patriarcats arméniens à Edjmiazine

en Arménie russe, et en mettant sous un sévère contrôle spécial de l'Etat le peu de cette institution qu'on autorisait encore à survivre pour la forme à Jérusalem, on porta, en été 1916, le coup de grâce à cette institution séculaire de grande valeur culturelle. Ce ne fut que la conséquence trop logique des persécutions contre la race arménienne. L'organisation grecque, par contre, soutenue par une population de beaucoup plus nombreuse et point si dépourvue de protection de l'extérieur, était bien plus résistante et ne pouvait pas être supprimée par un trait de plume ; une tentative directe s'était déjà brisée en 1915 contre l'attitude de ferme stoïcisme du Patriarche de Constantinople, mais maintenant on semblait être arrivé à cette opinion qu'une attaque plus lente et plutôt indirecte, partant de base juridique, aboutirait mieux. Nous avons pu caractériser par ce seul exemple toute la méthode néo-turque, qui consiste à se rapprocher avec un raffinement beaucoup plus grand que par le passé, et s'il le faut même par le détour de vraies réformes modernes, du but toujours unique : la turquisation complète. La réforme judiciaire, dont nous nous sommes occupés un peu davantage, comme exemple de première importance, est typique des tendances jeunes-turques de nationalisation. Elle a, bien entendu, son but de politique extérieure aussi, but d'é-

mancipation : l'Europe doit voir par la modernisation de toute la jurisprudence et des procédés judiciaires ottomans, qu'elle peut bien renoncer aux Capitulations ! La réforme jette une singulière lumière sur la relation intérieure des dirigeants actuels de la Turquie, de mentalité chauvine et panturquiste, avec la religion. Et il n'est peut-être pas partout connu que dans toutes les séances importantes du « Comité », où la voix de Talaat, le souverain non couronné de l'Empire ottoman, joue le rôle décisif, les conseils du Grand Maître des francs-maçons turcs sont toujours également écoutés. Il est en même temps, en qualité de député, un des instruments les plus dociles de « l'Ittihad ».

Non, les hommes du Comité Union et Progrès se moquent depuis longtemps de l'Islam, en tant qu'il empêche leur oppression chauvine et l'exploitation de leurs propres sujets ; ils savent bien sauver habilement les apparences, tant que l'Islam et le Panturquisme ne se heurtent pas ; mais les persécutions des Arméniens, dont Talaat est l'auteur responsable, n'ont que très peu à faire avec la religion, elles sont nées du pure fanatisme de race, de la jalousie économique et de l'avidité rapace, tout comme l'attitude tellement frivole et imprudente vis-à-vis de la Grèce en vue de l'expropriation des millions de Grecs sujets ottomans,

dont le tour, comme objet d'enrichissement et comme concurrents détestés, devait venir après les Arméniens à la première occasion ; tout comme enfin ces atroces persécutions contre l'élite des Syriens et Arabes qui forment la feuille de gloire de Djemal Pacha. Ce sont des Turcs, de purs Turcs avec l'extrême étroitesse de leur mentalité de race, et non des Mahométans aux vastes vues, qui siègent là au Comité de « Nour-el-Osmanié » à Stamboul et qui ont conçu tous ces projets de grande envergure de politique intérieure, depuis les réformes internes et mesures d'administration s'adaptant à la technique européenne, et sacrifiant toutes les traditions, jusqu'à la politique de bourreau envers les propres sujets !

Et en ce qui concerne les Syriens et Arabes, il n'était que trop naturel que cette clique de l'Ittihad, dans sa folie mégalomane d'idées panturquistes, dans sa crainte de la haute supériorité intellectuelle et culturelle et de la finesse politique de ces populations comparées avec les Turcs, dans sa brutalité d'instincts d'oppression et de suppression de toutes races non-turques, dans le manque de sens de responsabilité et le faux sentiment de liberté des parvenus, dans son impression d'émancipation soudaine de tout contrôle des grandes puissances civilisées et peut-être aussi dans l'avidité hâtive de celui qui se voit déjà aux abords du

précipice et veut vite encore profiter le plus possible de la situation, — il était naturel, dis-je, que cette clique ne jugeât plus nécessaire de s'imposer des ménagements vis-à-vis de ces Arabes dès le moment où il devint évident que chez ce peuple rempli d'une juste haine par son oppression séculaire, la propagande pour la Guerre Sainte du pseudo-khalife touranien ne pourrait point compter sur un succès. Les dernières traditions d'estime panislamiste de l'amitié arabe déjà si fortement chancelante par tous ces manques d'égards jeunes-turcs, depuis 1909, furent sacrifiées à la légère par un gouvernement, qui — sentant déjà lui-même sa banqueroute morale et politique vis-à-vis des Arabes, par sa propre faute — semblait avoir trouvé, en des chimères touraniennes d'expansions et en de dures mesures de turquisation, une conception mieux appropriée à sa mentalité de central-asiatique. Pendant qu'à la périphérie du vaste empire turc, vers les frontières de la zone occupée par l'Angleterre, des aventuriers fanatiques et des émissaires s'enrichissant avec l'argent de l'ambassade d'Allemagne éternellement dupe, prêchaient la Guerre Sainte devenue chimérique, Enver Pacha, assez froidement reçu par la population, jetait par des communiqués faux et dithyrambiques de la poudre aux yeux du monde, mais dans toute la Syrie, terre d'une ancienne

haute civilisation, la *politique de bourreau de Djemal Pacha*, commandant de la quatrième armée ottomane et ministre de la Marine, faisait déjà ses orgies contre l'élite de l'intelligence et les familles les plus notables de ces populations chrétiennes et même musulmanes.

Sur ces atrocités aussi, le monde civilisé possède déjà un dossier, un acte d'accusation, qui sera lu un jour sans pitié aux criminels de l'Ittihad dans le grand tribunal européo-américain qui fera la paix mondiale. Ici aussi, le gouvernement turc prétextait l'existence d'un vaste complot, d'un *mouvement panarabique et syrien séparatiste et autonome*, qui devait arracher ces provinces à la domination ottomane et les mettre sous la protection anglo-française. De même que le Comité, avec une habile interprétation faussée et tendancieuse des faits, en distribuant par milliers d'exemplaires une publication officielle, où figuraient de nombreuses photographies de « bandes de révolutionnaires arméniens » (dont on n'arrivera jamais à prouver l'authenticité et dont on doit se demander avec étonnement où le gouvernement a pu les puiser !) avait fait son possible pour tourner en sa faveur toute la question arménienne, de même cette fois-ci on n'oublia pas le Livre-blanc officiel qui devait commenter la cruelle liste de pendaisons de Djemal Pacha. Le lecteur du « Journal de Beyrouth » en temps

de guerre avait déjà pu les collectionner. Je ne pense pas même vouloir nier l'existence d'un prétendu mouvement séparatiste pour l'autonomie de la Syrie, mais ce n'étaient que des germes d'organisations tout à fait isolés qui n'ont jamais pu fournir une raison plausible aux exécutions en masse de tant de notables qui n'avaient absolument rien à faire avec cette cause. Et ce sont justement les passages et phrases dans l'aide-mémoire jeune-turc sur l'œuvre d'espionnage et de despotisme sanguinaire de Djemal Pacha que le gouvernement a jugé utile de souligner ou d'imprimer en caractères gras, pour justifier ces représailles effroyables, qui forment l'accusation la plus formidable contre le régime despotique turc, et la preuve de la vérité la plus écrasante et inouïe de tout ce que les Syriens et Arabes maltraités et opprimés ont à reprocher à ce même gouvernement. Pour celui qui ne la lit pas avec les yeux du « Comité », la publication jeune-turque fait une impression qui est juste le contraire de celle qu'on pensait faire. Et même si le prétendu mouvement séparatiste avait existé dans une plus grande mesure — ce qui n'était point possible, vu le manque d'armes, les antagonismes d'intérêts et d'opinions chez une population tellement mixte de musulmans, chrétiens et sectes, et vu l'impossibilité d'une organisation efficace sous le contrôle méfiant des

autorités turques ! — il n'aurait été que trop mérité et justifié à se produire par les mille brutalités du régime turc, ancien comme nouveau, envers les Arabes de civilisation si fine et les Syriens économiquement si actifs et imprégnés d'idées européennes. Mais qui a une seule fois vu comment le Comité de Stamboul a exploité certains incidents à la frontière du Caucase, pour exterminer tout un peuple, avec femmes et enfants, même dans le centre et l'ouest de l'Anatolie et dans la capitale, ne peut plus douter le moins du monde d'après quelle méthode Djemal Pacha, ce vrai bourreau des Syriens et Arabes, a dû travailler, comment il a dû honteusement exagérer et fausser les faits, pour trouver assez de cas pour lui permettre, pendant une année et demie, d'assister, le cigare à la bouche — comme il s'est vanté lui-même — à la pendaison ou à la fusillade de la fleur de la jeunesse, de l'élite de la société et de tant de vénérables vieillards, chefs des plus nobles familles.

C'est ici le moment d'esquisser un portrait de cet homme, qui d'après l'opinion même de beaucoup de Turcs sera appelé encore à jouer un grand rôle dans la politique de la Turquie, et d'en finir une fois pour toutes avec une légende qui fait apparaître encore ce Djemal, aux yeux de l'Europe civilisée, sous des couleurs un peu différentes de celles de ses

collègues du Comité. Le ministre de la Marine Djemal Pacha passe toujours pour avoir des penchants francophiles, lui, qui comme « vice-roi d'Egypte » est parti pour son aventure contre le canal de Suez et, après s'être vu infliger là-bas une raclée sanglante, s'est établi ensuite en Syrie avec des pouvoirs de dictateur — en affrontant même le gouvernement central si cela lui plaisait — pour maintenir, en sa qualité de commandant de la quatrième armée, le bluff contre l'Egypte, mais surtout pour assouvir ses instincts de sanguinaire despotisme. Quiconque a eu l'occasion de voir de très près cet homme, qu'un journaliste allemand — du « Berliner Tageblatt » — parti pour le front du Suez dans l'esprit du « Gott strafe England ! » et plein de rose optimisme, a appelé, avec une singulière exaltation, un des plus beaux hommes de la Turquie, en sait déjà assez. Petit de taille, trapu, barbu avec une paire d'yeux orgueilleux, faux et cruels qui dominent toute cette figure dont on détournera les yeux avec dégoût si l'on sait quel rôle de bourreau l'homme a joué là bas, il n'inspire certainement pas, par son extérieur, la moindre sympathie. Il est étrange que Djemal ait la réputation d'être francophile, et que cette réputation persiste chez quelques-uns même aujourd'hui. Peut-être, par calcul rusé, il lui importe de la maintenir. Djemal n'est pas

francophile, seulement il est le plus rusé de tous les dirigeants en Turquie. Il a eu des penchants francophiles, avant la guerre, dans le sens courant du mot, cela veut dire qu'il voyait dans le rapprochement avec la France et son amitié séculaire la meilleure sauvegarde de son pays contre les machinations faites par les Allemands pour gagner les Jeunes-Turcs. Il fut aussi contre l'intervention de la Turquie aux côtés des Puissances centrales, et il a enragé, quand il apprit que la flotte qui était sous son commandement avait servi d'instrument aux plans indisciplinés de l'amiral allemand du « Gœben » et du « Breslau » et s'était conduite d'une façon provocante dans la mer Noire. Mais quand la guerre fut un fait accompli, il se fit vite à son nouveau rôle. Loin de donner sa démission, il assuma plutôt encore un des plus hauts commandements militaires, celui de toute l'armée opérant contre l'Egypte, en gardant son titre de ministre de la Marine. Car un opportunisme sans scrupules et une ambition sans bornes sont les qualités qui caractérisent surtout cet homme. Ensuite il trouva bon d'afficher de nouveau des sentiments francophiles, pour gagner les sympathies de la population syrienne. Cela ne l'a pourtant pas empêché de devenir plus tard le bourreau de ces Syriens, attachés justement et par tant de liens culturels à la

France ! On pourra donc juger de sa « francophilie » ! En fait la seule chose que l'on puisse interpréter dans ce sens, c'est sa profonde antipathie avouée contre l'Allemagne et son inimitié mortelle, habilement cachée toutefois pour sauver les dehors, contre Enver Pacha qui est à la remorque de cette puissance. Sans se gêner, Djemal a, pendant la guerre, maintes fois exprimé cette haine contre l'Allemagne, et certainement il serait d'un mauvais augure pour la politique allemande en Turquie, si Djemal parvenait à jouer un rôle plus actif dans la politique centrale du gouvernement jeune-turc. Jusqu'à maintenant, le ministre de la Guerre a su l'écarter de Constantinople, et probablement Djemal pour sa part trouvait plus avantageux de se contenter provisoirement de son poste très agréable et important qui lui donnait une puissance extraordinaire, en attendaut le moment à venir. Mais il n'a jamais manqué, dans toutes ses paroles germanophobes, de montrer clairement qu'ils les avait senties et prononcées non comme francophile, mais comme Turc exclusif et chauvin. Peut-être qu'il trouvera encore l'occasion de simuler des sentiments pour la France, et de les mettre en jeu comme atouts dans la lutte à venir contre Enver Pacha, quand le système de celui-ci aura fait définitivement faillite. Alors Djemal va dire qu'il avait tout prévu et qu'il était toujours pour la France

et pour l'Entente. Ceux qui connaissent son caractère sont d'accord qu'il sera capable de tout, même de se soulever contre le gouvernement central, si son opportunisme ambitieux lui dicte une telle attitude comme avantageuse. Il est cependant à espérer que l'opinion publique dans les pays de l'Entente ne sera pas dupe et comprendra plutôt son vrai caractère, voyant qu'il n'est lui aussi qu'un Jeune-Turc rapace, chauvin et fanatique, et parmi les pires. La légende de la francophilie de Djemal doit enfin disparaître. Non, ce serait rendre trop d'honneur à un homme d'une telle physionomie d'assassin, avec de tels instincts d'assassin, de penser qu'il soit capable de sentir des sympathies sincères pour un pays comme la France!

En attendant, l'œuvre de Djemal aussi est en train de mûrir. Ses cruelles exécutions, ses cyniques manques de parole, commis en Syrie, ont également contribué, avec les courants naturellement plus importants et habilement exploités par l'Angleterre à créer un khalifat purement arabe, à déterminer l'attitude actuelle de l'émir de la Mecque. On a la preuve que ce que le fils de l'émir, qui a longtemps séjourné chez Djemal avec sa grande suite, a vu en cruelles pendaisons de notables arabes, a directement contribué à pousser son père au soulèvement. Et maintenant le mouvement, qui

ne peut point finir autrement que par la perte totale et définitive de tous les territoires de langue arabe, jusqu'à la Syrie septentrionale et aux confins des pays kurdes, se propagera, lentement, il est vrai, mais fatalement. Le mouvement séparatiste mis en avant comme prétexte, et que Djemal a voulu étouffer dans une mer de sang avant même qu'il existât dans une mesure notable, devient maintenant une réalité. En Egypte, l'Angleterre voit déjà depuis longtemps les bienfaisantes conséquences pratiques du grand fait historique qu'elle a accompli en créant enfin le khalifat arabe ; ces conséquences se manifestent par une sûreté presque absolue pour sa domination du pays du Nil, et lui permettent de disposer déjà de troupes et d'artillerie du front de Suez en faveur d'autres fronts. Les garnisons turques dans le Hedjaz et Yémen tentent leurs dernières luttes, et bientôt Médine tombera. Et Djemal Pacha lui-même, qui voit son armée affaiblie par des envois de troupes en Europe, n'a même pas pu se tenir dans la presqu'île de Sinaï. Le rêve allemand d'une offensive contre l'Egypte est fini depuis bien longtemps ; et maintenant, la dernière apparence même d'un bluff germano-turc contre le canal a cessé, et les troupes britanniques ont porté leurs opérations dans le sud de la Palestine. Et au moment où j'écris ces pages, la nouvelle arrive de l'autre côté de

la Mésopotamie également arabe, de la prise de Kut-el-Amara par les troupes anglaises. Bagdad, menacée aussi par l'avance russe en Perse, sera bientôt perdu par les Turcs; car déjà il semble que la déroute de l'armée turque de l'Irak est définitive. Je veux m'abstenir de faire des prophéties et de prévoir quelles seront les conséquences morales et politiques de la chute inévitable de Bagdad, Médine et Jérusalem pour la domination turque : peut-être, probablement même le manque d'un autre choix, l'impossibilité d'un retour et le poing de fer de l'allié allemand qui a complètement pénétré militairement la Turquie, amoindriront l'effet immédiat d'une telle série de catastrophes. Mais les cœurs arabes et syriens qui battent aujourd'hui pour la liberté et l'autonomie sous la protection anglo-française, s'enflammeront d'un enthousiasme plus grand que jamais, et dans la capitale turque même la grande masse de la population verra alors clairement que la puissance ottomane est en déclin et que l'heure viendra bientôt où tout sera perdu. Entre temps, Djemal Pacha est occupé en Syrie à s'approprier pour lui et sa clique les riches biens des notables qu'il a assassinés, et nous apprenons que les inventaires sont souvent confiés à des commissions d'individus des plus louches, tous les éléments honnêtes ayant quitté le pays. Outre cela, il

passe son temps à la table verte du jeu de poker. Lui aussi, le grand organisateur, aura bientôt fini son rôle en Syrie et devra quitter ce pays où il a trôné pendant deux ans. Alors le moment sera peut-être venu où la situation tout entière sera si désespérée pour la Turquie, que Djemal, malgré l'échec de sa politique en Syrie, pourra songer à se mesurer avec succès dans la lutte finale pour le pouvoir militaire avec son ennemi détesté, Enver Pacha. Ce serait alors le commencement de la dernière phase avant l'écroulement de l'Empire ottoman.

IX

Courants contre la guerre et favorables à l'Entente chez les Turcs. — Réflexions pessimistes turques sur la guerre mondiale. — Comment aurait agi le sultan Abd-ul-Hamid ? — La guerre préventive contre la Russie. La Russie vis-à-vis d'une Turquie qui serait restée neutre. L'accord sur les Détroits. Une solution amicale manquée. Prétendues intentions de violation de la part de l'Entente. L'exemple de la Grèce et de Salonique. — Jeu de hasard pour l'existence. La séduction allemande. La Turquie met sur la mauvaise carte! Les conséquences. — Les vraies sympathies des Turcs instruits sont pour la France et l'Angleterre! La faillite de l'influence morale allemande en Turquie. — Le désir de la fin. Le peuple et la défaite finale. — La tragédie du prince héritier Youssouf Izzedine Effendi. Un assassinat préventif par Enver. Des funérailles sensationnelles. Une grossière tentative pour influencer l'opinion.. — Enver Pacha. Son vrai caractère. Tentative échouée d'une révolution militaire. La position morale d'Enver déjà atteinte en 1916. Conflit clandestin entre Enver et Talaat. Les chances de la chute d'Enver. — Talaat, le vrai souverain non couronné de la Turquie. Son caractère. C'est Talaat qui est le principal responsable. — Les parvenus jeunes-turcs. L'origine sociale d'un grand-vizir. — Boycottage des Jeunes-Turcs par la bonne société turque. — Clubs et jeu de hasard. — Sénat et Chambre des Députés sous la dictature militaire.

Il n'a pas manqué, pendant toute la guerre, de *courants d'opposition* contre la politique de guerre adoptée par le gouvernement jeune-turc.

Aussi ancienne que la participation de la Turquie à la guerre mondiale, est la conviction enracinée et inébranlable de vastes milieux purement turcs, jusqu'au monde des pachas et de la Cour, que l'intervention aux côtés des Puissances centrales était la plus grande faute et ne peut jamais aboutir à une bonne fin. Dans ce compte, nous pouvons faire abstraction de la masse de la population, politiquement ignorante et beaucoup trop hétérogène, et qui ne constitue jamais en Turquie ce qu'on appelle une opinion publique. Mais on sait que depuis le commencement de la guerre en Turquie non seulement l'état de siège et le droit martial, mais même un régime de dictature militaire des plus brutaux et méfiants règnent et que la liberté personnelle n'existe plus pour ainsi dire. Donc les manifestations de désapprobation sur l'attitude du « Comité » ne sont naturellement possibles que dans les cercles parfaitement intimes et tout à fait clandestinement ; très peu des vraies opinions de tel ou tel personnage sont jamais connues publiquement, et ainsi il n'est pas possible, autrement que par des symptômes isolés, de se faire un tableau d'ensemble de ce que pensent les Turcs instruits et des bonnes classes qui n'ont pas d'attaches avec la clique de l' « Ittihad » et ne participent pas à ses pratiques d'exploitation et d'enrichissement.

Toutefois, bien que les informations soient

ainsi limitées, il vaut bien la peine de suivre les traces de ces courants politiques d'opposition. Dans toutes les couches de la population, parmi toutes les nationalités, on a d'abord la conviction que l'ancien sultan Abd-ul-Hamid n'aurait jamais commis la faute fatale de déclarer la guerre à l'Entente et de se lier avec l'Allemagne à la vie et à la mort. L'Entente avait formellement garanti l'intégrité territoriale à la Turquie dans le cas où celle-ci maintiendrait sa neutralité ; la Turquie refusa, elle pensait être forcée à une guerre préventive surtout par crainte de la Russie trop puissante. Ceux qui poussaient, avec Enver et Talaat, à cette guerre préventive, affirmaient sans aucune preuve que si la Turquie ne prenait pas part au conflit mondial, elle serait quand même à la merci d'une Russie victorieuse, et que les vrais buts de guerre de celle-ci étaient et restaient les Détroits et Constantinople. Mais ces affirmations ne sont prouvées par rien. En tout cas, il y a toujours encore des Turcs, de vrais Turcs russophobes, qui avouent cela sans façon, et qui veulent croire en la parole de l'Entente, ou au moins des Puissances occidentales, et en un contrepoids anglais contre les plans de conquêtes russes, au cas où la Turquie serait restée vraiment neutre, et qui ne voyaient aucune nécessité pour le gouvernement turc d'intervenir préventivement. Que la Russie aspire

aux Détroits, à Constantinople, soit ; mais elle aurait forcément dû trouver, avec une Turquie neutre, un arrangement amical et n'aurait pas pu rompre simplement un engagement pris solidairement avec l'Entente vis-à-vis de la Turquie. La situation aurait été différente dans le cas seulement où la Russie aurait demandé aux puissances de l'Entente Constantinople comme prix de son intervention dans la guerre; alors, mais seulement alors, il aurait pu se faire que l'Entente aurait peut-être dû conclure un accord qui aurait satisfait la Russie au moins dans ce point capital. Mais comme les choses se sont produites, la Russie, bien avant l'entrée en guerre de la Turquie, et sans aucune chance d'avoir Constantinople, s'est jetée dès le commencement du conflit mondial contre l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne avec toutes ses forces, et pour des raisons tout autres. L'accord ententiste au sujet des Détroits n'a été signé qu'une demi-année après l'intervention turque, et envers une Turquie vraiment neutre, ou même d'une neutralité bienveillante, l'Angleterre n'aurait jamais permis un empiétement russe. Dans ce cas peut-être, mais seulement dans ce cas, les illusionnistes germano-turcs auraient eu raison, qui veulent pertinemment croire à des discordes au sein de l'Entente, et qui ont toujours annoncé, même après la divulgation de l'accord sur les Détroits — quel-

ques-uns même après le discours du ministre Trépoff ! — que l'occupation anglaise des îles à l'entrée des Dardanelles les transformerait en un second Gibraltar. Ainsi, d'après eux, la Russie aurait les Détroits fermés et elle ne devrait pas trop se réjouir de la possession de Constantinople. Les plus grands optimistes n'espèrent-ils donc pas de ce prétendu antagonisme anglo-russe le sauvetage même de la Turquie dans le cas de la défaite finale allemande !

Donc, la Russie aurait dû, bon gré, mal gré, chercher une solution amicale avec une Turquie restée neutre, pour atteindre son but. Et ce but, il se serait trouvé forcément limité par le fait de la non-entrée en guerre de la Turquie et se serait opposé aux tentatives allemandes d'expansion Berlin-Bagdad, à l'étranglement du puissant commerce méridional de la Russie et à l'éloignement arbitraire de celle-ci de la mer chaude, bien plutôt qu'aux intérêts vitaux de la Turquie elle-même. Et qui sait si par un tel accord, qui devait donner à la Russie certains privilèges et libertés sur les Détroits, la Turquie aussi n'aurait pas beaucoup profité en échange, au moins dans le domaine financier, et ensuite par l'autorisation de relier enfin l'Arménie par un réseau de chemin de fer ouest-est, comme les Turcs l'avaient désiré si longtemps, contrairement au veto russe. Un tel accord aurait im-

posé aux Turcs l'obligation de démolir les fortifications des Détroits et de rendre le passage parfaitement libre, et de commencer en Arménie une politique plus humaine. Et, admettons même la perspective d'un régime international pour Constantinople, et même d'un régime de privilèges russes, donnant satisfaction à certains « impondérables » moraux, tel que de voir de nouveau la croix orthodoxe sur Hagia Sofia, mais sans que rien d'autre eût dérangé la vie purement turque de Stamboul, ni porté préjudice au prestige turc. Mais tout cela, était-ce bien une raison suffisante pour ne pas accepter une solution qui aurait assuré à la Turquie la paix, des capitaux et un essor culturel pour une longue période, malgré l'atteinte momentanément portée à la fierté turque — qui avait pourtant déjà dû supporter des choses bien plus blessantes, jusqu'à l'obligation de demeurer spectatrice impuissante quand une province après l'autre de son empire furent amputées? Ces perspectives valaient-elles vraiment les effroyables sacrifices de sang, l'épuisement économique total et le risque d'une issue incertaine de la lutte pour l'existence même? Et pourtant la Russie n'aurait jamais pu espérer de réaliser de plus grandes aspirations vis-à-vis d'une Turquie neutre, dont la souveraineté et l'intégrité territoriale eussent été parfaitement garanties !

Mais au lieu d'agir ainsi, la Turquie a cru devoir tout mettre sur une seule carte, jouer toute son existence, et a mis sur la mauvaise carte, comme il est hors de doute dès maintenant pour des centaines de milliers de Turcs intelligents. Les partisans de la politique de guerre suivie par le gouvernement s'obstinent à prétendre que, si toutefois une Russie victorieuse n'aurait peut-être pas violenté à la fin une Turquie neutre pour gagner entièrement Constantinople, au moins l'Entente aurait certainement forcé une Turquie voulant rester neutre à se ranger de leur côté et à entrer en guerre quand même ; donc, bon gré, mal gré, la guerre aurait été en tout cas inévitable pour la Turquie. L'exemple de Salonique à l'appui, ils objectent à tout raisonnement, que l'Entente n'aurait certainement pas procédé avec la Turquie autrement qu'avec la Grèce. Mais en cela ils oublient tout à fait que la situation géographique au point de vue de la guerre dans laquelle chacun des deux pays pourrait entrer était bien différente. Si la Turquie était restée neutre d'une façon bienveillante, la Bulgarie le serait restée aussi ; ou plutôt, les Balkans tout entiers, depuis la Roumanie jusqu'à la Grèce, se seraient rangés du côté de l'Entente dès le commencement. Dans les deux cas, il n'y aurait eu la moindre nécessité à faire intervenir la Turquie, car où

aurait-elle eu à remplir une tâche militaire? Rien que pour gagner des soldats turcs, l'Entente n'aurait certainement pas poussé le pays à la guerre ; de telles affirmations de violation sans scrupules de la part de l'Entente, rien que pour de telles raisons, ne sauraient jamais être prouvées ; et l'avantage d'une neutralité turque bienveillante pour l'Entente aurait déjà été si grand qu'elle aurait certainement pu s'en contenter. Ni en Allemagne ni en Turquie les milieux militaires ne doutent nullement que ce fut seulement l'entrée en guerre de la Turquie aux côtés de l'Allemagne qui a provisoirement sauvé les Puissances centrales, en fermant les Détroits aux envois de matériel de guerre pour la Russie ; si la Turquie était restée neutre, la Russie aurait disposé de telles quantités de munitions arrivant continuellement que la fameuse offensive de Mackensen n'aurait eu aucune chance de succès et que l'Allemagne aurait pu être considérée comme vaincue déjà en 1915. Les Turcs ne manquent du reste pas de faire comprendre cela à l'Allemagne et très ostensiblement à chaque occasion, convenable ou non. L'Entente n'aurait donc nullement fait la moindre démarche pour faire sortir la Turquie d'une neutralité bienveillante si avantageuse. Mais d'une telle neutralité le pays aurait tiré des profits matériels énormes ; la Turquie, aujourd'hui réduite à la misère et à la faillite,

désespérée, épuisée et irréparablement perdue, aurait pu nager dans l'or plus encore que la Roumanie. En tout cas il est certain que l'ancien sultan, Abd-ul-Hamid, n'aurait pas manqué une chance si unique d'attirer sur lui-même et sur son pays le courant d'or. Et les excuses morales d'avoir agi ainsi n'auraient pas manqué non plus à la Turquie.

Ce sont là quelques considérations du point de vue turc hostile à la guerre. Elles ont été faites par maints Turcs des plus patriotes et intelligents lorsqu'ils virent comment la propagande des ambassadeurs d'Allemagne, d'abord de Marschall von Bieberstein, ensuite du baron von Wangenheim, augmentait toujours d'intensité et réussissait de plus en plus ; comment la mission militaire allemande à Constantinople attirait sur la Turquie la haine russe contre l'Allemagne, et comment en fin de compte quelque chauvins et optimistes du « Comité », méconnaissant également la situation mondiale, les intentions des puissances de l'Entente et leurs propres moyens, entraînaient le pays, malgré lui, à la remorque de l'Allemagne, en échange de quelques promesses de puissance personnelle et d'avantages matériels de la part de l'Allemagne. En ces jours d'excitation, où une étincelle manquait seulement à la poudrière, l'amiral allemand von Souchon, du « Gœben » et « Breslau », qui était pourtant

sous les ordres du ministre de la Marine Djemal Pacha, se promenait d'une façon provocante avec la flotte ottomane dans la mer Noire, selon les arrangements faits avec l'ambassade d'Allemagne, pour créer un fait accompli et parce que la vanité de l'ordre « Pour le Mérite » le chatouillait[1]. L'ancien ambassadeur américain à Constantinople, M. Morgenthau, m'a raconté un jour cet épisode avec une franchise agacée ! Ensuite, Enver et Talaat, comme des joueurs aventureux, jetèrent sur la table leurs cartes qui décidaient de la vie ou de la mort du pays. Dans les alternatives de succès et de défaites de la guerre sur les quatre, et plus tard sur les cinq fronts que la Turquie avait maintenant à mener, la force virile de ce pays à peine un peu rétabli de la saignée de la guerre balkanique s'épuisait de nouveau ; toute l'issue de cette lutte pour l'existence dépendait de plus en plus de la victoire finale allemande toujours plus douteuse, et à la fin des troupes ottomanes furent envoyées, par ordre de l'état-major allemand, même aux lointains champs de bataille du Balkan et de la Galicie. Par des cessions de territoire sur la Maritza et jusque

---

[1] Djemal Pacha se trouvait au club, quand la nouvelle lui parvint que l'amiral allemand avait bombardé des ports russes, ce qui rendait la guerre inévitable. Pâle de rage, il sursauta et s'écria : « C'est bien; mais si les choses vont mal, alors ce Souchon sera le premier que je ferai pendre ! »

devant les portes d'Andrinople, un voisin douteux et naguère ennemi devait être gagné pour éviter une débâcle militaire précoce. L'Arménie fut conquise par les Russes et, après quelques succès de début, la Mésopotamie et la Syrie étaient menacées par les troupes britanniques. La Guerre Sainte échoua piteusement et les lieux sacrés de l'Islam, la Mecque et Médine, se soulevèrent contre le sultan, les Arabes furent perdus et le khalifat déchiré. A l'intérieur du pays la population souffrait atrocement et la Turquie déclinait économiquement et financièrement, toujours plus désolée, vers la catastrophe! Telles étaient les considérations que pouvaient faire des Turcs patriotes.

Jusqu'à aujourd'hui, et même aujourd'hui moins que jamais, la façon de voir d'Enver, de Talaat et de leurs acolytes n'a pas été comprise par la population, et pas un seul homme indépendant et intelligent n'a ajouté foi aux phrases de ces gens du Comité gagnés par les dictateurs moyennant de l'argent, des positions et l'occasion de s'enrichir aux dépens du peuple, ou tenus en laisse par la crainte des persécutions, ou à celles des domestiques qui s'appellent sénateurs et députés. Au contraire, il n'est point exagéré d'affirmer que parmi les vrais Turcs — abstraction totale doit être faite ici des Levantins, Grecs et Arméniens — les trois quarts de l'intelligence masculine, et la presque totalité des femmes,

qui vivent la guerre plutôt avec les sentiments et que la misère immense touche au cœur, *ont continué malgré tout d'être tout à fait franco- et anglophiles* ou le sont redevenus après une déception cruelle ! La conviction que la Turquie a commis une immense faute a pénétré, en dépit des informations faussées et d'une censure de guerre isolant complètement le pays, dans de vastes milieux turcs aussi. On pourrait accepter aujourd'hui de parier sans risque que dans des causeries intimes avec une dizaine de Turcs isolés qui ne sont pas liés sous aucune forme au Comité, on entend neuf fois sur dix l'aveu — si seulement l'interlocuteur peut être absolument sûr de ne pas être dénoncé — qu'il ne croit pas à la victoire et qu'il maintient, abstraction faite de la Russie qu'on craint, ses sympathies d'avant guerre pour les ennemis actuels. « Quoi qu'il arrive, c'est toujours la pauvre Turquie qui va payer les pots cassés ! » et « Nous avons fait une grande gaffe ! », ce sont les refrains de toute conversation politique à Constantinople, même avec des Turcs ! Voilà pour les hommes, qui sont habitués à juger avec la raison. Quant au vœu de la femme turque, par contre, — dont le livre d'or serait encore à écrire pour sa charité de plein cœur et son dévouement à l'œuvre de bienfaisance vraiment humanitaire ! — jusque dans les plus hauts milieux, c'est : « Quand serons-nous donc

délivrées des « boches », quand reviendront nos bons vieux amis, les Anglais et les Français?! » De jolis résultats cela, en effet, de la propagande allemande, de la pénétration culturelle allemande, de la fraternité d'arme allemande! Triste et humiliant pour un Allemand de devoir le constater ! Bien entendu, le rigoureux régime de la dictature militaire empêche toute manifestation ouverte de tels sentiments. Mais il suffit d'avoir une fois vu de ses propres yeux avec quels regards aussi la bonne société turque a souvent suivi les « Feldgraue » allemands parcourant les rues de Constantinople parfois en troupe — au commencement même en chantant des chansons de soldats allemands, jusqu'à ce que sur l'intimation de Stamboul cela fut interdit. Avec une amabilité presque exagérée, qui ne pouvait pas manquer de faire une impression démonstrative, on s'emparait par contre, pour faire pièce aux officiers allemands de l'empire, des Autrichiens et Hongrois qui, avec leurs batteries lourdes à destination des Dardanelles et de l'Anatolie, furent nombreux pendant une certaine période dans les rues à Constantinople et qui s'introduisaient bien plus que leurs camarades allemands dans la société. « N'est-ce pas, ils sont charmants, les Autrichiens ! », on pouvait alors entendre souvent ces propos sur les lèvres féminines, et cela avec une nuance de sentiment qu'il est impos-

sible de méconnaître ! La vue des Allemands, et surtout de la garnison allemande de la capitale, assez considérable pendant un certain temps, c'était là ce qui éveillait, même pour ceux qui avaient reconnu la nécessité militaire, de singulières réflexions sur une Turquie devant jouer à l'avenir le rôle d'une « Egypte allemande », et c'était en Enver Pacha que tout le monde voyait celui qui était responsable d'une telle main-mise allemande.

Un Turc même, de haute position officielle, et dont je ne veux pas dire le nom, a cru, comme ami personnel, au cours d'une causerie intime, pouvoir se permettre de me dire : « Nous autres Turcs, nous sommes et nous restons, au fond, francophiles et anglophiles sur le domaine de la civilisation, malgré la guerre, et il faudrait vingt ans de travail et de propagande tout autre que celles des méthodes actuelles de la part de l'Allemagne, pour faire changer cette mentalité, si toutefois elle change jamais. » Puis il me rappela les temps passés de l'ère d'anglophilie enthousiaste, quand la foule dételа, à la gare de Sirkedji, les chevaux de l'ambassadeur anglais Sir Lowther et le porta sur les épaules : « J'étais alors présent moi-même, et croyez-moi, abstraction faite de la guerre, beaucoup parmi nous ne pensent pas autrement au fond maintenant qu'alors. » Et, s'échauffant par ses réminiscenses, il ajouta : « Qu'est-ce au

fond que votre ambassade? Est-ce une ambassade du tout? Pas de représentations, pas de rapports intimes avec nous, tout au plus par vos agents politiques, pas de charme personnel, seulement brusquerie dans les exigences et une négligence humiliante de l'élément turc. Les Anglais, les Français et les Russes aussi étaient tout autres avec nous! »

Que l'on ne pense pas que mon interlocuteur eût des sentiments exceptionnels. Il était un vrai Jeune-Turc, allant jusqu'au bout avec le Comité et lui devant sa position très agréable, mais il était en même temps un homme encore jeune qui avait reçu une éducation européenne moderne. La culture française l'avait profondément pénétré comme tout le monde de son genre, et même la guerre mondiale ne changera rien à cela. Il ne faudra que la défaite, et avec la faillite des tendances chauvines d'émancipation des Turcs qui veulent croire qu'ils peuvent se passer de l'aide de l'Europe, avec la chute de tout le système politique actuel, ils redeviendront tous, sans exception, francophiles et anglophiles et haïront fort tout ce qui est allemand. Pour les Magyars, comme parents de race, ils garderont une certaine sympathie, comme réminiscence de la fraternité d'armes et du touranisme. Les Bulgares leur seront indifférents, et avec les Russes, dont ils auront perdu la frousse, ils s'entendront; mais

après la grande guerre aucun chemin ne conduira en Allemagne, et tout ce que l'Allemagne obtiendra, d'accord avec les autres puissances de l'Europe, comme champ d'activité culturelle dans la Turquie réduite après la guerre, se heurtera encore pendant des années contre la froideur des relations morales entre Turcs et Allemands. Même ceux qui, par la crainte du puissant voisin du nord, ont cru à la guerre préventive comme à une nécessité, prévoient qu'après la conclusion de la paix, autant que cela sera possible en vue de l'énorme dette contractée envers l'Allemagne, la Turquie préférera se jeter de nouveau dans les bras de l'Angleterre et de la France et mendiera en Amérique les capitaux dont elle aura besoin pour se refaire, rien que pour secouer le joug haï de l'Allemagne. Et dans cette aversion contre l'Allemagne, mille impondérables entrent également en jeu. On s'est déjà rendu compte du côté allemand aussi de ce courant, qui, avec la manie de nationalisation de la vie économique, ouvre vraiment de sombres perspectives à l'avenir allemand en Turquie.

Voilà les sentiments du monde cultivé. Quant au peuple, au pauvre peuple turc ignorant, il est depuis longtemps prêt à accepter n'importe quelle solution qui le délivre de ses souffrances atroces. Le peuple turc n'a pas l'élasticité mentale, qui fera peut-être persévérer le peuple

allemand dans la lutte même quand il verra clairement qu'il se trouve sur le chemin de la défaite finale. L'enjeu, pour lequel il se bat, n'est pas d'aussi grande valeur pour ce peuple de paysans, qui n'a jamais pu vraiment se réjouir de sa vie sous une mauvaise administration rapace, que pour la population d'un pays industriel moderne, qui sent chaque gain et chaque perte politique directement dans son porte-monnaie; et l'Oriental se fera bien plus facilement à la défaite aussi. Il n'est donc point exagéré de parler déjà d'un désir général de la fin, de la fin à tout prix. Ils ont assez de souffrances, et la capacité de les supporter a ses limites, même dans cette population si facile à sacrifier et abrutie de dévouement. Il n'en est pour cela pas moins vrai que le brave soldat turc, avec une discipline de fer et un dévouement absolu pour son padischah, continuera toujours à défendre la cause perdue jusqu'à la dernière goutte de sang, et cela avec une telle abnégation que tout espoir de voir défaillir l'armée serait une grave erreur. Reste seule possible une révolution militaire purement politique, conduite par les officiers mieux informés et qui en grande partie ne croient plus en la victoire.

Cependant cette persévérance loyale du soldat turc même quand les choses vont évidemment vers la défaite militaire, n'empêche pas

que le même soldat, rentré comme paysan dans son foyer, verra dans la pénétration de l'influence européenne, des travaux culturels européens, la seule protection efficace contre une administration arriérée et ruineuse, et que lui, qui a jusqu'à maintenant plus profité matériellement de la seule voie ferrée du « Bagdad » que de toutes les « réformes » officielles, verra sans répugnance l'Europe mettre la main sur son pays. L'écroulement militaire, les changements politiques dramatiques, il les accepterait, lui qui a si longtemps bravement défendu l'empire et le système, avec un pieux « Inchallah ! ». Et, lui qui aujourd'hui, isolé de toute information et complètement analphabète, croit peut-être encore en la victoire du padischah, quand la défaite inattendue sera là, il respirera avec soulagement et comprendra ce qu'elle lui apportera : la délivrance et le bonheur, et avec une forte influence européenne, un bien-être matériel jamais connu !...

Feu le *prince héritier Youssouf Izzedine Effendi* fut le plus marquant des nombreux hauts personnages qui étaient, de la façon la plus prononcée, hostiles à la guerre et pessimistes. Enver Pacha l'a pour cela fait assassiner, ou peut-être « fait se suicider ». La vérité intégrale sur cette mort tragique sera seulement connue quand les dictateurs du Comité ne seront plus à leur place et la lumière se fera

en Turquie par ce fait même. Quoi qu'il en soit, la mort du prince héritier reste un des scandales dramatiques de l'histoire intime turque, et Enver Pacha a sur sa conscience le sang de cet homme, comme de tant d'autres ! Autant qu'il est possible pendant la guerre, l'Europe a ses informations sur ce cas. J'étais à Constantinople quand l'incident se produisit, donc je peux peut-être ajouter quelques détails d'information personnelle. Le monde a appris, à cette occasion sensationnelle, que Youssouf Izzedine, qui vivait depuis des dizaines d'années en une sorte de captivité sous le despotique Abd-ul-Hamid, dans son beau konak de Sindjirlikoujou devant les portes de Constantinople, isolé du monde extérieur, était devenu gravement neurasthénique. Mais ces dernières années, tout en vivant en opposition presque hostile avec les hommes du « Comité » et leur politique, il fit de plus en plus sa réapparition sur la scène, surtout après la reprise d'Andrinople, qu'il visita lui-même solennellement comme délégué de la nation. Pendant les combats de Gallipoli il alla au front pour saluer les soldats, sa santé s'étant beaucoup améliorée. Mais, un beau matin, on le trouva gisant dans une mare de sang dans son appartement, les artères tranchées par un rasoir et la blessure mortelle exactement à la même place et de la même façon que chez son père, sultan Abd-ul-Aziz,

la victime d'Abd-ul-Hamid! Du point de vue politique, le cas de Youssouf Izzedine ne présente plus les moindre doutes ; il ne s'agit plus que de caractériser la morale de son ennemi Enver, de démontrer comment il est devenu plus ou moins directement l'assassin de cet homme tranquille, cultivé, honnête et ardemment patriote qui devait un jour monter sur le trône de l'Empire ottoman.

Certainement le prince Youssouf Izzedine, auquel il devait importer d'assurer l'intégrité de l'héritage de son trône, était, malgré sa neurasthénie, assez homme pour ne pas laisser empiéter sur ses droits. Il a vu dans l'entrée en guerre de la Turquie aux côtés de l'Allemagne la ruine de l'empire, et ses vues étant plus vastes que celles des aventuriers inconsidérés et fanatiques d'esprit si étroit du « Comité », il reconnut dans l'abandon des anciennes traditions hamidiennes et éprouvées de panislamisme une faute funeste qui devait amener l'aliénation des Arabes et compromettre également le khalifat du sultan ottoman et la domination ottomane sur les territoires du sud. Il ne se consolait que très difficilement de la cession de la zone d'Andrinople qui lui importait beaucoup personnellement comme symbole de la renaissance nationale ; et il sentait un profond dégoût personnel contre les parvenus de la trempe d'un Enver et d'un Talaat. Mais abstraction

faite de telles divergences de vues et de sympathies et antipathies personnelles, Youssouf Izzedine était et restait un vrai « Osmanli », de sentiments ardemment nationaux, et il ne songeait à rien qu'au bien-être de l'empire et de la patrie. Malgré cela, on l'a supprimé. Il serait pourtant difficile pour le gouvernement turc de prouver que l'héritier présomptif du trône ait fait contre son pays quelque chose d'autre que de nourrir un sentiment de regret à le voir entraîné à la guerre, et que d'avoir des velléités de conclure une paix séparée honorable à la première occasion. La Turquie officielle elle-même a fait sonder le terrain à différentes reprises, par des délégués envoyés en Suisse et ailleurs, pour savoir si une telle paix séparée ne serait pas possible ; donc elle n'avait pas les moindres raisons de faire un reproche au prince héritier de ce qu'il pouvait être considéré comme un des chefs de ce courant politique qui ne voulait pas manquer une telle chance. Mais il était beaucoup trop intelligent pour ne pas savoir qu'une tentative entreprise dans ce sens, avec l'intention de tomber sur le dos du gouvernement actuel, n'avait pas la moindre chance de succès aussi longtemps que le poing de fer militaire de l'Allemagne pesait sur la Turquie. Mais lorsque de graves revers reconnus dès lors comme inévitables se seraient produits, alors peut-être le Comité pourrait craindre

que le prince héritier, mettant en action son influence considérable dans certains milieux et notamment chez les anciens militaires mécontents, puisse lui demander des comptes. Et Enver Pacha, fidèle à sa carrière d'aventurier sans scrupules et habitué à voir du sang ottoman, accroché à sa position aussi lucrative que flatteuse pour son ambition, n'était pas homme à se gêner beaucoup avec un pauvre neurasthénique qui était à sa merci sous le régime actuel de dictature militaire. De sang-froid, il se décida à l'assassinat préventif. Le prince, averti encore à temps du danger qui menaçait sa vie, a alors voulu quitter le pays au dernier moment, pour se rendre en lieu sûr. Déjà, il avait pris les billets pour la Suisse, via Allemagne, pour le train balkanique partant à midi le lendemain, quand on lui défendit le voyage. S'il s'est ensuite désespéré, voyant devant lui la mort certaine dans les mains des créatures d'Enver, s'il s'est trouvé acculé totalement à une impasse, et s'est suicidé lui-même ou s'il fut assassiné, comme des milliers à Constantinople en sont fermement convaincus et comme il semble être confirmé par une histoire peut-être vraie, mais pour le moment impossible à contrôler, d'après laquelle il y eut une rencontre sanglante entre les assassins et la garde du prince, et des morts des deux côtés : on ne saurait encore le dire, mais cela n'a pas trop d'im-

portance. En tout cas, Yousssouf Izzedine a dû payer de son sang son inimitié personnelle avec Enver, mais non quelque acte déloyal; il est une des victimes qui figurent sur la liste de cet assassin. De nombreux noms de médecins, presque tous créatures connus du « Comité » ou facilement gagnés par intimidation, ont mis leur signature sous le protocole de l'autopsie donnant ce verdict : « suicide par neurasthénie inguérisssable ». Ce fut tout à fait comme dans le cas du sultan Abd-ul-Aziz qui avait perdu la vie dans des circonstances offrant une analogie si frappante — et certainement suspecte — avec ce cas. Mais cela n'a pas empêché un seul homme intelligent à Constantinople de se faire un jugement juste. Le gouvernement turc semble avoir jugé opportun de pouvoir trouver dans la façon de mort choisie, tout à fait analogue à celle de son père, les symptômes d'un fatal ébranlement du système nerveux conduisant à la catastrophe; or, l'histoire a déjà prononcé son verdict sur ce que fut en réalité la spontanéité de la mort d'Abd-ul-Aziz ! Et les jugements des uns et des autres ne différaient qu'en cela, de savoir s'il avait été assassiné ou forcé au suicide. « On l'a suicidé ! » disait un personnage vieux-turc avec une franchise ironique. Acceptons pour le moment cette version.

Il fut intéressant d'assister aux obsèques du

prince héritier. J'ai envoyé dans le temps un article à ce sujet à mon journal. Il contenait quelques allusions bien dissimulées ; mais il ne trouva point grâce devant les yeux de la censure du ministère de Berlin. A la rédaction, on semble alors avoir vu clair : « Nous avons modifié votre article pour en sauver au moins les passages les plus importants », m'écrivit-on de Cologne ; mais l'article mutilé de la sorte fut aussi victime du crayon rouge du censeur diplomatique. Mais comme cela j'avais au moins la satisfaction morale que mon journal, seul de toutes les grandes feuilles qui avaient des correspondants particuliers dans la capitale turque, ne publiait même pas une seule ligne sur l'événement pourtant si sensationnel de la mort tragique du prince héritier turc, car je refusai tout simplement d'écrire autre chose. Ce fut assez démonstratif !

Lorsque, dans le temps, après que la tentative de contre-révolution eut échouée, Mahmoud Chevket Pacha, tombé victime d'un attentat, fut enseveli à Constantinople, le Comité jeune-turc lança des invitations plusieurs jours d'avance à tous les personnages étrangers pour assister aux funérailles ; cette fois-ci, par contre, rien de pareil, et surtout l'assistance des représentants de la presse ne fut point sollicitée. Et tandis qu'alors on faisait tout, en ajournant et publiant à plusieurs reprises la date et

l'heure des obsèques, en prolongeant autant que possible le parcours que devait suivre le cortège funèbre, pour permettre à une foule de plusieurs milliers d'y assister, on se hâta cette fois-ci d'atteindre avec la dépouille mortelle de l'incident trop sensationnel, en suivant le chemin le plus court, par le parc de Gulhané, le lieu de sépulture, le mausolée de la mosquée du sultan Mahmoud. Du reste, depuis le kiosque de Sindjirlikoujou sur les hauteurs de Mazlak, au delà de Péra, jusqu'à la Pointe du Séraïl, le cercueil avait déjà été transporté d'avance dans le crépuscule par des troupes. Le long de tout le parcours accessible au public, le jour des funérailles, avaient pris place des milliers de policiers et de soldats, et les uniformes pittoresquement colorés des premiers, répartis en groupes de vingt entre chaque série de ministres, députés et hommes du Comité, suivant à pied le cercueil, furent le trait le plus saillant de tout le cortège. J'ai alors pu regarder de tout près le ministre de la Guerre Enver Pacha; l'expression à peine cachée de satisfaction de sa figure ne resta inaperçue pour moi ni pour aucun de mes compagnons. Mais le comble, ce fut la visite que je reçus, à peine rentré chez moi, du secrétaire général du Sénat venu en voiture sans perdre de temps. Avec un zèle qui aurait pu paraître suspect même au plus naïf, il s'offrait pour me raconter toute la vie du défunt,

en insistant d'une façon très détaillée sur les faits pourtant déjà si connus de sa maladie nerveuse. Et en rougissant lui-même à cause de son empressement maladroit, il se mettait à ma disposition pour me fournir un récit sur tous les détails et connexions de cet incident pour en écrire « un article comme pas un seul des autres journaux serait à même de publier ». Inutile de dire qu'il n'a jamais été écrit !

Une autre fois cependant, tard en été 1916, *Enver Pacha*, qui aimait tant à inventer des complots et mouvements politiques pour pouvoir ensuite faire disparaître impunément les personnes qui lui déplaisaient, eut une occasion mieux fondée de réfléchir sur la sécurité de sa position et même de sa vie. Il est maintenant temps de donner de cet homme un portrait d'ensemble un peu plus poussé. Nous avons vu à l'occasion de l'échec de son offensive en Caucase qu'Enver Pacha est démesurément surestimé et méconnu par l'opinion publique en Europe. Cet Enver si fameux n'est pourtant ni un grand chef politique, ni un stratège de première classe, ni un excellent organisateur; sous ce dernier rapport, il est de loin surpassé par le fameux Djemal Pacha. Au point de vue militaire, ses qualités positives sont son courage personnel, son optimisme à toute épreuve, source d'initiative ne reculant jamais devant les responsabilités, beaucoup de sang-froid inspi-

rant la confiance à ses subordonnés, et une grande ténacité ; mais pas de capacité de jugement, ni de la sagesse à peser les questions et de grandes conceptions. Et du point de vue allemand sa plus grande valeur a consisté en ce qu'il a toujours résolument et sans hésitation suivi les Puissances centrales, et, avec sa grande facilité d'adaptation, n'a pas reculé devant les innovations les plus tranchantes. Mais ce sont justement ces qualités qui lui ont créé beaucoup d'ennemis parmi le peuple et les anciens militaires. Au point de vue purement personnel, Enver Pacha, en dépit de tout ce que les journalistes enchantés par cet instrument docile du militarisme allemand peuvent débiter de flagorneries, est un des sujets les plus dégoûtants que la Turquie ait produits. Son extérieur ne répond même pas à l'image que l'on se fait de cet homme en général en Allemagne, d'après tous les récits louangeurs et les photographies faussées par la retouche ; petit de taille, avec un visage très insignifiant, il a l'air — d'après l'expression même d'un de mes confrères à Constantinople — « plutôt d'un garçon jardinier que d'un Vice-Généralissime » ; et qui a jamais, comme moi si souvent, vu de très près cet homme, éprouvera de la répugnance pour ce regard vaniteux et faux qui le caractérise. Il fut franchement pénible d'écouter Enver lire, à la Chambre et au Sénat, son rapport sur les

combats de Gallipoli, après la retraite anglo-française ; très mauvais orateur, la voix faible continuellement hésitante, un ton hautain de dictateur... son troisième mot était toujours un « Moi » ; et même la presse turque accueillit assez froidement ce discours parlementaire. En même temps Enver est un des plus grands menteurs à froid qu'on puisse imaginer ; à maintes reprises, il n'avait pas du tout besoin de dire au Parlement certaines choses, de donner certaines promesses, mais il semble qu'il éprouvait toujours une joie cynique à faire sentir à la population et au Parlement le profond mépris qu'il avait à leur égard. Que put-on penser lorsque vers la fin 1916, lors des délibérations à la Chambre du projet de loi sur le service militaire des personnes qui avaient payé la taxe d'exonération (le « bédel »), il donna, sans en être prié, l'assurance solennelle devant les députés qu'il ne songeait nullement à convoquer certaines classes, avant que le projet de loi fût voté, et qu'il allait montrer qu'il était prêt à ménager autant que possible, lors des nouvelles convocations, la vie économique du pays : or, exactement *deux* heures après ce discours, le tambour militaire sonnait dans toutes les rues de Péra et de Stamboul, convoquant précisément les classes dont il n'était pas encore autorisé à disposer et qu'il avait promis de ménager encore, parce que leur convocation, les

arrachant à leur métier, désorganisait complètement la vie déjà si stagnante. C'était du reste l'avis de Talaat qui opposait une forte résistance au projet d'Enver, présenté par ordre de l'état-major de Berlin, mais qui dut en ce cas céder puisqu'il s'agissait d'une nécessité militaire. Quand Enver promettait quelque chose au Parlement, — telle était à la fin l'opinion générale — on pouvait être certain que juste le contraire de ce qu'il avait dit deviendrait la réalité. Enver s'est acquis la réputation d'un menteur et d'un assassin aux yeux de tous ceux qui ne marchent pas avec le Comité. Et même l'intégrité personnelle dans les questions d'argent lui fait défaut d'une façon honteuse comparativement avec Talaat, qui est au moins assez intelligent pour sauver les apparences et se tenir personnellement sur le second plan. Elle est assez généralement connue à Constantinople, la manière dont il s'est approprié, en abusant de ses pouvoirs de dictateur militaire, des biens d'une valeur de plusieurs millions de livres, et comment il a empoché des millions même des crédits militaires de l'Allemagne, évalués, par des sources turques bien informées et aussi d'après une source allemande que je ne veux pas nommer, à pas moins de 40 millions de marks jusqu'en hiver 1915-16 ! On sait aussi que ce fils d'un conducteur des Ponts et Chaussées, avec six cents piastres d'appointements mensuels, lui,

dont la mère — comme on m'assurait dans des milieux turcs — avait exercé à Stamboul le métier si méprisé de laveuse de cadavres, vit maintenant dans son konak avec un luxe princier, avec des fleurs, de l'or et argent sur la table, après avoir épousé une laide princesse par ambition. C'est cela le vrai portrait de ce « favori » gâté des Jeunes-Turcs et dernièrement aussi de tant de dames allemandes exaltées, éblouies par sa carrière d'aventurier et son nimbe soutenu par tous les moyens de réclame !

Le caractère d'Enver lui a valu des aversions personnelles, et même des inimitiés cachées mais implacables dans les milieux du « Comité », chez ses partisans politiques marchant absolument dans la même direction. De ses relations avec Djemal Pacha, qui lui est bien supérieur en intelligence, nous avons déjà parlé ; nous parlerons encore de celles avec Talaat. Dans le monde des anciens militaires, qui déjà avant la guerre avaient été brusqués, négligés et jetés par centaines sur le pavé avec une petite pension rien que pour leurs sentiments politiques divergents, le ministre de la Guerre était franchement haï. Une très grande partie de ces militaires avaient les mêmes opinions politiques que feu le prince héritier et pensaient sur la guerre mondiale comme nous l'avons indiqué. Et avec une profonde indignation on dénonçait

Enver comme instrument trop docile de l'Allemagne, et trop prêt à sacrifier la jeunesse ottomane sur les lointains champs de bataille de Galicie sur un avis de l'état-major allemand pour une cause déjà au fond perdue, tandis qu'il était incapable de protéger même le sol de la patrie de l'invasion et de l'émiettement, malgré tous les efforts, et ouvrait enfin à l'intérieur de la Turquie toutes les portes à l'influence allemande. En Turquie, comme nous disions, des mouvements politiques ont presque toujours les militaires comme foyer et non le peuple. Et en effet nous avons eu à enregistrer, en automne 1916, une *tentative de révolution militaire*. Par hasard ou par une dénonciation Enver Pacha en fut averti à temps, et le nombre des personnes compromises et arrêtées, anciens militaires et personnages vieux-turcs marchant politiquement avec eux, atteignit six cents rien qu'à Constantinople. A la tête du mouvement qui visait à éliminer par la force Enver Pacha, était le commandant Yacoub Djemil Bey. Pendant tout le cours de l'été 1916, la position d'Enver était considérée comme chancelante ; la connaissance de son avidité pour l'argent, son manque de tact, sa brutalité sans égards, lui avaient attiré l'inimitié de vastes milieux, et beaucoup de personnes croyaient qu'il serait forcé sous peu à se retirer. Outre cela, un conflit profond quoique

clandestin régnait entre lui et Talaat, ce vrai chef de la Turquie et homme d'Etat de beaucoup le plus éminent ; et ce fut plus qu'une aversion personnelle habilement cachée. On peut même parler d'une secrète lutte pour le pouvoir suprême entre les deux hommes. Vers la fin mai, la crise était même devenue assez aiguë, malgré que les apparences fussent naturellement sauvées et que seulement des milieux bien au courant des choses politiques se fussent aperçus de quelque chose. Enver fut alors obligé de rentrer en toute hâte de l'Irak où il se trouvait avec le chef d'état-major et l'attaché militaire allemands, pour parer au danger. Dans les cercles informés on croyait alors que la crise allait éclater ouvertement entre les deux hommes; mais Talaat fut cette fois-ci comme toujours le plus prudent des deux; il sentit que malgré sa plus grande influence et sa supériorité il risquait d'avoir le dessous contre Enver qui disposait de l'armée, et que dans ce cas il pouvait être sûr de perdre la vie, vu les habitudes d'assassin d'Enver; donc il ajourna la lutte finale. Talaat était aussi trop patriote pour avoir poussé les choses à la rupture ouverte au milieu de toutes les difficultés de la guerre. Il disparut pour peu de temps en tournée d'inspection dans le vilayet d'Angora, et tout resta comme avant. Mais le conflit continue à exister d'une façon latente. Enver cepen-

dant est attaché à sa position avec une ambition sans bornes, mais, dépourvu du vrai sens de l'honneur, il a démontré, rien que par la manière dont il procéda envers les instigateurs de ce complot, qu'il ne cédera qu'à la force et que jamais la critique de ses collègues ou de l'opinion turque ne le déterminerait à quitter son poste. Ne se laissant intimider par aucune considération, malgré l'opinion exprimée par beaucoup de gens qu'il risquerait sa vie s'il sévissait encore contre les anciens militaires, il fit tout simplement pendre Djemil Bey et envoya dans la ligne de feu la plus avancée tous ses partisans, en grande partie des anciens officiers supérieurs et des personnages de marque, après les avoir dégradés et mis dans le rang des compagnies de discipline.

La chute d'Enver ne changerait pas grand-chose au régime jeune-turc en soi, mais elle lui enlèverait beaucoup de sa brutalité inconsidérée et ferait disparaître de la scène son plus dégoûtant représentant. Elle serait aussi un grave coup pour l'Allemagne militariste qui continue à pousser la Turquie sans pitié au suicide, et permettrait à Djemal Pacha qui n'a aucune sympathie pour l'Allemagne d'arriver au premier plan. Pour la politique intérieure, la chute d'Enver signifierait la domination exclusive de Talaat, davantage encore que ce n'est déjà le cas par sa nomination de grand vizir.

Talaat, qui est un homme d'Etat au fond bien moins inconsidéré et beaucoup plus intelligent, continuerait, il est vrai, à s'adonner à ses idées chauvines sur le domaine de la politique de race, mais au moins il ne veut pas un régime de terreur militaire. L'élimination d'Enver est dans le domaine des proches possibilités dès que les nouvelles opérations britanniques en Mésopotamie et en Palestine auront été couronnées d'un plein succès, car alors tout le monde en Turquie va reconnaître que ce fut Enver Pacha, ce domestique de l'Allemagne, optimiste inconsidéré et stratège très médiocre, qui est le principal fautif de l'émiettement irréparable de l'Empire ottoman!

L'antagonisme entre Enver et Talaat auquel nous venons de faire allusion nous fournit l'occasion de nous occuper encore un peu du caractère de *Talaat*, maintenant devenu pacha et grand vizir. En qualité de ministre de l'Intérieur, cet homme, de beaucoup le plus important de la Turquie moderne, a dirigé entièrement les destins de son pays pendant la guerre mondiale, sauf dans les affaires d'ordre purement militaires, comme souverain non-couronné. Et c'est lui qui est l'auteur réel de toute la politique intérieure. Sérieux et pondéré, assez dépourvu d'optimisme léger, et doué de beaucoup de jugement, il se distingue favorablement d'Enver Pacha, qui possède le contraire de ces qualités.

Une intelligence vraiment extraordinaire, une connaissance des hommes énorme, une excellente capacité d'organisation et une énergie de fer, se basant sur sa haute autorité personnelle, avec cela beaucoup de prudence et de réserve et un froid calcul des possibilités, bref toutes les qualités d'un vrai homme d'Etat le posent bien au-dessus de tous ses collaborateurs. Il serait injuste de mettre en doute son haut patriotisme et l'honnêteté de ses opinions et intentions. Le caractère de Talaat est tel que j'ai entendu même des Arméniens, victimes de sa propre politique de persécution, s'exprimer en termes de respect à son sujet, et que j'ai même appris que sans la prudence et la réserve de Talaat les actes de la clique du Comité seraient encore devenus bien pires. Mais toutes ses hautes qualités intellectuelles n'ont pas empêché Talaat aussi d'agir en toute circonstance en suivant seulement la folie chauvine et bornée du panturquisme, imbibé de fanatisme de race qui a étouffé tout sentiment plus noble. Talaat est trop méthodique et intelligent pour ne pas vouloir éviter des brutalités intentionnelles, mais, dans la pratique, son système appliqué avec une rigueur inflexible n'est pas moins brutal que celui d'Enver Pacha qui est d'une brutalité plus instinctive. Et tant qu'il s'adapte extérieurement aux méthodes modernes européennes et en sait tirer du profit, l'éthique de

son système n'en reste pas moins celle de l'Asie centrale. Quand Talaat parle au Comité, il n'éprouve presque jamais la moindre opposition ou plutôt il a d'avance tellement bien préparé ses hommes qu'il peut se tenir en apparence au second plan et dire modestement qu'il se range du côté de la majorité ; et sauf pour quelques questions purement militaires — comme dans l'exemple que nous venons de citer — on a jusqu'à maintenant toujours fait ce qu'il a proposé au Parlement. Comparé avec cet homme dont l'œil luisant, les épaules larges et la poitrine massive, le crâne fortement modelé et la santé exubérante indiquent déjà de loin toute l'indomptable énergie du dictateur, le sultan Mehmed V, « El Ghazi » (le héros), dégénéré, bonhomme et de prédispositions épileptiques, n'est qu'une ombre sans volonté. Mais en reconnaissant sans réserves les grandes capacités de Talaat, nous voulons seulement souligner davantage que c'est lui qui doit être tenu responsable avant tous les autres pour tout ce qui se passe actuellement en Turquie, autant qu'il ne s'agit pas d'affaire purement militaire. L'esprit qui règne dans la Turquie d'aujourd'hui, l'esprit de chauvinisme panturquiste, c'est l'esprit de Talaat. Les persécutions des Arméniens, c'est sa propre œuvre. Et quand un jour l'effroyable compte des crimes sera soumis à la Turquie du « Comité Union et Progrès » pour être

réglé, que l'Europe juge et vengeur de la civilisation outragée s'en tienne en première ligne à Talaat Pacha, bien plus qu'à Enver beaucoup plus insignifiant!

Toutes les hautes qualités de Talaat n'empêchent cependant pas qu'aussi chez ce vrai dirigeant de la Turquie, chez cet homme le plus haut placé à côté du sultan, une chose se fasse remarquer à chaque pas, une chose qui est très caractéristique de toute la clique des hommes du Comité exerçant aujourd'hui le pouvoir dictatorial : ce sont les *marques distinctives du parvenu*. Partout nous les retrouvons chez ces anciens aventuriers et hommes politiques actuels, créatures devenues riches tout récemment par des abus — je rappelle seulement les réquisitions! — et par le lucratif attachement à la clique dominante. Il est vrai qu'on voit aussi quelque peu de têtes de bonne race, qui se sont rangées du côté du Comité par calcul, mais elles sont très rares. Et pour ces quelques exceptions, la moyenne des Jeunes-Turcs du gouvernement fait une impression d'infériorité d'autant plus prononcée. Leur passé est le plus souvent obscur et riche en péripéties aventureuses. Personne ne saurait certes imputer à Talaat par exemple, qui a atteint la plus haute position de tous, le fait qu'il a eu d'abord à monter de la position très modeste d'un facteur des postes et conducteur des cour-

riers entre Andrinople et la capitale, par les stages intermédiaires de secrétaire des télégraphes, dans la carrière postale ; au contraire, une telle énergie et une telle preuve d'intelligence ne sauraient être assez louées. Mais pour Talaat le cas est relativement favorable, et ce n'est très souvent pas autant la basse couche sociale d'où ils proviennent, que le manque absolu d'éducation historique et politique, qui laisse apparaître sous un jour si défavorable et peu aptes à un si grand rôle les dirigeants actuels de la Turquie. Certainement il doit être très désagréable que par exemple un homme comme le fameux correspondant de la *Gazette de Francfort* et agent politique, M. Paul Weiz, se puisse vanter avec un certain fondement d'avoir encore donné dans le temps des pourboires à tel et tel homme du Comité, quand il était encore dans un emploi des plus modestes ; et il n'est pas étonnant dans de telles circonstances qu'il fût si facile à l'Allemagne de les influencer ! Jusqu'à ce jour une provenance si modeste est restée une entrave au point de vue social même pour un homme comme Talaat Pacha, qui se sent parfois, malgré toute sa jovialité et sa conscience du pouvoir, si peu à la hauteur de ses devoirs officiels de représentation qu'il préfère plutôt les éviter. La conscience de cette trop modeste extraction est une des raisons pour lesquelles il a si longtemps hésité

à assumer le poste de grand vizir — on en parlait déjà avec persistance en été 1915. S'il s'y est malgré cela décidé ensuite, ce n'est que la conséquence logique du système de nationalisation à outrance qui, en supprimant et éliminant tous les éléments pas purement turcs, devait aussi éloigner du gouvernement l'élément égyptien — le prince Halim Saïd, l'ancien grand vizir, est Egyptien, ainsi que son frère, le ministre des Travaux Publics également démissionnaire, Abbas Saïd. Mais nous pouvons enregistrer des cas encore bien plus marqués de disproportion entre la provenance, l'éducation sociale et la position gouvernementale actuelle, chez certains hommes du Comité ; je ne veux citer comme seul exemple que le directeur général de la presse, Hikmet Bey, que Péra continue de surnommer méchamment le « sutdji » (laitier). Certes, on ne peut pas plus lui reprocher cela que dans le cas de Talaat, — mais enfin, il avait lui-même tenu encore la laiterie de son père dans la rue Tépé Bachi, à Péra, avant de se lancer dans la politique par son adhésion zélée au comité révolutionnaire jeune-turc de Salonique. Quelquefois, cependant, il semble que des défauts bien pires qu'une infériorité sociale sont dus à la provenance de basse couche ; c'est ainsi que peut-être s'expliquent les instincts sanguinaires de Djemal Pacha du fait que son grand-père a

été le bourreau officiel du sultan Mahmoud ; et son fils, père de l'actuel Djemal Pacha, avait encore conservé le surnom populaire de « bourreau » ! Il suffit du reste de jeter une fois un coup d'œil sur les Jeunes-Turcs qui jouent aujourd'hui le rôle dominant, avec officiers allemands introduits provisoirement, moyennant des cotisations réduites, dans le « Club de Constantinople. » Ici, comme au « Cercle d'Orient » encore plus exclusif, et pendant les mois d'été au « Yachting Club » de Prinkipo, on trouve des individus, appartenant au Comité jeune-turc, dont il est impossible de méconnaître à première vue la basse provenance sociale et le manque d'éducation. Talaat, qui est lui-même président de ce club, sait placer comme membres ses partisans, sans que jamais le ballottage puisse être négatif. Des gens qui autrefois ne savaient même pas ce que c'est qu'un club international, et qui, d'après leur milieu social, avaient peut-être pu pénétrer jusque dans le vestibule d'un de ces clubs pour parler au concierge, peuvent se permettre maintenant, enrichis par la corruption de la clique et l'ingénieux système des réquisitions, de poser tous les soirs comme « clubmen » et de risquer des centaines de livres turques au poker. Une seule vue rapide de ce qui se passe dans un de ces trois clubs, autrefois foyers d'agréable sociabilité de l'élite européenne, suffit déjà

à juger quelle classe de parvenus dégénérés et avides règne aujourd'hui sur la pauvre Turquie saignée et épuisée. On y éprouve vraiment une profonde pitié pour ce malheureux pays !

Les Turcs de bonne famille se sentent dégoûtés de ce milieu de parvenus. J'ai causé avec maints vieux pachas et sénateurs, vrais représentants de l'aristocratie vieille-turque fine et aimable, et j'ai toujours entendu des mots de dégoût au sujet des hommes du Comité, et cela en toute abstraction des sentiments politiques divergents. Il y a tout un monde turc distingué à Constantinople qui boycotte complètement Enver Pacha et ses pareils, tout en étant obligé d'obéir à leurs caprices. « Je ne connais pas du tout Enver », ou « Je ne connais pas ces gens-là », on peut souvent entendre ces expressions avec une mine d'indescriptible dédain. Et dans tous ces cas c'est surtout la note purement personnelle, la provenance, l'éducation et le caractère, qui leur répugne. Du point de vue culturel et social, l'abîme entre les deux camps est encore bien plus profond que du point de vue purement politique. Car ces mêmes gens s'arrangent pourtant assez souvent, si à contre cœur soit-il, pour assumer leur part de responsabilité, au moins apparente, pour la politique actuelle, comme sénateurs. Ils ne peuvent pas faire autrement, il est vrai, parce qu'ils risqueraient d'être jetés sur

le pavé sans argent par la clique d'Enver. C'est ainsi qu'il se fait qu'avec quelque peu d'exceptions aujourd'hui les sénateurs aussi, tout en ne jouissant d'aucune importance pratique, moins encore que les députés, sont à la remorque du Comité, sans volonté propre aucune. L'opposition quelque peu doctrinaire, quoique brave et honnête, d'un Ahmed Riza Bey a presque aussi peu d'importance. Enver Pacha a pu se permettre une fois, mi-décembre 1916, de jeter à la tête de Riza Bey, au Sénat, l'insulte : « Chien insolent ! », sans être rappelé à l'ordre par le président ! Et les députés de la Chambre, avec encore moins d'exceptions que les sénateurs, dont un ou deux seulement sont honnêtes, sont purement et simplement les domestiques d'Enver et de Talaat. Ce n'est rien qu'une clique payée qui s'appelle la Chambre. *Dans d'autres pays belligérants, le rôle de la Chambre est peut-être tombé au niveau du ridicule ; en Turquie, elle s'est faite l'instrument docile du crime.* Pourtant Enver fait sentir journellement, avec un cynisme ironique et à peine caché, son mépris absolu pour ces mêmes domestiques et parasites qui, en qualité de députés, se prêtent journellement aux volontés du dictateur militaire. Et voilà la représentation du peuple ottoman en guerre mondiale !

X.

Perspectives. — Les résultats de la confiance en l'Allemagne. — La condamnation à mort de la Turquie par l'Entente. — La nécessité culturelle de cette solution. — L'Anatolie, la nouvelle Turquie d'après-guerre ; prévisions pour la race turque. — L'élément turc dans les territoires amputés. La Russie et les Détroits ; garanties internationales. — Une Allemagne pacifique trouvera aussi son compte. — Un « p.p.c. » aux Allemands de la « Weltpolitik » ! Intérêts allemands dans une Turquie victorieuse et dans une Turquie amputée. Le traité germano-turc. — Un paradis terrestre. L'initiative culturelle russe à Constantinople. — La nouvelle Arménie. — L'Anatolie occidentale, zone de civilisation grecque. — Les pays arabes et la Syrie autonomes. — La réconciliation de l'Allemagne.

Nous sommes au bout de notre petite étude. Et maintenant, *quel sera le sort de la Turquie?* L'Entente a formellement prononcé la condamnation à mort de l'empire du sultan, et ni la force de l'armée ottomane qui s'épuise lentement, ni l'aide de l'Allemagne elle-même virtuellement déjà vaincue ne pourront plus arrêter le destin qui s'achève. Déjà sur le haut glacis arménien les Russes détiennent une position géographique et stratégique qui se fera bientôt

sentir jusqu'au golfe d'Alexandrette, et il est impossible de les en chasser ; en Mésopotamie, après la chute de la vieille cité des khalifes, Bagdad, d'immense importance politique, la jonction des troupes britanniques et russes (celles-ci avançant vigoureusement en Perse) est devenue un fait accompli. Partant du canal de Suez qui n'est depuis longtemps plus menacé, la contre-offensive anglaise a atteint la Palestine méridionale et laisse prévoir, au moment opportun, une opération contre la Syrie, politiquement si ébranlée, et on ne saurait pas encore dire si un jour, pendant cette guerre, un grand nouveau front ne sera pas créé en Anatolie occidentale si rongée par l'irrédentisme panhellénique, de sorte que les Turcs déjà si embarrassés se demanderont en vain quelles troupes ils y opposeront. L'Arabie est irréparablement perdue, et l'Angleterre, en érigeant le khalifat arabe, a déjà gagné sa guerre contre la Turquie. En attendant, les divisions ottomanes, se battant pour la victoire finale allemande qui devient de plus en plus chimérique, versent leur sang sur les lointains champs de bataille des Balkans et de la Galicie, et font défaut aux quatre coins des fronts turcs malgré les réclamations d'Enver Pacha. C'est en quelques mots la situation militaire et politique. Et c'est ainsi que la Turquie des Enver et Talaat paie maintenant la confiance qu'elle a mise en l'Allemagne.

Pour un journaliste allemand qui est allé, il y a maintenant deux ans, dans la grande Turquie qui aspirait à une « plus grande Turquie », cela peut être une amère ironie du sort de voir son champ de travail se dissiper ainsi en un rien. Pour la « Weltpolitik » allemande, le démembrement de la Turquie est le coup le plus terrible, la déception la plus grave qu'elle puisse subir. Mais du point de vue historique de la civilisation humaine, de l'éthique, de la liberté des peuples et de la justice, du progrès mondial, de l'avenir économique de vastes pays des plus importants, tant par leur situation que par leur histoire, c'est par contre un des résultats les plus brillants de la guerre mondiale et qui doit être accueilli avec la joie la plus sincère. Si je me rappelle aujourd'hui comment les choses se sont développées dans ces deux années et demie depuis l'entrée en guerre de la Turquie, je dois dire : je suis content que tout soit arrivé ainsi ! Si ces pages viennent un jour sous les yeux d'un Turc de mes connaissances, je le supplie de ne pas croire que ma thèse est empreinte de haine contre la Turquie. Tout au contraire ! J'aime ce pays, et j'aime aussi la race turque, qui a tant de qualités si sympathiques, et qui a à juste titre enchanté un poète comme Loti. Je me suis mille fois posé la question, j'ai longtemps réfléchi sur le problème si difficile de savoir quelle

serait la meilleure solution politique après la guerre, pour aider à ce peuple et aux autres races habitant le pays, à trouver leur vrai bonheur. En réfléchissant là-dessus, habitué que je suis par de longs voyages dans des pays tropicaux à m'intéresser aux civilisations et demi-civilisations autochtones non moins qu'aux civilisations les plus développées de l'Europe, j'ai pu faire abstraction des nécessités vitales que l'Ouest a dans le développement du proche Orient, et je n'ai envisagé rien que les propres besoins et le propre bien-être de la Turquie. Et malgré cela je n'ai pas pu m'empêcher de souscrire à la condamnation à mort de la Turquie des Jeunes-Turcs et de la souveraineté de l'Empire ottoman. En pleine conscience, je suis d'accord avec l'amputation, qui n'est cruelle qu'en apparence, de cet Etat qui forme aujourd'hui le cadre extérieur où habite — à côté d'autres peuples souffrant atrocement de son système — le peuple turc au fond si honnête, et qui a fait le dernier pas sur le chemin conduisant vers l'abîme et la ruine sous la conduite d'un gouvernement criminel. Mais cette attitude n'influence en rien mes sympathies personnelles, et je garde même un faible espoir que quelques amitiés turques personnelles que j'ai pu gagner pendant mon séjour à Constantinople survivront aux dures paroles que j'ai dû prononcer, selon la vérité,

dans l'intérêt de la civilisation outragée comme dans l'intérêt d'un avenir plus heureux des peuples ottomans !

L'amputation de la Turquie est donc une amère nécessité. On a dit une fois : *Le plus grand ennemi de la Turquie, c'est le Turc !* J'aime trop le peuple turc pour accepter autrement que très à contre cœur cette sentence si pessimiste ; mais malheureusement elle n'est que trop vraie ! Nous avons vu que la Turquie, par réaction brusque contre l'ère libérale, orientée vers la civilisation occidentale, de la constitution de 1876 et de 1908, s'est de nouveau tournée, avec Enver et Talaat, vers l'Asie, vers l'idéal nouvellement découvert, le touranisme. La civilisation occidentale n'est plus pour eux autre chose que moyen technique, mais non plus un but ; leur rêve, ce n'est plus l'Europe, mais l'*asiatisme* réveillé et renaissant. Comment pourrions-nous nous attendre, en face d'une telle orientation mentale, à ce que change enfin dans la nouvelle Turquie ce qui a toujours été, dans les péripéties de l'histoire ottomane, le point caractéristique, stable et funeste, qui a fait échouer toutes les tentatives de réforme, si sincères eussent-elles été, et qui fera échouer tous les efforts d'amélioration dans une Turquie souveraine : *les relations historiquement et religieusement fondées entre le Turc et la «rajah»* (*« troupeau »*), *les sujets chrétiens du padischah !*

L'Osmanli, le conquérant musulman, vit sur le « troupeau », qu'il a trouvé en pays conquis ; le troupeau, ce sont les « infidèles », les «giaours», et dans la mentalité de ce peuple dominateur, qui n'a jamais complètement perdu ses instincts de nomades, est profondément enracinée l'opinion qu'il a le droit absolu de vivre des fruits du travail et des économies de ses sujets non-musulmans. Que nous autres Européens trouvions cela injuste, le Turc ne le comprendra jamais. Un vali (gouverneur) d'Erzeroum a dit une fois : « Le gouvernement turc et le peuple arménien vivent dans les mêmes rapports entre eux qu'un mari avec sa femme ; et des tiers qui auraient pitié de la femme châtiée par son mari, feront mieux de s'abstenir d'intervenir dans le dissentiment conjugal ! » Le mot est devenu fameux, parce qu'il caractérise d'une façon classique les relations des Turcs avec la « rajah », et non seulement avec les Arméniens. *Et rien qu'en cette expression, bien typique, de la mentalité turque, la sentence condamnant la Turquie à mort trouve déjà assez de fondement moral et politique, abstraction faite complètement de tous les crimes du gouvernement turc actuel. Car tant que les Turcs seront attachés à l'Islam qui est la source spirituelle de ce contraste entre musulmans dominants et giaours dominés, contraste mortel pour tout essor intellectuel, ce sera le devoir sacré de l'Europe de ne*

pas laisser à la Turquie comme Etat souverain des territoires où habite une population chrétienne dans une forte proportion. Par conséquent, la Turquie souveraine doit être absolument limitée à l'intérieur de l'Anatolie; par conséquent, l'amputation complète de l'Empire ottoman est nécessaire, et les territoires périphériques, les Détroits, le littoral anatolien et toute l'Arménie seront à détacher de la domination turque et à ériger en protectorats européens formels.

Même dans l'intérieur de l'Anatolie, qui pourra rester à la Turquie aussi après la guerre, un maximum d'influence européenne, facile à atteindre à la suite de la totale banqueroute financière de la Turquie, et une pénétration intense par des œuvres civilisatrices, devront permettre d'exercer un contrôle qui mettra la nombreuse population non-turque vivant là à l'abri aussi de tout abus de l'ancien système d'exploitation de la « rayah ». Des Turcs intelligents eux-mêmes, conscients de leurs défauts enracinés, ont dit que le mieux ce serait que l'Europe mît la Turquie toute entière sous curatelle et sous un sévère contrôle administratif pour une période de quelques dizaines d'années. Même un tel régime « mixte » ne me suffirait cependant pas pour les territoires mentionnés qui sont habités par une population chrétienne plus nombreuse que musulmane; par contre, je

ne veux pas aller si loin que cela pour l'intérieur de l'Anatolie. Ici, je veux plutôt espérer qu'une forte influence européenne rendra possible de maintenir la souveraineté ottomane. Car il importe qu'à la race turque aussi soit donnée une dernière occasion de montrer, sur son propre sol et comme peuple souverain, comment elle se développera après l'épuration morale de la guerre mondiale. En insistant sur cela, j'espère toutefois que dans cette Anatolie intérieure souveraine ottomane, l'Europe sera vraiment à même d'empêcher tout inconvénient dérivé du principe de la « rajah ». Nous ne voulons pas priver les Turcs de la chance d'employer leurs capacités rendues plus intenses et réveillées par la grande guerre, et que nous aussi avons dû louer, pour *la production d'une nouvelle civilisation moderne entièrement turque et autochthone, sur le sol de l'Anatolie souveraine*. Et cette Anatolie, même ainsi limitée aux régions intérieures habitées surtout de Turcs, reste toujours un champ assez vaste pour produire une nouvelle civilisation, assez vaste surtout en proportion avec le nombre de la population de race turque si effroyablement décimée par la guerre. Donc, si toutefois l'amputation, devenue une nécessité politique et morale, ne change point la mentalité proprement turque — et en ce qui concerne les relations entre musulmans et « rayah », celle-ci est la même depuis le pacha

jusqu'au plus pauvre paysan anatolien ! — elle n'aura que des effets énormément salutaires. Car tout ce qui est encore dans la capacité de cette race turque, se développera et sera épanoui. « Ce ne sont peut-être pas les moins patriotes », ai-je une fois osé dire dans un de mes articles, « ceux qui voient l'avenir de la nation turque dans un travail civilisateur concentré dans le pays proprement turc, l'Anatolie, au lieu de toujours avoir le regard fixé au delà des cimes du Caucase et jusqu'aux déserts africains, aspirant à une « plus grande Turquie ! » Et à propos de la série de conférences sur les conditions hygiéniques et sociales de l'Anatolie que j'ai mentionnée dans un des chapitres précédents, j'ajoutais avec une allusion impossible à méconnaître : « La Turquie aura une excellente occasion sur son sol le plus essentiellement turc, dans cette Anatolie, pays par excellence des Osmanli, de faire preuve de sa capacité et de devenir un Etat moderne et vraiment civilisé ». C'est mon plus sincère souhait que les capacités turques, stimulées par la lutte pour l'existence, se concentrent sur ce but digne d'efforts et vraiment noble. L'intensification et la concentration du travail civilisateur positif succéderont à cette ancienne corruption d'administration, à cette négligence inouïe, à cette dévastation des valeurs économiques, à cet égorgement de tout effort civilisateur, à ces chimères

politiques, à cette manie de conquêtes et à cette folie chauvine d'oppression des autres races. Espérons que telle sera *la nouvelle Anatolie ottomane, la Turquie vraiment moderne d'après-guerre !*

Dans les autres parties de l'ancien empire, dorénavant soumises à un contrôle européen, l'élément turc aussi prospérera sous la bienfaisante protection des gouvernements civilisés et modernes et se sentira plus heureux que jamais dans le passé. Certes, le rêve de puissance turque est fini. Mais une nouvelle vie fleurit des ruines ; et l'histoire de l'humanité est un éternel changement. La *Russie* d'après-guerre, elle aussi ne sera plus ce que la Russie a toujours été pour les yeux turcs effrayés et les yeux allemands aveuglés par les envies de la « Weltpolitik » ; ce ne sera plus le colosse du nord, avide de conquête, menaçant de tout absorber, et réglé à l'intérieur par un lourd despotisme. Du point de vue de la civilisation générale, la meilleure solution est peut-être d'ériger en zone libre avec un régime tout à fait international ces Détroits entre la mer Noire et la mer Egée, d'une situation géographique tellement privilégiée, avec la métropole de plus d'un million d'habitants de Constantinople ; mais les aspirations russes aussi sont acceptables. Si l'Angleterre, ce pays par excellence du libre commerce et des principes de

liberté mondiale, et la France, pays de haute civilisation et intéressée en Turquie par des milliards, ont cru devoir laisser main libre à la Russie aux Détroits ; si la Roumanie, pourtant complètement bloquée dans la mer Noire, n'a rien craint pour son commerce vital mais s'est au contraire, en pleine connaissance de cet accord des Détroits, rangée du côté de la Russie, on peut juger par là quelles garanties dans le sens de la liberté internationale la Russie moderne fournira après la guerre ; et nous autres aussi nous n'avons rien à craindre pour nous. Certes, la politique hostile à l'Europe d'un bloc germanique « Anvers-Bagdad » aura vu son dernier jour. Mais une Allemagne redevenue pacifique trouverait son compte même avec une solution russe de la question des Détroits, et le fait que la Russie aura enfin trouvé la réalisation de ses aspirations si bien fondées géographiquement et historiquement à déboucher à la mer chaude sur ce point unique et prédestiné, contribuera grandement à ce que l'insupportable pression politique cesse en Europe et que la paix mondiale soit assurée.

Aux champions de la « Weltpolitik » allemande quelques mots enfin pour prendre congé ! Très souvent, comme je l'ai raconté, j'ai entendu, pendant mon séjour en Turquie, exprimer du côté allemand la crainte que dans une Turquie victorieuse et renaissant sous l'égide du

chauvinisme et de l'émancipation xénophobe, tous les intérêts allemands, même d'ordre purement économique, ne soient compromis. Et plus d'une fois — que cela soit dit en honneur du sentiment de justice et du bon sens de ceux qui ont eu le courage de l'avouer — des Allemands aussi, en pleine guerre, ne m'ont point caché au cours de nos conversations qu'ils se rendaient parfaitement compte que c'était, pour la Russie, une nécessité absolue d'avoir le contrôle de l'unique issue de son énorme commerce à la mer chaude, et que la lutte russe pour Constantinople était, au moins du point de vue économique, une lutte pour une cause juste. Eh bien, ces deux points de vue ne sauraient-ils pas se rapprocher ? Qu'est-ce qui est donc préférable du point de vue purement allemand, une Turquie victorieuse et souveraine qui nous sera, même économiquement, presque fermée par le chauvinisme et la manie d'émancipation, ou une Turquie amputée qui aura absolument besoin de l'aide et des capitaux de l'Europe pour se rétablir de l'épuisement total ? Débarrassée de ces chauvins jeunes-turcs qui nous haïssent au fond de leur âme malgré toutes les phrases et malgré l'aide allemande, acceptée seulement parce que absolument indispensable, la Turquie n'offrirait-elle pas encore à l'initiative allemande, dans cette seule Anatolie, un champ d'activité assez important, riche en ressources

naturelles et très susceptible de développement même au cas où la Russie — solution extrême! — régnerait aux Détroits avec de fortes garanties internationales? Qu'ils me répondent, les pangermanistes bornés, qui se battent maintenant pour la victoire du néo-turquisme xénophobe contre les nations civilisées de l'Entente qui étaient prêtes à donner sa part à l'Allemagne sur le vaste domaine de la Turquie d'Asie! Ils auraient dû se le demander eux-mêmes, en prévoyant les conséquences, avant de pousser la Turquie contre l'Europe, en s'asservissant à tous les caprices du gouvernement turc! Mais telles que les choses sont maintenant, le gouvernement allemand, dans son illusion de la victoire finale de l'Allemagne, a jugé prudent de se lier à la Turquie par un traité formel, garantissant l'intégrité territoriale de l'Empire ottoman, à une époque de la guerre où pas un seul homme sensé, même en Allemagne, ne pouvait plus croire que la victoire allemande suffirait à couvrir la criminelle Turquie condamnée solennellement à mort par l'Entente! En faisant cela, le gouvernement allemand a en même temps donné une réponse négative à la question tant discutée dans le milieu international de Péra: l'Allemagne se décidera-t-elle à sacrifier au besoin Constantinople et les Détroits, si elle peut avoir pour ce prix la paix avec la Russie? Elle l'a résolue négativement, en criant

bien haut « non ! » à cette question, même avant que les ridicules illusions d'une paix séparée à ce prix se fussent écroulées ; et il n'aurait même pas fallu le discours du ministre russe Trépoff, et le refus catégorique et motivé avec une cruelle clarté opposé à notre offre de paix (ce qui a rendu les hostilités encore plus aiguës), pour montrer que dans le proche Orient aussi la guerre devra être soutenue jusqu'à la fin fatale.

Mais jamais, pas une seule fois, — et c'est cela la « Weltpolitik » et la morale des hommes politiques allemands ! — je n'ai entendu affirmer qu'il était impossible de sacrifier la Turquie alliée en donnant comme argument la honte de manquer à sa parole, mais toujours le seul calcul qu'alors c'en serait fini pour toujours de toute activité allemande dans les pays de l'Islam et notamment dans cet Orient de si grande valeur pour nous. Est-ce que ceux qui courent après le fantôme de la victoire finale turco-allemande et ont décidé de poursuivre la lutte même pour une Turquie si criminelle, en continuant d'arroser l'Europe du sang de toutes les nations civilisées, se doutent combien il leur resterait de chances de posséder cette activité économique, qu'ils ont si inconsidérement mise en jeu, dans une Turquie victorieuse ?

Il est heureux pour l'humanité que le sort en ait déjà décidé autrement. La puissante vie

économique de la Russie méridionale si fertile, de plus en plus florissante, se dirigera après la guerre vers la porte de la mer, entre l'Europe et l'Asie, désormais entièrement libérée de toute possibilité de fermeture arbitraire ; les richesses d'Odessa et de tous les ports pontiques,. immensément accrues et librement épanouies, se concentreront au Bosphore et aux Dardanelles, et la ville jusqu'ici si peu soignée, depuis Péra et Galata jusqu'à Stamboul et Skutari et Haidar-Pacha, deviendra un paradis terrestre d'intense vie, de prospérité et de confort. Le luxe et l'élégance des stations climatériques de la Crimée se transportera plus au sud, dans ces parages de beauté unique de la nature et de doux climat, sur ce pont entre les deux continents et les deux mers. Celui qui viendra alors de nouveau, disons après une dizaine d'années, quand l'Europe se sera rétablie de ses blessures, visiter le Bosphore et les plages de la Marmara, qu'il a connues avant la guerre, sous le régime turc, sera étonné de voir les changements miraculeux qui se seront produits dans ce coin de terre favori. Jamais, même pas dans un siècle, sous la domination turque, cette côte unique ne serait devenue ce qu'elle peut et doit être : un des plus grands centres du mouvement commercial du monde, et la Riviera du Levant, non seulement comme beauté du paysage, mais aussi comme luxe et richesse.

Et dans cet essor, la plus grande importance doit être attachée à l'impulsion russe pleine de vie, qui sera apportée par une Russie moderne et libre d'entraves aux Détroits. Profondément convaincu dès à présent que la Russie d'après-guerre ne sera plus celle qui effrayait tant l'Allemagne, les Balkaniques et la Turquie, je suis prêt, en ce qui concerne ma conception personnelle de ce que pourra être le développement le plus avantageux pour Constantinople, à laisser libre essor à cette initiative russe qui ne manquera pas de faire d'immenses efforts, dont profitera grandement la métropole à l'entrée de la mer chaude.

Et au delà du Bosphore, en Asie Mineure, depuis Brousse la pittoresque jusqu'aux pentes du Taurus et aux pieds des montagnes de la Haute Arménie, s'étendra alors la *Nouvelle Turquie moderne*, arrivée enfin à la tranquillité, à la concentration, au travail utile, après des siècles d'exploitation despotique, de manie d'expansion superficielle au dépens de toutes les tâches intérieures de civilisation. Ses habitants auront bientôt oublié que la « plus grande Turquie » s'est écroulée. Ils se sentiront heureux, eux qui jusqu'ici n'ont su ce qu'est le bonheur et le bien-être matériel que dans une couche sociale supérieure de parasites, tandis que le peuple vivait en dépérissant dans la saleté, dans l'ignorance et dans la misère, épuisé par un

militarisme stérile, opprimé par une administration ruineuse. Alors, mais pas avant, le monde pourra aussi voir ce dont la race turque est encore capable. Et alors nous n'aurons pas de raisons d'être pessimistes vis-à-vis de cette race si aimable et si honnête. Alors nous pourrons redevenir enfin sincèrement « turcophiles » !

En *Asie Mineure occidentale*, l'Europe liquidant la Turquie n'oubliera pas que tout le littoral, où ont jadis été les sites de Troie, d'Ephèse et de Milet, est un sol de culture essentiellement grecque. Indépendant de toute considération politique vis-à-vis de la Grèce actuelle, ce fait historique indiscutable s'imposera lors du règlement final des questions territoriales de la guerre. Il est à espérer, et il serait en effet inconcevable qu'il en soit autrement, que le peuple hellène n'aura malgré tout pas à expier définitivement les fautes de son roi de race étrangère qui a manqué à son devoir sacré de n'être rien qu'Hellène, et a compromis l'honneur et l'avenir de son pays.

Le pays montagneux de l'*Arménie*, dévasté par les opérations de guerre et vidé d'hommes par la furie de persécution de Talaat, recevra l'autonomie des mains de la Russie qui l'a conquis, et sera probablement joint pour cela aux autres provinces de l'Est habitées d'une façon compacte par la race arménienne. L'Arménie, située et divisée entre trois Etats souverains, la

Turquie, la Russie et la Perse, est la Pologne de l'Asie occidentale, par sa situation géographique, par son histoire tragique et par les souffrances sans fin de sa population. Délivrée du système turc, reliée par des voies ferrées (le véto militaire russe ne s'y opposant plus), à la Transcaucasie qui est déjà bien pourvue de communications, avec un transit important via Trébizonde de la Mer Noire à la Perse et la Mésopotamie, elle offrira de nouveau un champ d'activité aux grandes capacités intellectuelles et commerciales de ses sujets maintenant dispersés dans les quatre coins du monde, qui ne manqueront pas de retourner en grand nombre dans le pays de leur naissance, y apportant une mentalité et une technique européennes et les plus modernes méthodes de l'Amérique. Si les hommes manquent, le Caucase si proche, avec ses vallées étroites et surpeuplées, habitées de races très fines et ayant toujours eu une forte émigration, pourra fournir le matériel humain. Donc, ce pays aussi, le plus malheureux pays du monde, et que les Turcs de l'ancien et du nouveau régime ont meurtri avec méthode et laissé enfin vide d'habitants aux Russes victorieux, verra son apogée.

Au sud, *la Grande Arabie et la Syrie autonomes* seront développées sous la protection de l'Angleterre et de la France, dont la politique

islamique est si éprouvée, suivant les brillantes méthodes de travail culturel de l'Egypte, du Soudan et des Indes, ainsi que des pays de l'Atlas. Exposées partout aux influences et impulsions de tous les autres pays civilisés de l'Europe, fécondées avec des capitaux venant d'Amérique, où habitent déjà, tout comme des Arméniens, des milliers d'Arabes et Syriens réfugiés, ces contrées donneront pour la première fois dans l'histoire l'occasion de voir comment la race arabe s'administrant souverainement sur son propre sol se montrera capable d'absorber la civilisation moderne. La délivrance bien tardive de la domination turque, si oppressive et nuisible, a été pour les Arabes, peuple d'une si brillante civilisation historique, une des grandes nécessités que la guerre mondiale a heureusement réalisées. Le monde civilisé suivra avec le plus vif intérêt les progrès du développement moderne autochtone des pays de l'Orient arabe.

Enfin, une *Allemagne* redevenue pacifique n'aura pas à porter le deuil de ces arrangements territoriaux, si diamétralement opposés qu'ils soient aux plans poursuivis par les politiciens pangermaniques d'expansion, et qui ont piteusement échoué par la défaite de la guerre mondiale. L'Allemagne ne perdra pas les nombreux millions qu'elle a placés en Turquie. Elle aura sa part suffisante de travail dans le proche

Orient qui va reprendre bientôt après la guerre. Certes, le chemin de fer de Bagdad des Rohrbach et consorts ne sera jamais achevé ; mais le chemin de fer de Bagdad avec une loyale limitation internationale des zones d'intérêt, le « Bagdad » qui va apporter par son achèvement, comme grande artère de trafic paisible, un grand essor à toute l'Asie Mineure, n'en sera réalisé que plus sûrement. Et quand une fois sera définitivement ensevelie la « Weltpolitik » allemande d'autrefois, la politique des convoitises, des interventions sans tact et avec cliquetis de sabre dans des intérêts vitaux et plus anciens d'autres Etats, la politique des intrigues déguisées en efforts commerciaux, alors rien n'empêchera l'Allemagne de porter sur cette voie ferrée les impulsions économiques et les produits de son travail paisible jusqu'au golfe Persique et de recueillir, en échange, les riches fruits de son activité sur le vieux sol de l'Asie Mineure.



ANNEXE

Pour mieux comprendre qu'un journaliste allemand, correspondant d'un grand journal national comme la *Gazette de Cologne*, ait pu publier un tel ouvrage, et aussi pour réfuter d'avance les furieuses attaques personnelles qui ne manqueront pas, et qui pourraient, faute d'éclaircissement, porter atteinte à la valeur de cette publication comme document indépendant et non influencé, l'auteur a jugé indispensable de raconter brièvement, sous forme d'annexe, ses expériences personnelles pendant son séjour en Turquie, le rôle qu'il a joué à Constantinople, les circonstances dans lesquelles il a quitté le pays, et comment il s'est décidé à publier ces pages.

J'ai accepté dans le temps le poste de correspondant de la *Gazette de Cologne* pour la Turquie, malgré que j'aie toujours été contre la *Weltpolitik* du style actuel (non contre une expansion et activité économique et culturelle allemande à l'étranger !) et contre tout militarisme. On ne pouvait du reste pas s'attendre à autre chose de la part d'un homme qui a étudié la politique coloniale et l'histoire mondiale sans préjugés et a passé plusieurs années en voyages d'études dans des colonies africaines allemandes, françaises et anglaises. J'ai accepté ce poste tout en étant convaincu que l'Allemagne a causé d'une façon criminelle la guerre mondiale. Je dois dire du reste que mon « antimilitarisme » n'est nullement doctrinaire, mais se rapporte seulement aux conditions de la vie

civilisée des nations européennes. Qu'en soit la preuve le fait que moi-même j'ai participé, en 1904, comme volontaire, à la campagne coloniale contre les Héréros en Afrique sud-occidentale allemande. Ce que je cherchais sur le sol de la Turquie, c'était, conformément à mes prédilections extra-européennes, un champ de travail moins absorbé par le militarisme allemand, et l'occasion de faire des études indépendantes, et j'espère que personne ne m'en voudra de ce que je n'ai pas refusé une telle chance, si rare pendant la guerre, malgré mes idées politiques. Une fois arrivé en Turquie, j'ai observé, au commencement, une attitude extrêmement réservée, pour me former mon opinion; mais en même temps je me suis efforcé autant que possible de remplir loyalement la tâche que j'avais assumée vis-à-vis de mon journal. Malgré tout ce que je devais ensuite voir dans ce pays, j'ai à peu près réussi à me tirer d'affaire, jusqu'au jour où ma femme, écœurée par les inhumaines persécutions des Arméniens, me jeta à la figure la malédiction contre l'Allemagne, ma patrie. Depuis ce moment, moi aussi je devins l'ennemi de l'Allemagne d'aujourd'hui et pensai déjà à publier un jour toute la vérité sur son système. Jusqu'alors je m'étais borné à ne jamais écrire un seul mot en faveur de cette guerre, comme on peut le voir en relisant mes articles dans la *Gazette de Cologne*, datés de Constantinople en 1915/1916, sous la vignette représentant un petit bateau à vapeur. Il a fallu que cette scène dramatique avec l'Arménien torturé en plein Péra, qui m'a définitivement aliéné à la cause allemande, tombât immédiatement après la fin d'une grave crise dans mes relations avec le grand Quartier Général

turco-allemand. Quelques allusions que j'avais osées contre la corruption, le cynisme et le chauvinisme turcs, publiées dans une série d'articles depuis le 15 février 1916, sous le titre « *Türkische Wirtschaftsfragen* », dans la *Gazette de Cologne*, autant que cela avait été possible, malgré la censure très rigoureuse, en avaient fourni la cause. On comprendra facilement que le Quartier Général commença à sévir contre un journaliste, dont les articles arrivaient un jour au bureau de la Presse, reproduits dans le *Matin* avec des grosses manchettes sous le titre : « La situation en Turquie jugée insupportable par un journaliste allemand, » et réapparaissaient encore le 1er juin dans le *Journal des Balkans*. A trois reprises, on annonça mon expulsion immédiate à l'ambassade d'Allemagne. Mon journal dut envoyer à Constantinople un homme de confiance chargé de faire une enquête. Il y resta tout un mois et posa à la fin la question de confiance, ce qui me permit de rester malgré tout. Mais le fait que ce même journaliste, qui avait écrit de tels articles, était marié à une Tchèque, était trop pour les confrères qui allaient à la mangeoire de l'ambassade ou du Comité jeune-turc. Tous, et surtout le correspondant du *Berliner Tageblatt*, glorifiaient sans réserve toute la politique du « Comité, » bien qu'elle fût contraire à leur propre conviction, pour s'assurer des avantages matériels ou pour leur position. J'ai appris beaucoup de détails comiques surtout sur une séance nocturne qu'ont tenue mes collègues de la presse à Péra, et au cours de laquelle j'ai été stigmatisé comme « nuisible à la cause allemande » et devais par conséquent « être supprimé, » et où ma femme — bien trop jeune pour

s'occuper de politique — fut caractérisée comme « espionne russe, » peut-être parce que, dans la fierté bien fondée de sa race et dégoûtée de ce qu'elle voyait, elle n'avait jamais sollicité les sympathies de la colonie allemande. La période des intrigues contre moi commença alors. Elles ne pouvaient rien, bien que les choses allassent si loin que je fus même dénoncé au « Département de contre-espionnage » du grand état-major de Berlin. Toutefois, mon journal, après m'avoir fait rendre pleine satisfaction morale et insisté avec succès pour que je pusse rester à mon poste malgré tout, a cru bon ensuite de me recommander un changement de scène de mon propre gré, et m'offrait un nouvel emploi à la rédaction de Cologne. Mais j'avais déjà irréparablement rompu avec l'Allemagne dans mon for intérieur, ou plutôt avec la politique de mon pays, et il me fut moralement tout à fait impossible, après tout ce que j'avais vu et ce que je savais, d'écrire encore un seul mot à la table de rédaction, et ainsi je déclinais de venir à Cologne, demandant au contraire un congé à partir du 1er octobre 1916 jusqu'à la fin de la guerre pour des raisons de santé (par télégramme de Constantinople de mi-août). Il me fut accordé avec regrets. Arrivé en Suisse le 7 février 1917, je donnais ma démission formelle de membre de la rédaction de la *Gazetie de Cologne*, et il fut arrangé par consentement mutuel que la date où j'avais quitté les services de mon journal, serait fixée au 1er octobre 1916. La *Gazette de Cologne* n'a pas envoyé un autre correspondant à Constantinople après ma démission, se contentant d'un service secondaire, parce que la censure turque y rendait tout travail utile impossible.

Je tiens à dire à ce propos que ni les intrigues contre moi, ni la crise que j'avais eue avec le Quartier Général, ni mon départ de Constantinople ne m'ont causé le moindre préjudice, ni moralement, ni financièrement, et que toutes ces circonstances n'ont, par conséquence, absolument rien à faire avec ma publication. Qu'on ne pense pas que c'est peut-être une rancune qui m'aurait déterminé à une telle attitude pleine de graves conséquences pour moi. Les machinations de confrères chauvins et pleins de louches ambitions qui ont été intentées contre moi n'ont pas moins échoué que les efforts de m'éloigner comme « nuisible à la cause allemande »; j'ai pour cela les preuves écrites de la part de mon directeur, de même que pour la spontanéité de ma démission, et j'envisage avec une tranquillité absolue les diffamations personnelles qui ne manqueront certainement pas, pour des raisons politiques. J'étais assez indépendant pour pouvoir me consoler facilement de la perte de mon poste à Constantinople, et si j'ai tenu à le conserver après le commencement de la crise avec le Quartier Général, c'était uniquement parce que je voulais continuer d'être, comme correspondant d'un journal, en possession de toutes informations et étudier si possible jusqu'à la fin quel cours prendraient les événements dans cette Turquie qui m'intéressait tant. Mais dès que je vis que cela n'allait pas réussir, je déclinai sans hésitation, même deux fois, d'abord par lettre et ensuite par télégramme, l'offre d'aller rejoindre mon nouveau poste à Cologne, incapable de simuler des sentiments contraires à ceux que j'éprouvais, et préférant rester à Constantinople pour mon propre compte. Au fonds j'étais très content que le

conflit finît ainsi, car de cette façon je retrouvais enfin ma pleine liberté de dire et d'écrire ce que je pensais et sentais.

Le fait que je restai à Constantinople encore pendant trois mois comme observateur indépendant, ne passa naturellement point inaperçu des autorités allemandes dans cette ville, et après avoir déjà déclaré dans le temps au ministère des Affaires Etrangères qu'« une collaboration utile entre la représentation allemande et le correspondant de la *Gazette de Cologne* n'était dorénavant plus possible », elles devaient voir dans ce séjour prolongé quelque chose qui leur déplaisait fortement, parce qu'on essaya de m'éloigner de la Turquie par la voie d'une nouvelle convocation militaire. Mais ce fut en vain avec moi dont la santé avait été gravement éprouvée par la participation à la campagne russe et qui n'étais plus, d'après le certificat médical, habitué au climat de l'Allemagne, à la suite d'un long séjour en Afrique. Pour se débarrasser de moi à Constantinople, il fallut bon gré, mal gré, d'autres concessions. Donc, après s'être entretenu avec le nouvel ambassadeur, M. le consul général me demanda si je ne voudrais pas aller en Suisse pour rétablir ma santé, d'autant plus que mon expulsion par les Turcs était à redouter immédiatement. Sans doute, on craignait de moi, qui jouissais d'une réputation de plus en plus mauvaise chez les autorités allemandes à cause de mes sentiments à peine cachés, une publication documentée sur place le premier jour où un changement de régime en Turquie ou un relâchement de la censure de guerre me l'aurait rendue possible; on croyait que les mesures de surveillance à la frontière suffi-

raient bien pour m'empêcher de prendre des notes politiques quelconques avec moi. Ce fut en réalité le cas, ayant préféré brûler, le jour avant mon départ, toutes les notes collectionnées avec tant de zèle et qui auraient formé une accusation bien plus documentée et efficace que ces quelques pages contre la saleté morale du système germano-jeune-turc. Mais aucun contrôle de frontière, si sévère fût-il, n'a pu m'empêcher d'emporter avec moi, exemptes de toute censure, mes impressions, ma conviction acquise en un conflit douloureux entre ma loyauté comme Allemand, mes devoirs assumés et ma personnalité et conscience. J'ai eu ensuite encore des difficultés extrêmes et n'ai pas été retenu moins de dix-sept jours à la frontière germano-suisse, avant de pouvoir mettre le pied dans ce pays. Et ce ne fut que grâce à la possibilité que j'eus d'insister par un télégramme adressé directement au chancelier de l'Empire, sur l'assurance du consul général à Constantinople qu'on ne mettrait pas d'obstacle pour des raisons politiques à mon voyage en Suisse — autorisé, après divers certificats de médecins, par le bureau allemand des passeports à Vienne ainsi que par mon bureau de contrôle militaire — que je l'ai emporté à la fin dans une dure lutte contre l'état-major de Berlin et fus autorisé à franchir la frontière. Je dois à la vérité de dire ici que les plus hautes autorités civiles allemandes et notamment celles du ministère des Affaires Etrangères ont toujours et jusqu'à la fin été très aimables et correctes avec moi. J'ai dû pour cette seule raison encore lutter péniblement contre moi-même, quand je me trouvais déjà en territoire suisse, avant de me mettre à l'œuvre pour écrire mes impressions et mes

idées sur les méthodes politiques turco-allemandes. Et en me décidant à les rendre publiques, c'est avec le regret le plus sincère que ma conscience humaine et politique ne m'ait point permis de me taire sur ce que j'ai vu du système allemand et turc, par égard pour les autorités allemandes et en récompense de leur attitude correcte.

Dr Harry Stuermer.



TABLE DES MATIÈRES

LAUSANNE. — IMPRIMERIES RÉUNIES

